

REPUBLIQUE DU CAMEROUN

Paix – Travail – Patrie

UNIVERSITE DE YAOUNDE I
ECOLE NORMALE SUPERIEURE
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS



REPUBLIC OF CAMEROUN

Peace – Work – Fatherland

UNIVERSITY OF YAOUNDE I
HIGHER TEACHER TRAINING COLLEGE
DEPARTMENT OF FRENCH

**LA PROBLÉMATIQUE DU DÉVELOPPEMENT DANS LE
ROMAN D'AFRIQUE NOIRE FRANCOPHONE : CAS DE
L'AVENTURE AMBIGUË DE CHEIKH HAMIDOU KANE,
CHAUVES-SOURIS DE BERNARD NANGA ET NOUS,
ENFANTS DE LA TRADITION DE GASTON PAUL EFFA**

Présentée en vue de l'obtention du Diplôme de Professeur de l'Enseignement
Secondaire deuxième grade
Mémoire de D.I.P.E.S II

Par :

EBENE OMBOLO Marie Sandrine
Licenciée ès Lettres modernes françaises

Sous la direction
M. MOUTOMBI Alphonse
Maitre de Conférences



Année Académique
2015-2016



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire de Yaoundé I. Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : biblio.centrale.uyi@gmail.com

WARNING

This document is the fruit of an intense hard work defended and accepted before a jury and made available to the entire University of Yaounde I community. All intellectual property rights are reserved to the author. This implies proper citation and referencing when using this document.

On the other hand, any unlawful act, plagiarism, unauthorized duplication will lead to Penal pursuits.

Contact: biblio.centrale.uyi@gmail.com

À

mes parents : OmboloAtangana Gaspard et Ntsama Stéphanie et toute ma famille

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude à ceux qui, de près ou de loin ont contribué à la réalisation de ce travail de recherche.

- particulièrement à mon directeur de recherche, M. MOUTOMBI Alphonse pour sa disponibilité et sa rigueur dans le travail ;
- aux enseignants du département de français de l'École normale supérieure de Yaoundé, ainsi qu'à ceux des filières Lettres modernes françaises, littérature et Civilisation africaines de l'université de Yaoundé I pour leurs enseignements et leur contribution à ma formation ;
- à mes encadreurs du stage pratique au Lycée bilingue de Nkol-Éton : M. Ohandza Ngono Gabriel, et Mme Ndzomo Clémentine et mes enseignants du secondaire Mme Manga Virginie et M. Bilong Onana Richard ;
- à tous mes camarades de la 55^{ème} promotion.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

C.H.K : Cheikh Hamidou KANE

B.N : Bernard NANGA

G.P.E : Gaston Paul EFFA

S. D : Samba Diallo

G. R : Grande Royale

RÉSUMÉ

Ce travail de recherche s'attèle à montrer que la présentation des tares sociales faites par la littérature africaine peut viser l'expression du développement bien que le rendant ambigu. Il montre également que la conception du développement évolue avec les époques ; donc dépend de la vision de chaque génération et de la nature des problèmes de cette période. Le dévoilement du processus de développement de l'Afrique se matérialise par des changements de comportement et d'attitude des sujets face à certains modes de vie ; visant leur autonomie et leur libération. Pour aboutir à ces résultats, nous avons convoqué la critique thématique de J. P. Richard. Elle nous a permis de traiter le thème du développement dans les œuvres africaines comme un fait littéraire en nous attardant sur le style de chaque auteur. Nous avons également fait appel à la thématique de J. Rousset afin d'analyser le texte à partir des structures formelles. Enfin, nous avons utilisé le comparatisme pour mettre en évidence les points de vue des auteurs sur le développement, tant ils convergent ou divergent. Ainsi, de manière unanime les auteurs ont relevé la nécessité pour l'Afrique de sauvegarder ses valeurs sans toutefois se fermer à eux-mêmes, car l'ouverture à l'autre est bénéfique.

Mots clés : problématique, développement, roman, Afrique noire, francophone, littérature africaine, sous-développement, tradition, modernité et culture.

ABSTRACT

This research is striving to show that the presentation of social evils made by African literature can target the expression of the development while making it ambiguous. It also shows that the concept of development is progressing with the time; therefore, depends on the vision of each generation and the nature of the problems of the period. The unveiling of Africa's development process is materialized by changes in behavior and attitudes of the subjects face to certain lifestyles; aiming to their independence and liberation. To lead to these results, we recalled thematic criticism of J. P. Richard. It allowed us to treat the theme of development in African works as a literary fact, focusing our work on the style of each author. We also used the thematic of J. Rousset to analyze the text from formal structures. Finally, we used the comparatism approach to highlight the views of the authors on the development, as they converge or diverge. Thus, the authors unanimously noted the necessity for Africa to safeguard its values without staying introvert, since the opening to other is beneficiary.

Keywords: Problematic, Development, Romance, Black Africa, Francophone, Africa, African literature, underdevelopment, tradition, modernity and culture.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La littérature africaine écrite qui désigne une littérature d'expression propre à l'Afrique prend corps à la suite des mouvements d'émancipation nègres de l'Amérique et de l'Afrique après la seconde guerre mondiale. Cette littérature apparaît comme une littérature de protestation, en décrivant les souffrances imprimées par l'esclavage et la colonisation à la race noire par les occidentaux.

Celle-ci naît avec pour objectif la revalorisation de la civilisation africaine c'est pour cela que, Jacques Chevrier dira : « La « littérature nègre » en langues européennes exprime la vision du monde des peuples noirs : elle se rapporte à la vie, aux événements et aux aspirations de ce dernier ». (1988, P-11). L'auteur voudrait ainsi montrer que par la littérature, les Noirs arrivent à rapporter leur bien-être, leur mal-être et aussi arrivent à faire une projection sur la création d'un monde idéal surtout propre à leur Afrique.

La littérature africaine dès lors, va soulever de nombreux problèmes liés au continent à savoir : la quête identitaire, la libération, la construction infrastructurelle, la condition de l'Africain, la condition de l'homme en général. L'Afrique est un continent qui, même plusieurs décennies après les indépendances, et malgré la mouvance de la mondialisation, est encore marqué par l'empreinte de la colonisation, par les problèmes de la tradition et de la modernité. Le problème majeur qui se trouve au centre de ces différentes préoccupations est celui de la conception du développement par les Africains.

Ce développement fait face à un autre problème qui est la donne mondiale de l'ouverture à la modernité entraînant la mondialisation qui voudrait que chaque peuple apporte sa quote-part au processus. Le déchirement de l'Afrique et de l'Africain ainsi que la caractérisation de sous-développé qui lui pèse dessus sont des éléments nécessaires pour se pencher sur la question du développement.

De la préoccupation de la littérature à présenter les maux de la société dans laquelle elle prend sa source, l'on retient que celle-ci se fait le patrimoine de son groupe social. C'est ainsi qu'elle se préoccupe de présenter son statut exact que l'on peut relever dans les œuvres africaines. Notre choix du corpus a d'ailleurs été porté sur trois œuvres de la littérature africaine noire francophone :

L'Aventure ambiguë de C. H. K., écrivain et haut fonctionnaire sénégalais né à Matam le 2 avril 1928. Il publie son œuvre à Paris, chez Julliard en 1961. Ce roman aborde des thèmes variés qui se cristallisent autour de la tradition et la modernité manifestées tout au long du

parcours de son héros S. D. qui cherche à préserver son identité africaine dans ce monde sans cesse envahissant et compétitif.

La deuxième s'intitule *Les Chauves-souris* de B. N. écrivain camerounais né en 1934 et mort en 1985. Il était enseignant de philosophie à l'Université de Yaoundé I. Il publie son œuvre à Paris chez Présence Africaine en 1980. Dans ce récit, l'auteur développe une société trempée dans la modernité avec une forte propension à imiter l'Occident où dominant des maux tels que : la corruption, le népotisme, la recherche effrénée du pouvoir et de l'argent qu'incarne Bilanga, son personnage principal.

La troisième œuvre du corpus est intitulée : *Nous, enfants de la tradition* de G. P. E. écrivain camerounais exilé en France où il assure les fonctions d'enseignant de philosophie. Il publie son œuvre à Paris chez Anne Carrière en 2008. L'auteur présente la notion centrale de la culture africaine plus particulièrement Fang-Béti basée fondamentalement sur la tradition. Tout au long du parcours d'Osélé son héros, il va présenter une tradition contraignante mais nécessaire.

Toutes ces préoccupations aboutissent au problème du développement qui occupe une place importante dans l'imaginaire des auteurs ainsi que dans l'imagerie des sociétés. C'est ainsi que F. Guiyoba en abondant dans le même sens affirme :

L'on sait qu'en art rien ne se crée *ex-nihilo*, ce principe étant plus vrai encore en des circonstances d'engagement contre les crises majeures. Et justement, la problématique du développement constitue actuellement une crise qui, du fait de son envergure, ne manque pas d'être explorée par l'imaginaire africain. (2011 P-302)

D'où le choix de notre sujet de recherche qui s'intitule : « La problématique du développement dans le roman d'Afrique noire francophone ».

La compréhension du sujet nécessite au préalable l'explication des mots clés du titre tels que :

Problématique en gros, c'est un questionnement ou un ensemble de questions autour d'un thème, d'une expression ou d'une chose. Elle est tout simplement un ensemble de questions que suscite un sujet donné.

Développement : au premier niveau se rapporte à la croissance, à l'évolution. Contextuellement, Il peut être défini comme un processus par lequel une société à un moment

donné de son histoire, s'organise pour une meilleure mobilisation et une meilleure utilisation des ressources et forces dont elle dispose, en vue d'atteindre un état jugé meilleur par elle-même conformément à ses aspirations et ses normes culturelles.

Roman : genre littéraire caractérisé essentiellement par une narration fictionnelle. Il se révèle en Afrique pendant la période coloniale comme le domaine de prédilection du réalisme. C'est le genre par excellence qui pouvait mieux exprimer le vécu de l'Africain et ses aspirations à la liberté.

L'Afrique noire : renvoie à cette partie subsaharienne du continent africain peuplée essentiellement de Noirs. Géographiquement et même idéologiquement elle diffère de l'Afrique blanche (maghreb : Lybie, Egypte, Maroc, Algérie, Tunisie).

Francophone : renvoie à toutes les personnes qui ont en partage le français comme langue de communication internationale. Dans le contexte de l'Afrique noire, c'est cet ensemble de peuples ayant pour langue d'expression le français. D'après les systèmes des colonies africaines, il est marqué une différence fondamentale entre les parties de l'Afrique qui se distinguent par leurs langues, car les colons n'avaient pas les mêmes idéologies.

Parler de la problématique du développement dans le corpus d'étude revient à présenter toutes les difficultés liées à ce phénomène. Elle est généralement énoncée sous une forme dualiste avec une mise en opposition des termes tels que développement et sous-développement, tradition et modernité, identité et différence voire universel et particulier. L'on note dans les différents textes un état de perdition dans le processus de développement ainsi que de recul ou d'imitation. Cet état de chose est causé par la modernité ainsi que la mondialisation qui voudrait rendre le processus de développement universel. Etant donné que les œuvres choisies ont toutes pour préoccupation le statut de l'Afrique et de l'Africain après la colonisation, il est judicieux de démontrer le déploiement de la littérature dans le processus de développement de l'Afrique.

Nous inscrivons notre travail de recherche dans l'africanité plus précisément dans la tradition et la modernité ainsi que dans le domaine de littérature et développement avec pour souci majeur l'évolution de la société africaine. Ces domaines ne sont pas inexploités car une multitude de travaux a été effectuée à propos. Nous avons parmi tant d'autres : des mémoires de Di.P.E.S.II, de MASTER II, des thèses de doctorat ainsi que des ouvrages et des articles.

Maxime Ledoux NOUIDEMONA a traité du thème *Tradition et modernité sous l'angle de l'immigration dans Cheval Roi et Nous, enfants de la tradition* de G. P. E dans son mémoire de MASTER II LCA, où il présente la promotion d'une tradition révolutionnaire qui consiste à refaire toutes les règles sur une base radicalement neuve. Pour ce dernier, l'auteur veut favoriser le dialogue interculturel entre les différents peuples immigrés en condamnant le repli identitaire et en mettant en garde l'exaltation de certaines cultures.

Minette Hortie BADIE NANA, quant à elle, a abordé également dans son mémoire de Di.P.E.S II le thème de *Tradition et la modernité dans L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou KANE en partant du constat selon lequel les valeurs culturelles africaines ne résistent pas au contact de l'occident. Pour elle, l'œuvre est contre l'uniformisation de la planète qui tue les diversités culturelles. L'auteur propose la construction d'un monde nouveau grâce à l'apport spirituel, voire mystique des peuples sous-développés.

Philippe KOUATCHO dans son mémoire de DEA a présenté *L'image de femme dans L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou KANE, *Annie JOHN* de Jaïla Kincaïd, *La Polyandre* de Bolya et *Femme fragmentée* de Marie Félicité EBOKEA. Pour ce qui est de *L'Aventure ambiguë*, la femme représente l'image d'une femme médusée dans une société fortement phallocratique. La femme est représentée par La G. R, personnage féminin de grande prestance par sa prise de parole, incarne l'image d'une femme forte, combattante, qui libère les autres du joug masculin en les faisant participer à l'évolution de la société, c'est une féministe visionnaire.

Marie Adèle TIOKENG ZEBASE dans son mémoire de Di.P.E.S II a présenté *Les personnages dans L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou KANE en les classant ainsi qu'il suit : les traditionalistes, les progressistes, les matérialistes et enfin les acculturés. Elle note que ces différentes positions des africains ne rendent pas facile l'intégration de l'école occidentale par des sociétés africaines.

Brice Victorien KAMDEM NGUEWA dans son mémoire de Di.P.E.S II a présenté *L'écriture du dévoilement dans la littérature africaine cas de L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou KANE. Il ressort que cette écriture traite du sous-développement qui tient à la fois du mythe et de la réalité. Pour lui si l'écriture de KANE est réaliste il n'en demeure pas moins qu'elle est idéologique ; elle décrit l'idée de l'infériorité de l'Afrique qui est un processus de dévalorisation symbolique.

Marceline NNOMO MVONDO dans son mémoire de MASTER II a présenté *Le parcours initiatique dans L'Aventure ambiguë de Cheikh Hamidou KANE et Le Grand Meaulnes d'Alain FOURNIER*. Pour cette dernière en ce qui concerne *L'Aventure ambiguë* l'initiation de Samba DIALLO se solde par un échec. Le héros sent s'évanouir en lui sa propre culture et se rend compte que l'acceptation de la culture occidentale nécessite la renonciation à sa civilisation d'origine.

Arsène BEKOLO METEE dans son mémoire de MASTER II philosophie a eu le souci de présenter *La problématique du développement chez Marcien TOWA et Fabien EBOUSSI BOULAGA* en soutenant l'idée selon laquelle l'Afrique doit compter sur elle-même et espérer un développement de l'Afrique pour l'Afrique et par l'Afrique. Les auteurs pensent qu'il faut rompre non seulement avec la tutelle ancestraliste mais aussi avec la main mise occidentale.

Daniel KOUAMEGNE dans le souci du développement de l'Afrique a présenté dans son mémoire de MASTER II philosophie, *Le primat des paradigmes culturels, éthiques et spirituels dans la question du développement de l'Afrique*. Pour lui, c'est la spiritualité qui devrait constituer la vision du développement de l'Afrique. Il faut forger les esprits dans la perspective de lutte pour le développement. L'Afrique doit d'abord réaliser sa décolonisation mentale, la démythification de son univers, la dédramatisation de ses difficultés et la prise en charge de sa destinée.

Mathieu BOVOLO dans son mémoire de Di.P.E.S II parle de *Littérature coloniale et post coloniale : rupture ou continuité sur le plan thématique. Le cas de Le Vieux nègre et la médaille de Ferdinand OYONO et de Les Chauves-souris de Bernard NANGA* où il présente l'écrivain négro-africain comme le défenseur des opprimés. Il en ressort qu'il ya continuité à travers la présence dans les deux textes de l'unidimensionnalité, la censure, le pillage des biens...

EFIA quant à lui présente *La satire sociale et politique dans Les Chauves-souris de Bernard NANGA* dans son mémoire de Di.P.E.S.II en relevant les problèmes sociaux et politiques qui minent la nouvelle république indépendante et en montrant comment l'étude thématique aide dans la compréhension de l'œuvre.

BEKONO AGNOUZO'A dans son mémoire de Di.P.E.S.II Présente la *Structure et signification dans Les Chauves-souris* de Bernard NANGA, en démontrant le rapport entre la

littérature et la réalité. L'œuvre entretient des rapports homologiques avec le contexte historique de ses années de production, ceci est prouvé à partir des analyses des structures particulières de l'œuvre.

François GUIYوبا dans son article « *La problématique du développement en Afrique noire : une approche mythocritique et mythanalitique* » présente le développement de l'Afrique comme un problème mal posé puisque reposant sur les facteurs exogènes à l'Afrique et ceux endogènes n'étant pas considérés. Il condamne le fait de poser le développement occidental comme référence et norme qu'il compare à « *une descente aux enfers qui n'en fini pas depuis l'arrivée de la colonisation* ». Il propose une analyse mythocritique et mythanalyse pour essayer de résoudre le problème du développement de l'Afrique.

Bernard MOURALIS quant à lui, dans son article « *Ecrire le développement* » présente la façon dont la littérature écrit le développement en produisant un discours qui vise à tourner en « *dérision en mettant l'accent sur quelques échecs symptomatiques* ». Il note que la littérature dans le processus de développement offre une vision « *multiforme mais renvoie à quelques grands choix d'ordre politique et social* ».

De ce parcours des travaux, il ressort que la problématique de tradition et de modernité est juste perçue soit sur le plan de la réconciliation, soit sur celui de la valorisation des valeurs africaines ou de leur englobement par celles occidentales. Pour ce qui est de la littérature et développement, il est relevé que la littérature traduit le développement en présentant la réalité de façon ironique. Ces perceptions immanentes des phénomènes littéraires comme l'ont démontré ces commentaires critiques, réduisent en quelque sorte les fonctions de la littérature en lui attribuant un rôle presque aliénant. Seulement, il convient de noter que l'affrontement entre la tradition et la modernité ainsi que le rôle de la littérature dans ces différentes présentations dans les œuvres africaines, arrivent à montrer l'évolution du continent africain et sa position face au processus du développement de l'Afrique. Ainsi, la littérature tout comme toutes les autres disciplines des sciences sociales qui manifestent un intérêt pour le développement en le présentant sous toutes ses acceptions, s'occupe de la présentation des préoccupations sociales d'où son intérêt pour le développement. Elle aide à connaître l'évolution de l'Afrique à toutes les périodes d'où le statut changeant du processus de développement selon la vision de chaque génération.

Notre sujet, pose une interrogation qui tient lieu du nœud du problème à savoir : jusqu'où la littérature se fait l'écho du processus du développement de l'Afrique ? Ou à quel niveau rend-elle compte de ce développement ? De cette question se dégage une problématique sur laquelle se fonde ce travail. Ainsi, Pourquoi le développement de l'Afrique ? Comment se caractérise-il dans notre champ d'analyse ? et pourquoi est-il taxé de problématique ? À quels types se réfère-t-on dans le corpus ? Comment le développement est-il présenté et à quel type de discours et style les auteurs font-ils recours ? Quels sont les facteurs censés conduire à bon port ce développement selon les auteurs ? Ces diverses interrogations nous aideront à mieux traiter le problème qui sous-tend notre réflexion en montrant toutes les fois le souci de chaque auteur circonscrit dans sa période.

Nous avancerons comme hypothèse générale, que l'Afrique est sur la voie pour le développement et a juste son rythme à elle. De plus, le développement n'est pas un processus fini comme l'a si bien souligné François Guiyoba d'où la vision du monde de chaque génération.

Face à cet ensemble de questions correspond les hypothèses de recherche, qui sont également un ensemble de réponses provisoires qui seront soit confirmées soit infirmées à la fin de l'analyse qui va s'efforcer d'être minutieuse.

- **H.R 1** Le statut de sous-développé que porte le continent africain, et le choix des modèles de développement sont des éléments qui font du développement de l'Afrique une problématique. Le problème du développement de l'Afrique part des faits historiques et culturels de cette société.
- **H. R 2** Les sociétés africaines ont mis sur pied les habitudes qui justifient leur volonté d'intégrer, de s'arrimer au développement à travers une présentation des paradigmes structurels et culturels. Elles présentent une volonté d'améliorer leurs conditions de vie.
- **H.R 3** Les auteurs utilisent des procédés linguistiques afin d'exprimer le développement. Des éléments structurels ainsi que la formulation du discours éclairent leur volonté à s'occuper du développement de l'Afrique.
- **H.R 4** Les auteurs africains s'intéressent à la notion de développement en proposant des solutions. Leurs positions par rapport au processus du développement de l'Afrique attestent de leur intérêt.

Pour mener un travail de recherche de façon méthodique et prouver sa scientificité, il est nécessaire de faire appel à au moins une méthode parmi tant d'autres que présente la critique littéraire. La littérature compte plusieurs approches ou méthodes qui permettent l'interprétation ainsi que la compréhension des textes littéraires. Pour une bonne analyse et compréhension de notre sujet, il est nécessaire de convoquer la critique thématique.

Jean Pierre Richard en élucidant la critique thématique dit qu'elle ne prend pas en compte l'inconscient, et traite les éléments du texte comme expression maîtrisée de l'imagination, principe de l'organisation. Elle peut être appréhendée comme une forme d'analyse reposant sur le thème, constitué par des motifs qui permettent son identification dans une œuvre donnée. Le thème est une sorte d'objet fixe « autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde ».

Selon J. P. Richard dont les travaux nous intéressent et qui seront d'un grand apport pour l'analyse scientifique de notre sujet, la critique doit retrouver dans les formes syntaxiques, rhétoriques et mélodiques du texte les figures thématiques et idéologiques qui s'y trouvent exprimées ; car aux structures imaginaires correspondent les structures profondes pour découvrir la vérité, quelque inconsciente qu'elle soit. Ce dernier prescrit la mise en évidence des réseaux de signification des structures qui sont ses constances formelles. Dans cette approche, J. P. Richard propose trois étapes pour l'application de sa méthode à savoir l'identification du thème, étant l'élément central. Le deuxième aspect étant l'identification des motifs qui structurent le thème ; le troisième, le dévoilement du paysage littéraire qui s'en dégage, constituant ainsi la vision du monde de l'écrivain.

Ainsi tout au long de notre analyse nous allons, aidé par la thématique de Richard, relever au fur et à mesure toutes traces du thème de développement que nous avons déjà identifié, afin de mieux élucider le choix de notre thème.

Nous ferons également appel de manière symbolique à la critique thématique de Jean Rousset pour l'analyse des faits linguistiques. Il est celui qui accorde le plus d'importance à la forme de l'œuvre, et s'intéresse à la lecture des formes littéraires pour en sortir des significations.

Sa démarche critique est semblable à celle qu'il propose dans son ouvrage intitulé *Formes et significations*. Il montre comment à travers l'étude des structures formelles telles que : l'espace, le temps, les métaphores, le lexique on peut arriver à dégager les significations

possibles d'une œuvre ; la forme ici n'est pas que la structure. Il pense que l'expression d'un écrivain provient de sa manière de composer son œuvre.

Ce travail s'inscrit prioritairement dans la littérature comparée. En prenant comme appui *L'Aventure ambiguë*, *Les Chauves-souris* et *Nous, enfants de la tradition*, nous allons mener une étude comparative qui va consister à montrer le dire, le faire, le voir de la littérature africaine à propos du développement de l'Afrique tout en tenant compte de son évolution dans le temps. Il s'agira ici d'analyser les éléments textuels et d'en faire une comparaison, qui, ici vise une analyse synthétique du corpus. Il faut ainsi montrer comment la littérature décrit l'Afrique. Pierre Brunel et les autres écrivent :

La littérature comparée est l'art méthodique, par la recherche des liens d'analogie, de parenté, et d'influence, de rapprocher la littérature des autres domaines de l'expression ou de la connaissance, ou bien les faits et les textes littéraires entre- eux, distants ou non dans le temps et dans l'espace, pourvu qu'ils appartiennent à plusieurs langues ou plusieurs cultures fissent-elles partie d'une même tradition, afin de mieux les décrire, les comprendre et les goûter . (1989 :27).

Il sera donc question ici de relever les convergences et les divergences que renferme la perception du développement par les trois auteurs, ainsi que leur vision à ce sujet.

La validation des propositions faites antérieurement nous amène à étaler notre raisonnement sur quatre principaux moments. La première étape de ce travail consistera à faire ressortir les phénomènes qui font taxer d'ambigu le développement de l'Afrique. Nous procéderons à ce niveau par la présentation des indices qui justifieraient le statut du sous-développement de l'Afrique, puis montrer des modèles qu'elle adopte afin de vérifier cette difficulté de présentation de celui-ci.

Le deuxième point consistera à présenter les différentes manifestations du thème de développement dans le corpus en relevant les différents motifs qui le constituent. Nous comptons le présenter avec autant d'attention et de logique que possible afin de noter les différents points que révèle le corpus à travers toutes traces vivantes de ce phénomène. Il sera question de montrer comment les différents plans de choix des Africains peuvent les conduire ou non vers le développement.

Le troisième chapitre qui portera sur le dévoilement poétique du développement dans le corpus, va reposer sur un ensemble de faits linguistiques permettant aux auteurs de traduire,

composer, de convoquer, et de manifester ce fait. Un accent sera mis sur les manifestations de ce dernier sur plusieurs plans ayant pour souci l'évolution du processus à chaque niveau.

Le quatrième chapitre et le dernier va porter sur la vision du monde. Ici, nous allons nous attarder sur les marques de développement telles que présentées par les auteurs dans leurs textes respectifs afin de jauger le niveau d'évolution atteint par l'Afrique dans son processus d'émergence. Dans un deuxième temps, nous allons présenter les différentes propositions avancées par chaque auteur pour démontrer la vision du développement de l'Afrique selon leurs différents points de vue.

**CHAPITRE 1 : L'AMBIGÜITÉ DU DÉVELOPPEMENT DE
L'AFRIQUE DANS LES ŒUVRES**

Les facettes perceptibles du développement de l'Afrique dans les œuvres littéraires sont moins la résultante de la propre conscience de l'écrivain mais, davantage, le produit des interrelations avec le monde dans lequel il vit. À cet effet le phénomène du développement dans cette partie du monde est plus ou moins déterminé, car l'Afrique ayant reçu de son histoire le statut de continent sous-développé. Le développement de l'Afrique fait alors face à de nombreuses situations ambivalentes que l'écrivain ne saurait ignorer. C'est dans cette optique que nous observerons les points essentiels de ce premier chapitre de notre réflexion. Cette analyse insistera sur le dévoilement du sous développement et la caractérisation du développement dans le corpus d'étude.

1-1-LE DÉVOILEMENT DU SOUS- DÉVELOPPEMENT

On peut parler de sous-développement lorsque les ressources d'un pays, d'un continent ou d'une région sont faibles par rapport aux besoins de la population sans cesse croissante. Ainsi en nous attardant sur ce volet d'analyse, pouvons-nous relever deux grands aspects des facteurs du sous-développement : l'aspect culturel et l'aspect structurel.

1-1-1-LE SOUS-DÉVELOPPEMENT SUR LE PLAN CULTUREL

Dans cette rubrique il sera question des valeurs morales et historiques négatives qui maintiennent l'homme Africain à l'état de sous-développé. A ce niveau de l'étude, nous nous attarderons sur les facteurs du sous-développement tels que : les facteurs humains et sociaux et les facteurs historiques.

1-1-1-1-Les manifestations humaines du sous-développement

Sur le plan humain, le sous-développement est marqué par un esprit rétrograde, car les Africains manifestent le manque de volonté de se développer. Ils résument leur existence à prier ou à sacrifier leur environnement naturel. Cet aspect, C. H. K. le relève par l'attitude de maître Tierno lorsqu'il déclare : « Il consacrait aux travaux des champs le strict minimum de son temps et ne demandait pas à la terre plus qu'il ne faut pour sa nourriture extrêmement frugal et celle de sa famille. »(1961 :34). B. N. ne s'en détourne pas lorsqu'il dit :

La nouvelle république dont Eborzel était la capitale n'avait quelques kilomètres de bonnes routes régulièrement entretenues qu'au centre de chaque ville. Une fois sorti de la zone des bureaux

administratifs et des magasins qui s'étendaient sur près d'un kilomètre on trouvait des routes de plus en plus lépreuses et meurtrières. (1980 :30).

Ceci est la manifestation concrète de la mauvaise foi des Africains à travailler pour améliorer leurs conditions de vie. G. P. E. quant à lui, présente cette situation en ces termes : « Cela faisait vingt-cinq ans que, chaque semaine, il [Cissé, un vieux malien] envoyait en Afrique la moitié de ses revenus de vendeurs à la sauvette ». (2008 :63). Les Africains pratiquent le culte de la dépendance. Ils attendent tout d'un seul membre du groupe qui doit travailler pour eux. Ils occultent ainsi l'exploitation de l'homme par l'homme qui crée un déséquilibre dans la société.

Le sous- développement sur le plan humain est également caractérisé par la forte propension des Africains pour le surnaturel. Cet état de chose les rend inactifs, peu productifs. Dans l'œuvre de C. H. K. ce phénomène est marqué par l'attitude de S. D. qui allait toujours se recueillir sur la tombe de la « vieille Rella » : « Se levant des profondeurs qu'il ne soupçonnait pas, les fantômes l'envahissaient tout entier et se substituaient à lui ». (PP 84-85). Ainsi, les Africains pensent-ils trouver des solutions à leurs problèmes chez les morts. Il dit d'ailleurs : « Les morts ne sont pas morts ». Il ira plus loin dans cette attitude dans sa conversation avec Lucienne lorsqu'il déclare : « Jamais je n'ouvre le sein de la terre, en cherchant ma nourriture, que préalablement je ne lui demande pardon en tremblant. Je n'abats point d'arbres convoitant son corps que je ne le supplie fraternellement ». (P-153). Cet esprit fait que l'Africain sacralise la nature ainsi il ne produit que pour ses besoins élémentaires. Taylor n'avait-il pas dit pour abonder dans le même sens que : « les âmes sont prêtées ou attribuées à l'ensemble des éléments de la nature ». (1903 :427). Ceci dit, l'Africain s'attache particulièrement à la nature. Il n'a besoin d'exercer aucune force ou d'appliquer aucune exigence à la nature parce qu'elle s'occupe suffisamment de lui.

La croyance au surnaturel est manifestée dans *Les Chauves-souris* à travers les révélations d'un villageois de Vémelé lorsqu'il dit : « Ton argent, c'est ton marabout qui te l'a fabriqué ». (P-270). Pour ce dernier, l'exubérance des biens matériels signifie mauvaise action. Cette croyance va jusqu'à perturber les hommes avertis comme Bilanga en guise d'illustration nous avons :

En jetant par hasard un coup d'œil par la vitre de la portière, Bilanga avait aperçu un rat palmiste qui traversait précipitamment la chaussée, obligeant de nouveau Djoungo à ralentir de façon

brutale. Selon les croyances de la région que connaissaient Bilanga et Djoungo, la vue d'un rat palmiste en plein jour était un signe prémonitoire. (PP 251-252).

Chez G. P. E, on observe cette attitude chez le père Beauregard : « Le cours d'eau, disait-il, est le lit des morts, le témoin qui veille sur la nuit et le jour, il se nourrit de vies, de lumière et d'ombre jetée en pâture ». (2008 :85-86). Il l'illustre encore à travers : « Ces coquillages le protégeaient des maléfices ». (P-86). Ainsi l'Africain vit en permanence dévoué à Dieu et à la nature pour se libérer du mal qui est permanent. Ce comportement ne lui permet pas d'être libre dans ses actions. Le père d'Osélé également va manifester cette propension lorsqu'il nous présente la situation : « Certains jours, il se rendait au cimetière. Il allait saluer l'âme des ancêtres ». (P-27). Les personnages ne vivent que dans le respect des lois divines et celles de la nature.

Par la présentation de ces aspects humains du sous-développement dans la société africaine on dirait que celui-ci est ancré dans cette société, car constamment incité par les comportements des Africains. Nous remarquons chez les trois auteurs une propension au spiritualisme et à la nature qui sont leur héritage culturel. Ce statut de l'Africain ne lui permet pas de se développer facilement car le travail est presque proscrit.

1-1-1-2-Les manifestations sociales du sous-développement

Sur le plan social, le sous-développement est marqué par de nombreux fléaux parmi lesquels : la mendicité. Celle-ci est visible chez C. H. K. à travers le comportement des disciples à qui la parole sacrée l'impose. Ces derniers n'ont pas le temps de se faire à manger, ni de travailler, car ils doivent se réserver pour la prière : « La paix de Dieu soit dans cette maison. Le pauvre disciple est en quête de sa pitance journalière ». (P 23). Leur action ou prière matinale consiste à amener ou convaincre le peuple à les nourrir : « Qui nourrira aujourd'hui les pauvres disciples ? Nos pères sont vivants et nous mendions comme des orphelins. Au nom de Dieu donnez à ceux qui mendient pour sa gloire. » (PP 23-24). Ceux-ci doivent imiter les attitudes des mendiants. Le narrateur fait cette description lors du premier repas des disciples premier repas :

Les disciples s'accroupirent dans la poussière et commencèrent leur premier repas du jour. Lorsqu'ils eurent mangé à leur faim, ils mirent précautionneusement le reste dans leurs sébiles. Samba Diallo, de son index replié, nettoya l'assiette sur toute la surface et porta la boulette ainsi recueillie à sa bouche. (PP 24-25).

Le disciple de Dieu doit donc ressembler à un mendiant. Cet état est clairement noté en ces propos : « Demain, la même quête recommencera, car le disciple, tant qu'il cherche Dieu, ne saurait vivre que de mendicité, quelle que soit la richesse de ses parents ». (P-24).

Ce phénomène est aussi récurrent dans l'œuvre de B. N. à travers le comportement des habitants de Vémelé qui ne vivent qu'aux dépens des élites telles Bilanga. La situation est décrite lorsque ce dernier arrive dans son village natal : « [...] Cette fois au moins de voir Bilanga descendre de voiture et de distribuer de paquets de cigarettes, de pleines bouteilles de rhume et gin, des colis dont ils n'osaient imaginer le contenu ». (P-59). Les habitants dépendaient ainsi de Bilanga ; c'était la seule occasion pour eux de se sentir comme des vrais hommes car à ces instants, ils pouvaient satisfaire leurs besoins. Au cas contraire, la population adoptait d'autres attitudes : « Ils s'avancèrent à pas lents, majestueux dans leurs guenilles, vers la Mercedes que poursuivaient une nuée d'enfants, déçus de ne pas voir les friandises et les pièces de monnaie tombées de la voiture comme par le passé ». (PP-59-60). Cette attitude est encore manifestée chez les grandes personnes ainsi qu'il suit : « Plus déçus encore que les enfants, les deux hommes et leur suite retournèrent à leurs jeux ». (P-60). Les hommes de Vémelé avaient alors construit leur bien-être sur leur dépendance à l'élite.

Chez EFFA le phénomène de mendicité prend un autre sens. Ici nous avons la dépendance car la communauté ne vit que de ce que leur donne Osélé. Il dit à propos : « Si je n'expédiais pas de mandat à ma famille, ils seraient déjà six pieds sous terre ». (p-11). La famille d'Osélé survit grâce aux mandats qu'il est dans l'obligation de leur envoyer.

Le sous-développement sur le plan social est également manifesté par la marginalisation de la femme. Nous assistons à la marginalisation de celles-ci par les hommes. C. H. K. le remarque dans son œuvre à travers les propos de La Grande Royale lorsqu'elle dit :

J'ai fait une chose qui ne nous plaît pas, et qui n'est pas dans nos coutumes. J'ai demandé aux femmes de venir aujourd'hui à cette rencontre. Nous autres Diallobé, nous détestons cela, et à juste titre, car nous pensons que la femme doit rester au foyer. De plus en plus nous aurons à faire des choses que nous détestons, et qui ne sont pas dans nos coutumes. (P-56)

Le seul rôle de la femme dans cette société est de s'occuper des tâches ménagères. NANGA quant à lui présente cette marginalisation de la femme à travers Clotilde qui avait été choisie pour son époux par ses beaux-parents. Bilanga la décrit en ces termes : « Mère par surprise de sept enfants, Clotilde n'avait jamais failli à la fidélité conjugale. Ce n'était pas

avec une telle épouse qu'on pouvait assurer son ascension sociale à Eborzel ». (P-19). Dans cette société pèse sur la tête des femmes le poids de la culture, car la femme est faite pour la procréation et le ménage ; ainsi aucune décision ne lui incombe. Même le nombre d'enfants à faire ne dépend pas d'elle. Francis BEBEY l'avait également souligné par la voix de Bikounou lorsqu'il dit :

Les femmes sont au village pour faire des enfants à leurs maris, et perpétuer la communauté en garçons et filles qui suivront la tradition. Je l'admets moi-même et je combattrai tout individu qui voudrait donner aux femmes la possibilité, la moindre possibilité de s'ingérer dans les affaires des hommes, comme par exemple la direction de notre société. (1976 :123)

Mère et ménagère, tel est le rôle de la femme dans la société africaine. La femme est mise en marge de toute entreprise dans la société car sa voix ne compte pas. Gaston Paul EFFA lui ne met pas trop l'accent sur la place de la femme dans la société bien qu'il soulève l'abandon de ses femmes par son père qui les taquine de temps en temps. Il l'évoque en ces termes : « Son amour était déréglé et ne se manifestait à ses deux femmes et à nous que par une alternance de véto et d'abandon ». (P-26). Les auteurs présentent ainsi dans un esprit presque unanime la phallocratie de la société africaine.

Le corpus d'étude révèle la mauvaise foi des populations qui se manifeste surtout chez NANGA quand il souligne l'état des habitats des coins d'Eborzel qu'il présente comme suite :

Les quartiers de la capitale étaient des entassements de masures. Des tas d'ordures s'y amoncelaient devant les portes. Des fosses sceptiques s'y ouvraient à l'air libre qui, pendant la saison des pluies, déversaient leur contenu dans les ravins, lesquels faisaient office d'égouts et charriaient des immondices vers les bas quartiers. Les quartiers d'Eborzel constituaient des foyers de parasites de malaria et de choléra dont la radio du pays annonçait la destruction mais qui gagnait chaque année de centaines d'hectares de terrain sain qu'ils contaminaient alors, y propageant des maladies endémiques. (P-32).

Ceci prouve que les Africains se donnent volontairement l'image de villes mal entretenues par cette insalubrité. L'auteur ajoute : « Les routes d'Ebozel étaient parsemées de fondrière et de nids de poules. »(P-30). L'insalubrité des quartiers et le mauvais état des routes relèvent donc de l'irresponsabilité des populations et des membres du gouvernement.

Cette mauvaise foi peut être également notée dans *Nous, enfants de la tradition* à travers le comportement des parents d'Osélé lorsqu'ils le sollicitent incessamment, il dit à sa mère pendant leur conversation : « Ce n'est pas possible. Il ne peut pas changer de coiffeur

comme cela. Et faire venir le coiffeur du village voisin, ça revient cher ». (P-33). Nous voyons ici une fois de plus un manque de volonté de la part de ces parents à faire le moindre effort pour résoudre certains de leurs problèmes sans faire intervenir leur fils.

Le sous-développement dans le corpus est également manifesté par les habitudes des hommes, qu'elles soient alimentaires, vestimentaires. Chez KANE, nous avons certaines habitudes commecelles des disciples qui étaient condamnés à manger les restes. Ceci est noté pendant que S. D mendie : « Chacun, en lui apportant des restes pourris de repas ». (P-26). Nous avons également les insuffisances, le dénuement comme ce que relève la Grande Royale en s'adressant au maître des Diallobé : « Votre maison est la plus démunie, votre corps le plus décharné, votre apparence la plus fragil ». (P-45). Chez NANGA nous avons l'option vestimentaire occidentale, car les fonctionnaires se vêtent à l'occidentale. C'est le cas de Bilanga qui est présenté comme suit : « Sanglé dans sa plus belle tenue de ville, un costume marron clair, en alpaga ». (P-9). C'est cette tenue occidentale qui est qualifiée de tenue de ville chez les Africains. Où, est donc la place de la tenue traditionnelle africaine dans cette société ?

EFFA quant à lui, présente le déroulement de la vie en Afrique. Lors d'une conversation avec Hélène sa femme, Osélé évoque les conditions de vie des siens : « Va un peu en Afrique voir comment ils vivent là-bas. Ils n'ont ni sécurité sociale, ni allocations familiales, ni aide au logement, encore moins une carte de crédit. Ils ne peuvent compter que sur ce que je leur donne ». (P-12). L'auteur montre comment en Afrique l'on survit. Sa société est dépourvue de tout moyen d'épanouissement.

Eu égard à tous ces aspects sociaux du sous- développement dans la société africaine, on dirait que celui-ci est ancré dans cette société par la faute des Africains eux-mêmes. Les hommes dans cette société ne font aucun effort pour améliorer leurs conditions de vie ; ils cultivent un esprit de dépendance et de mauvaise foi. L'on peut, à partir de toutes ces dérives sur le plan culturel, noter avec Axelle Kabou que : « La culture, au sens traditionnel que lui donne largement les intellectuels et les masses africaines est donc loin d'être un gage de communication ou de communion ». (1991 :148).

1-1-1-3-Les manifestations historiques du sous-développement

L'histoire de l'Afrique apparaît également comme un facteur du sous-développement de ce continent. Nous notons des expériences telles que la colonisation, le néocolonialisme... qui

ont entraîné l'acculturation due au brassage des cultures. Dans l'œuvre de C. H. K., la colonisation se manifeste par l'occupation de gré ou de force des pays africains par des occidentaux. La situation est décrite de la sorte :

Le pays des Diallobé n'était pas le seul qu'une grande clameur eût réveillé un grand matin. Tout le continent noir avait eu son matin de clameur. Etrange aube ! Le matin de l'Occident en Afrique noire fut constellé de sourires et de coups de canon et de verroteries brillantes. Ceux qui n'avaient point d'histoire rencontraient, ceux qui portaient le monde sur leurs épaules. Ce fut un matin de gésine. Le monde connu s'enrichissait d'une naissance qui se fit dans la boue et dans le sang. (P-59).

L'implantation des Occidentaux en terre africaine était générale, aucun peuple ne fut épargné. ; KANE l'exprime ainsi : « Le résultat fut le même cependant, partout. Ceux qui avaient combattu et qui s'étaient rendus, ceux qui avaient composé et ceux qui étaient obstinés se retrouvèrent le jour venu, recensés, répartis, censés, étiquetés, conscrits, administré ». (P-60). La situation à l'époque coloniale a été difficile pour l'Afrique, car elle ne s'était pas préparée à vivre de tels événements.

NANGA évoque la situation des villes comme héritage colonial, présentant certaines situations sociales à l'instar de celle des « grands hommes » blancs, commerçants du pays et les inégalités sociales. Il évoque cette période de l'histoire dans la présentation d'Eborzel : « La bande de route sur laquelle s'engagea la Mercedes de Bilanga, à la sortie du quartier Nord d'Eborzel, était une relique de l'époque coloniale ». (P-30). Il présente également la situation et l'atmosphère du pays :

À l'aube de l'indépendance, Ebozel n'était, Bilanga s'en souvenait, qu'une bourgade faite de baraques et de quelques immeubles commerciaux minables. Seul le palais du gouverneur, symbole du pouvoir colonial, devenu le palais présidentiel, tranchait par la majesté de ses arcades d'un style vieillot sur le reste des édifices de la ville. (P-120).

La colonisation n'a pas été une expérience heureuse pour l'Afrique, car elle a créé beaucoup d'inégalités ; nous avons : « Avant l'indépendance, le quartier Bordelchic était réservé aux seuls colons ». (P-121) Il présente également cette époque par des situations telles que : « Un ancien esclave n'admet pas qu'un autre ancien esclave le commande ». (P-120). Ces présentations révèlent le statut de l'Africain dans son propre continent pendant la période coloniale.

Dans *Nous, enfants de la tradition*, la colonisation se manifeste à travers la présence des « pères de la mission catholique » dans la région. Osélé leur sera même confié pour assurer son éducation. Il le confirme par ces propos : « J'arrivais donc dans ce couvent. Mon père m'avait donné aux missionnaires pour qu'ils fassent de moi un homme ». (P-71). Ainsi le Blanc avait pris une place de choix dans cette société traditionnelle qui pose désormais les jalons de son espoir sur des étrangers en leur attribuant la totale responsabilité de sa progéniture. La colonisation a ainsi créé chez les Africains un complexe d'infériorité. Ce dernier considère désormais l'occidental comme un être supérieur, un espoir pour son bien-être chez qui il faut envoyer son élite. Par ce comportement, l'Afrique se révèle être incapable de s'assumer.

Les trois auteurs dans leurs œuvres respectives présentent une Afrique sous le joug de la colonisation manifestée à quelques différences près. KANE la présente par son envahissement de toute l'Afrique. NANGA lui, à travers une image démunie des villes et des inégalités qui s'y sont installées. EFFA quant à lui, présente la situation par le statut de supériorité que les Occidentaux acquièrent vis-à-vis des autochtones.

Comme autre aspect de l'histoire relevé dans le corpus, nous avons la rencontre des cultures qui n'est pas très bénéfique aux Africains, car elle vient brouiller beaucoup de valeurs dans cette société. Elle se caractérise par un bouleversement dans les habitudes. Cette école vient apprendre une nouvelle vision du monde aux Africains. C. H. KANE présente cette situation dans son œuvre à travers l'intégration de l'école occidentale qui est présentée comme le véhicule de la culture des Occidentaux. Il en parle ainsi :

De l'aimant, l'école tient son rayonnement. Elle est solidaire d'un ordre nouveau, comme un noyau magnétique est solidaire d'un champ. Le bouleversement de la vie des hommes à l'intérieur de cet ordre nouveau est semblable aux bouleversements de certaines lois physiques à l'intérieur d'un champ magnétique. On voit les hommes se disposer conquis le long de lignes de forces invisibles et impérieuses. Le désordre s'organise, la sédition s'apaise, les matins de ressentiment résonnent des chants d'un univers action de grâce. (PP 60-61).

L'école occidentale introduite par la colonisation va créer un choc entre les valeurs en présence c'est-à-dire entre les valeurs endogènes et les valeurs occidentales. Le monde africain sera donc divisé car certains hommes ayant le souci de la tradition vont s'opposer à cette école. La tradition sera alors un élément central d'opposition à la culture occidentale. Nous avons également l'attitude de S. D. après son retour d'Europe, qui va abandonner sa tradition car il la remet en question, lorsqu'il dit en s'adressant au fou : « On n'oblige pas les

gens à prier. Ne me dit plus jamais de prie ». (P-185). Son contact avec les Blancs la fait beaucoup réfléchir sur la place de Dieu dans la vie d'un homme puisqu'il est presque prisonnier de lui-même pendant que ses besoins malgré les prières intenses deviennent aussi intenses.

Chez G. P. E. la rencontre des cultures se révèle par la dénonciation des différences de la tradition et de la culture occidentale par Osélé, pendant son séjour au couvent des prêtres. Cela est perceptible en ces termes :

À l'heure où les Fangs bénissaient leurs morts ou apprenaient à vivre avec la nature, on m'obligeait à aller à la messe Une falaise s'était dressée devant moi, et c'est dans le contraste renversant les couleurs que j'évoluais, tiraillé entre deux cultures, j'avais le sentiment d'être une noix de coco, noir à l'extérieur, blanc à l'intérieur. Ici, pitié, père, et péchés gouvernaient les jours, alors que dans ma famille régnait un sentiment de vanité à vouloir exprimer la vie par des mots. (P 73).

Le personnage Osélé est coupé de sa culture, il est intégré dans une autre culture sans son consentement. Dans cette nouvelle culture, il se sent tout à fait étranger.

Dans la rencontre des cultures, il se manifeste un phénomène de déséquilibre ou de domination, car la culture occidentale est celle qui émerge. Cette émergence de l'Occident en Afrique efface l'identité de l'Africain. Axelle Kabou de renchérir ces positions africaines : « Le droit à l'identité culturelle en Afrique n'autorise, nous l'avons vu, que l'inertie, la résistance au renouvellement des modes de pensée : la sclérose. » (Op. cit, P-151). La dénonciation de tous ces maux tels que présentés de manière critique rend difficile voire incertain le processus du développement de l'Afrique. Chez KANE la culture occidentale est représentée par l'école étrangère ; chez NANGA par toutes les mœurs déviantes et chez EFFA par l'Eglise catholique.

1-1-2-LE SOUS-DÉVELOPPEMENT SUR LE PLAN STRUCTUREL

Cet aspect du sous-développement l'implique aux plans politique et économique. Il ressort des différentes structures d'organisation qui ralentissent le développement de l'Afrique.

1-1-2-1 Les manifestations économiques du sous-développement

L'Afrique est le temple des pillages et des malversations financières. L'analyse du territoire fait ressortir différentes formes d'actions négatives de l'économie africaine. Il est présenté des actions telles que : l'exploitation des ressources africaines. C. H. KANE présente ce phénomène pendant l'époque coloniale. Pierre Louis révélant la situation S. D déclare : « Je vous disais que les colons et l'Etat français se nourrissaient alors des pauvres camerounais et gabonais ». (P-143). Il dévoile en quelque sorte l'exploitation des pays colonisés. Dans *Les Chauves-souris*, cette exploitation des ressources est visible à travers les réalisations de M. Chauvin qui utilise les biens du pays tout simplement parce qu'il est un Blanc. Il est présenté ainsi à son arrivée :

Arrivé sans le sou dans le pays avant l'indépendance, il était parti de rien. Exportation du bois précieux pour l'exploitation duquel la main d'œuvre ne lui coûtait presque rien, il avait obtenu d'importants crédits auprès des banques, crédits qu'il avait rapidement remboursés. L'exploitation du bois étant devenue florissante, il s'était orienté vers l'importation de la quincaillerie et des matériaux de construction. (P-134).

Ce dernier va utiliser ses bénéfices pour investir en Occident ; il est mentionné à cet effet :

Comme Chauvin ne voudra certainement pas payer et ne pourra pas faire revenir le fric, qu'il a sûrement déjà investi dans un club de nudisme qu'il a créé, selon nos dernières informations, il va faire du chantage en menaçant de fermer sa grosse quincaillerie et ses succursales. (P-128).

Les ressources du pays ne sont pas exploitées que par les étrangers ; les autochtones eux-mêmes pillent leur pays. L'exploitation abusive des ressources par M. Chauvin, a amené l'État à lui faire payer les pénalités. Le général Moutengui et Bilanga font déjà un marchandage à propos :

À propos des os, j'espère, puisque j'ai appris que votre chauffeur vous apporte les dossiers les plus urgents, j'espère, répéta Motengui, dont la voix devenait faussement confidentielle, que ce que devrait proposer M. Chauvin ne manquerait pas d'une substantifique moelle. La sanction vaut pour les dix dernières années, c'est-à-dire que depuis que M. Chauvin et cie ont commencé à se servir au-delà de ce qui est raisonnable. Nous savons bien qu'ils sont là pour faire du C.F.A. Mais enfin, nous avons droit à nos os à moelle. (P-127).

Ainsi chacun tire sa part dans ce qui devrait revenir à l'État donc au public. Cette situation qui n'expose ses acteurs à aucune sanction permet à Bilanga de se réjouir en ces termes : « On ne pouvait pas souhaiter un meilleur régime. Chacun avait ses chances à Eborzel. Il suffisait de

savoir les utiliser. » (P-131). L'Afrique ne peut sombrer que dans la misère dans laquelle la majorité se trouve, l'opulence étant pour la minorité. La mauvaise gestion du bien public est donc un frein au développement d'un pays. Ce phénomène est encore noté chez Noamenyé qui détourne le peuple de son dû et s'en accapare tout seul il est ainsi noté :

Mais ces richesses n'avaient profité qu'à lui et à sa famille. Tous ceux qui avaient cédé un bout de terrain dans l'espoir d'avoir un jour leur part de bénéfice qu'allaient procurer la plante miraculeuse, et l'arbre aussi précieux que l'or qu'était le cacaoyer, avaient été trompés dans leur attente. (P-55).

Le pillage ou la confiscation des biens dus à plusieurs individus ou à la communauté était devenu une pratique monnaie courante, car elle était visible même dans l'arrière pays. B. N. est sans doute parmi les trois auteurs, celui qui met plus d'accent sur la situation économique de l'Afrique. Il s'attarde sur la précarité infrastructurelle du pays lorsqu'il la présente à ces propos : « La Mercedes déboucha sur un pont fait de planches pourries. » (P-45). Il généralise sa déclaration en décrivant la situation des villes :

Les routes d'Eborzel étaient parsemées de fondrière et de nids de poules. La nouvelle république dont Eborzel était la capitale n'avait quelques kilomètres de bonnes routes régulièrement entretenues qu'au centre de chaque ville. Une fois sortie de la zone des bureaux administratifs, et les magasins qui s'étendaient sur près d'un kilomètre, on trouvait des routes de plus en plus lépreuses et meurtrières. (P-30).

Cette précarité se note également lorsqu'il est dit : Au bout d'un an, le premier pont de la Doua s'était de nouveau détérioré : « Le bois avait pourri sous l'action de l'eau. » (P-48). De cette précarité se note la mauvaise gestion des infrastructures et même la mauvaise foi des dirigeants :

Cette route n'avait fait que se détériorer d'année en année sous l'effet conjugué de grandes canicules et des pluies torrentielles. Rognée des deux côtés, la chaussée n'offrait plus que des lambeaux d'asphalte déchiquetés et crevassés, que le génie civil rapiécrait une fois l'an. (P-31).

Les habitants, ainsi que les autorités en charge du pays n'avaient pas le souci d'améliorer leurs conditions, car ils ne faisaient maître d'aucun effort ou d'aucune volonté. La situation du pays était très critique car les populations autochtones du pays n'avaient aucune connaissance ni expérience en matière d'économie. Cette situation remarquée par M. Chauvin est à cet effet décrite :

Ayant vu que la plupart des entreprises parapubliques créées par l'État et dirigées par les nationaux, avaient fait faillite parce que chacun des grands responsables politiques et administratifs s'y servait sans payer les factures, M. Chauvin avait dit qu'il préférerait fermer sa boutique plutôt que d'y voir un cadre autochtone. (PP-135-136).

Bilanga lui-même confirme la nécessité de la « techno science » dans son pays en ces termes : La colonisation n'avait jamais préparé la relève : « La formation était fermée aux indigènes, comme on les appelait, parce qu'on avait décidé qu'ils en étaient incapable ». (P-133). Les termes de transaction économique n'étaient pas clairs entre les anciens colons et les nouveaux indépendants.

L'auteur note également une extraversion économique lorsqu'il présente les plus grands magasins d'Eborzel occupés par les Européens et, dans lesquels les grands fonctionnaires se ravitaillaient : « Chaque haut personnage d'Eborzel avait sa marque de champagne et de whisky préférée qui était comme son signe distinction ». (P-65). Les hautes personnalités d'Eborzel s'identifiaient alors à la consommation des produits importés et boostaient de plus en plus l'économie des étrangers. Ce phénomène est également noté dans le village Vémelé lorsque : « Noamenyé, le père de Bilanga, avait occupé tous les terrains fertiles à proximité du village, en y plantant du cacao dont il avait ramené les jeunes pousses d'un lointain pays de la côte ». (P-55). Cette culture de l'ailleurs qui était censée améliorer la vie des populations était saisonnière, et n'avait finalement pas changé la misère des habitants de Vémelé.

G. P. E. lui, ne met pas trop d'accent sur l'aspect économique, mais s'insurge contre la misère dans laquelle vit son peuple. Il fait une comparaison avec d'autres communautés lorsqu'il dit : « Il n'y a pas chez eux ce manque d'argent auquel nous tiennent nos familles, cette obligation où ils sont de nous solliciter sans cesse ». (P-108). L'auteur montre la pauvreté et la misère de son peuple qui sont dues, plus au fait que c'est une seule personne qui travaille pour toute la communauté, ne pouvant pas jouir de ses propres revenus.

Dans notre champ d'analyse, le sous-développement économique est plus le souci de B. NANGA car, c'est lui qui amplifie la dérive de ce phénomène. KANE lui évoque la situation pendant l'époque coloniale tandis qu'EFFA le voit comme la conséquence d'une culture vouée au culte de l'indépendance.

1-1-2-2-Les manifestations politiques du sous-développement

Les régimes politiques en place ne sont pas toujours les mieux adéquats à sortir l'Afrique du sous-développement. Au contraire ces structures se révèlent comme un réel frein à l'évolution et à l'épanouissement de l'Afrique, car en effet, celle-ci au lieu de progresser, régresse ou avance à reculons. Une fois de plus le dépouillement de ce volet de nos recherches nous permet de noter différents motifs du sous-développement. Nous remarquons des structures traditionnelles et totalitaires qui viennent empiéter sur le développement des pays africains.

Pour ce qui est de la structure traditionnelle du sous-développement, dans *L'Aventure ambiguë*, nous remarquons que la société des Diallobé est hiérarchisée, car elle est constituée d'un chef et d'un maître spirituel qui sont les seuls détenteurs du pouvoir. Il le révèle par la voix de la Grande Royale : « Si fait, maître, mon frère est le cœur de ce pays mais vous vous en êtes la conscience. Enveloppez-vous d'ombre, retirez-vous dans votre foyer et nul, je l'affirme, ne pourra donner le bonheur aux Diallobé ». (P-45). Le maître et le chef des Diallobé détiennent le sort de leur peuple. Aucun homme dans cette communauté ne peut s'engager à mener une action s'il n'a pas reçu l'autorisation des seules personnes habilitées à prendre des décisions dans le pays. Le chef lui-même le dit d'ailleurs à propos de la décision d'envoyer la jeunesse Diallobé à l'école occidentale : « Si je ne dis pas aux Diallobé d'aller à l'école nouvelle, ils n'iront pas ». (P-44). Le chef dans cette société a le pouvoir et le peuple le devoir d'obéissance.

Chez B. NANGA, la société est aussi hiérarchisée, car nous avons la présence d'un chef dans le village de Vémelé, mais ce dernier n'a pas de pouvoir. Il est négligé dans sa communauté. La situation du chef Zongo est ainsi présentée :

Avec l'accession du pays à l'indépendance, et la centralisation progressive des administrations à Eborzel, le pouvoir du chef Zongo devint fictif et son autorité se détériora auprès des populations, qui se souvenaient de ses exactions et trahisons de l'époque coloniale. (P-258).

Dans ce village c'était le laisser-aller, car personne ne craignait personne. Dans *Nous, enfants de la tradition*, le pouvoir politique est noté par la présence des notables dans le pays dont son père faisait partie. Ainsi, on a la présence implicite d'un chef ou d'un roi dans cette communauté. Les notables garantissaient le pouvoir traditionnel, dont la perpétuation de la tradition. Ils ont un pouvoir dictatorial parfois même arbitraire ils sont également mystérieux,

tout ceci fait en sorte qu'ils soient encore plus respectés hors mis celui qui leur est accordé naturellement. Osélé fait cette description sur son père : « Les notables, chez nous sont sans patience, emportés, autoritaires, ils rient d'un œil tandis que l'autre reste obscure, distant et implacable ». (P-26). Le pouvoir dans la communauté Fang-Béti est suprême et mystérieux. Dans cette société une nette distinction est faite entre toute la hiérarchie et le peuple, même après la mort. La grand-mère d'Osélé le lui révèle lorsqu'il dit : « Mais les griots ne pouvaient jamais être enterrés comme nous autres. Ma grand-mère me disait que si on les enterrait, la terre ne sera plus jamais fertile. On enterre que ceux qui de leur vivant, avaient daigné travailler la terre ». (P-30). À travers cette description le pouvoir dans cette société est éternel. Ainsi, le peuple ne fait-il que respecter les coutumes c'est-à-dire ne pas se permettre des libertés être au service de sa communauté lui en étant toujours dévoué. C'est le cas des responsabilités attribuées à Osélé après son initiation. Nous notons ceci lorsque Cissé lui rappelle ses obligations :

-Un âne ? Mais tu as des responsabilités. Dans certaines tribus, c'est un totem très important. C'est toi qui porte sur tes épaules la vie de ta tribu. Un âne, ça ne se fatigue pas. Dans les déserts, chez nous, il peut parcourir des centaines de kilomètres sous le soleil, avec des bagages pour toute la famille, sans boire ni manger. Et tu veux oublier ce que tu es ? Si le chasseur écoutait ses misères, il n'inviterait personne à partager le gibier. Et une fois qu'il y aura les larmes dans ta famille, c'est toi qui les essuieras. (P-65).

Les hommes chez les Fangs sont conditionnés par la tradition, à servir sans relâche leur communauté sans jamais penser à leur propre bonheur.

Les structures traditionnelles sont quelquefois un handicap pour le développement de l'Afrique surtout lorsqu'elles portent atteinte à la liberté de l'homme et à son épanouissement comme on le remarque chez KANE et chez EFFA où les responsables politiques ont tous les droits sur leur peuple. Chez NANGA, l'on note une hiérarchie sans autorité concrète, où l'on assiste au libertinage, un peuple sans devoirs envers la société.

Les structures totalitaires dans celle-ci, priment sur les pouvoirs arbitraires et naturels. *L'Aventure ambiguë* fait part d'une structure totalitaire lorsqu'elle présente l'adhésion au pouvoir comme héréditaire. Voir naturel, car lorsqu'on est de la famille royale, on est respecté puis honoré, car pouvant être chef à tout moment. Le pouvoir de la famille royale des Diallobé est le modèle parfait de cette succession. Leur détention de ce pouvoir date de longtemps. La Grande Royale dit à cet effet : « Notre grand père, ainsi que son élite, ont été défaits ». (P-47). Elle révèle ainsi la détention du pouvoir par leur grand père pendant

l'époque de l'envahissement des colons. Nous pouvons également le noter dans les propos du chef des Diallobé lui-même en parlant de sa succession qui vise S. D comme successeur. Pour ce qui est du respect, celui dû à la famille royale est naturel : « Il ne se passait pas de jour que quelqu'un ne fit pas de remarque sur la noblesse de son port ou sur l'élégance racée de son maintien, en dépit des haillons sordides dont il se couvrait ». (P-27). Ainsi un individu de la famille royale était différent des autres membres de la société de part sa façon d'être ou même de s'habiller.

Chez EFFA la structure traditionnelle peut être également notée, même si le dévoilement n'est pas fait de manière explicite. Dans cette société où il y a des griots et des notables, il y a un chef et sans doute une succession héréditaire comme l'a toujours été dans le reste des royaumes. Cette structure n'est pas notée chez NANGA plutôt on note un critère d'affinité avec la hiérarchie en place. C'est le cas avec le pouvoir du chef Zongo qui a servi les intérêts des colons et qui ont décidé de lui faire une grâce en le désignant chef. Ceci est vu dans ces mots : « L'administration coloniale lui avait confié à son retour de l'île, de Fernando Poo un pouvoir discrétionnaire sur Vémelé et les environs bien les années avant l'indépendance ». (P-257). Ainsi les individus qui prenaient le pouvoir, y accédaient de façon qu'ils servent les intérêts de la structure mise en place.

Le sous-développement au niveau structurel est une conséquence des mauvais plans de gestion des biens publics, de l'analphabétisme scientifique et technologique et de la mauvaise idéologie politique.

1-2-LA CARACTÉRISATION DU DÉVELOPPEMENT

La lecture du corpus fait ressortir plusieurs formes ou modèles de développement adoptés par les Africains pour sortir de l'impasse dans laquelle ils sont. Ils doivent à tout prix se débarrasser de l'étiquette de pays sous-développés. Le premier modèle que nous observons est le modèle africain. Dans celui-ci, nous avons deux autres sous-modèles qui correspondent aux positions des populations face à l'idée de progrès de l'Afrique. Le deuxième est le modèle occidental qui donne la position de ceux qui trouvent judicieux de vivre à l'occidental. Ces différentes positions ont toutes le souci de l'image à donner de l'Afrique.

1-2-1-Le modèle africain de développement

Le champ d'analyse révèle deux positions stratégiques. La première est celle qui défend corps et âme l'identité culturelle africaine, et la deuxième est celle qui est pour une

ouverture au monde des Africains, c'est-à-dire qui accepte prendre un peu dans les valeurs occidentales qui peuvent apporter un plus à l'évolution de l'Afrique.

1-2-1-1-Le modèle traditionaliste pur

Dans ce modèle, l'on note certaines attitudes immuables chez une catégorie d'homme. Chez C. H. KANE, cette attitude est marquée par le refus de l'école occidentale pour la sauvegarde de Dieu, donc pour le spiritualisme. Pour ceux-ci, l'école occidentale corrompt les âmes et s'oppose aux principes culturels des Diallobé. Ils manifestent leur refus par la distance qu'ils marquent face à cette école. À ce propos, le chef des Diallobé déclare : « À moins de contraintes, je persisterai dans mon refus, maître, s'il plaît à Dieu ». (P-19). Au directeur de l'école de répliquer : « Je suis bien de votre avis, chef [...] – Je n'ai mis mon fils à l'école que parce que je ne pouvais faire autrement. Nous y sommes allés nous-mêmes que sous l'effet de la contrainte. Donc notre refus est certain... ». (PP-19-20). Ce rejet manifesté par le chef détenteur de pouvoir, de droit de son peuple, ainsi que le directeur censé conduire l'élite est déterminé car il préfère leur tradition à cette école. Ces traditionalistes vont jusqu'à dénigrer l'école pour maintenir leur position lorsque l'instituteur en répondant au maître à la question de l'importance de celle-ci dit : « Rien, grand maître... oupresque. L'école apprend aux hommes seulement à lier le bois au bois... pour faire des édifices de bois... ». (P-19). Ainsi définissent-ils le rôle de l'école et son importance. Même quand ils arrivent à attribuer la moindre importance à celle-ci, ils manifestent toujours leur refus total du phénomène. Le maître dit à propos : « Les hommes, certes, doivent apprendre à se construire des édifices qui résistent au temps ». (P-19). Poursuit l'autre : « -Oui, cela est vrai, surtout pour ceux qui, avant l'arrivée des étrangers, ne savaient pas construire de maison ». (P-19).

Ils sont tellement obstinés par ce refus au profit de la tradition centrée sur Dieu, que lorsqu'ils se rendent compte de leur infériorité ou retard par rapport à l'Occident, le maître trouve de dire : « -peut-être est-ce mieux ainsi ? Si Dieu a assuré leur victoire sur nous, c'est qu'apparemment, nous qui sommes ses Zéloteurs, nous l'avons offensé ». (P-21). Celui-ci accepte sa position d'infériorité qu'il considère comme la volonté de Dieu et il ne veut faire aucun effort pour changer les choses. Il dit d'ailleurs : « Au foyer, ce que nous apprenons aux enfants, c'est Dieu. Ce qu'ils oublient, c'est eux-mêmes, c'est leurs corps et cette propension à la vérité futile, qui durcit avec l'âge et étouffe l'esprit. Ainsi, ce qu'ils apprennent vaut infiniment mieux que ce qu'ils oublient ». (P-44). Le maître répond ainsi aux préoccupations

du chef sur la décision à prendre par rapport à l'école occidentale. Il a manifesté son indécision en ces termes :

Si je leur dis d'aller à l'école nouvelle, ils iront en masse. Ils y apprendront toutes les façons de lier le bois au bois que nous ne savons pas. Mais, apprenant, ils oublieront aussi. Ce qu'ils apprendront vaut-il ce qu'ils oublieront ? Je voulais vous demander : peut-on apprendre ceci sans oublier cela, et ce qu'on apprend vaut-il ce qu'on oublie ? (P-44).

Il sollicite l'aide du guide spirituel de la communauté. Mais, ce dernier reste radical et se contente de comparer les deux formes d'éducation, où il retient bien évidemment celle du foyer comme la meilleure.

L'on peut remarquer chez KANE que la position des traditionnalistes est pour ces derniers, l'unique moyen de s'épanouir en tant que homme. Pour eux, la vie n'a de sens que lorsqu'elle est totalement vouée à Dieu.

Chez NANGA, le rejet de l'école occidentale naît avec le détournement des valeurs traditionnelles par l'élite intellectuelle africaine. Les habitants de Vémelé constatent chez Bilanga une attitude de bafouement des lois du terroir. En voulant le ramener à l'ordre, ils le condamnent à la « prison traditionnelle » qu'il feint ou semble ignorer. À travers ce comportement, Bekada dit : « Ah oui ! J'oubliais que tu as grandi en ville, dans vos écoles de Blancs ». (PP-85-86). Pour exprimer la dépravation des mœurs du pays par l'école occidentale. Il persuade de même "mama" Véronika de ne pas aller vers son fils car ce n'était pas la règle dans le village : À Vémelé, les enfants vont toujours vers les aînés ; cette situation est ainsi notée : « Un enfant n'était jamais grand pour sa mère ». (P-84). Cette attitude traditionnaliste persévère chez la mère de Bilanga qui dès qu'elle le voit, déclare :

Voilà ce que tu fais Bilanga, dit-elle à son fils dès qu'elle l'aperçut debout au milieu de la cuisine. Tu attises des haines à Vémelé. Tu allumes à Vémelé un incendie qui t'encerclera bientôt comme du gibier si tu ne reviens pas à de meilleurs sentiments envers tes frères. (PP-84-85).

Elle s'oppose à son propre fils qui lui, ose s'opposer à la communauté. À travers cette attitude, les habitants de Vémelé ont le souci de perpétuer la tradition dans ce monde qui se dit moderne. À cet effet, ils ne tolèrent pas les égarements de ses membres.

Nous, enfants de la tradition ne présente pas un refus de la culture occidentale véhiculée par l'école. L'œuvre révèle des comportements traditionnalistes à travers

l'organisation de sa société. Dans la tradition Fang-Béti, l'homme n'est pas libre car, il vit constamment dans la peur. Osélé le rappelle en disant :

Après mon initiation, j'éprouvais le sentiment d'une menace, à la fois certaine et impressive, qui me paralysait et faisait de chaque instant une torture. À mesure que je grandissais, je m'enracinais dans l'obscurité d'une faute initiale qui me vouait nécessairement à la mélancolie, à la douleur et au châtement. (P.69)

Il présente une tradition qui condamne l'homme, empêche son épanouissement. Chez ce peuple, l'on désigne l'aîné, Osélé décrit cette situation qui est la sienne :

Je dois mon droit d'aînesse à un vieil homme visionnaire ; les esprits lui avaient parlé en songe : malgré mon jeune âge, ma constitution fragile, je serais un jour responsable de tous les miens, je ferais une carrière brillante, j'aurais beaucoup d'argent, j'enterrais dignement les anciens de mon clan, mon visage serait le soleil des morts, toute ma vie j'honorerais la tradition. (PP.9-10)

Celui que la tradition a choisi devient dès lors ce que Hélène, la femme d'Osélé a appelé « une vache à lait ». « L' élu » doit, dans cette tradition, s'occuper des membres de sa famille. Le modèle traditionaliste chez Effa s'oppose nettement à la culture occidentale. C'est pour cela que ce dernier présente toujours des réalités contradictoires à celles de l'Occident. Il dit par exemple : « En Afrique, je te rappelle qu'ils vivent dans des cases, ils se baignent dans la rivière et ils ne sont pas plus malheureux. » (P.11). Les Africains sont épanouis dans leur vie modeste. Il déclare aussi à sa femme : « Je fais ce que je veux de mon salaire. Pourquoi je demanderai ton avis. Si je n'écoutais que toi, je ne donnerai jamais rien. Je connais ton égoïsme. » (p .11). Il est question ici de la légendaire solidarité africaine. Chez les Fang-Béti, la plus grande richesse que l'on peut avoir c'est les enfants. Il dit à propos : « Dans la maison de mon enfance, nous étions trente-trois. Même père, même mère, nous étions seize. » (P.26). Dans la famille africaine, la notoriété se gagne par le nombre d'enfants.

Le développement traditionnel tel que démontré par les auteurs du corpus consiste à un respect pur et simple de la tradition. Chez KANE, les traditionalistes prônent le spiritualisme aux dépens de l'école occidentale. Chez NANGA, ceux-ci rejettent les valeurs occidentales qui viennent pervertir celles locales. Chez EFFA en revanche, ils adoptent une attitude de domination en vers les membres de la communauté. Telles sont les différentes manifestations de la vision du monde traditionaliste dans notre corpus.

1-2-1-2-Le modèle traditionnaliste modéré

L'analyse du corpus d'étude nous permet de noter les attitudes évolutives de certains personnages. Ceux-ci ont compris qu'avec la rencontre des cultures il est nécessaire de côtoyer les autres, de sortir de sa sphère de vie pour découvrir les autres. C'est avec cette ouverture qu'on pourra mieux se comprendre et comprendre les autres. Ils adoptent l'attitude selon laquelle l'on a besoin de l'autre pour se développer.

C.H.K. mène longuement le combat de l'ouverture au monde dans son œuvre lorsqu'il présente à travers les attitudes des personnages tels que le Chevalier et la Grande Royale. Il intègre ainsi dans la société des Diallobé la femme dont la place n'était qu'au « foyer ». Ainsi le chef des Diallobé pousse son indécision au sujet de l'intégration de l'école occidentale lorsqu'il sollicite l'aide de sa sœur :

Avant votre arrivée, je disais au maître « Je suis une pauvre chose qui tremble et qui ne sait pas ». Ce long vertige qui nous fait tourner, mon pays et moi, prendra-t-il fin ? Grande Royale, dites-moi que votre choix vaudra mieux que le vertige ; qu'il nous en guérira et ne hâtera pas notre perte, au contraire. Vous êtes forte. Tout ce pays repose sous votre grande ombre. Donnez-moi votre foi.
(PP.46-47)

Dans cette société, l'homme reconnaît déjà que la femme peut apporter des solutions aux problèmes. Donc elle réfléchit.

Quand au Chevalier, son attitude tranche l'inquiétude des Diallobé qui pensent que le travail corrompt l'esprit et sépare l'homme de Dieu. L'auteur présente à cet effet la situation de vie du Chevalier. Après avoir fait de force l'école française, et en travaillant chez les colons n'a jamais cessé de respecter sa tradition. Raison pour laquelle son fils dit à son sujet : « Il est de ceux qui ne cessent pas de prier, pour avoir refermé le livre de prière. Dieu lui est présence constante...et indispensable ». (P-106). L'œuvre de KANE présente ainsi une conciliation entre la tradition et la culture occidentale. Le Chevalier puise stratégiquement les valeurs de l'occident comme le travail, pour mieux vivre dans ce monde où le besoin est devenu intransigeant sans toutefois se détourner de Dieu, à partir de qui les actions de l'homme se justifient.

L'analyse du corpus a permis de relever le fait que la conciliation des cultures africaine et occidentale n'est mise en évidence que dans l'œuvre de KANE. NANGA et EFFA

n'ont pas insisté sur ce point dans leurs œuvres. Vu le temps qui s'est écoulé entre les productions, on dirait que le problème n'est plus pressant à l'Afrique.

1-2-2-Le modèle occidental de développement

Cette articulation consiste à relever chez les auteurs les caractéristiques du développement occidental présentes dans leurs œuvres. Il est noté que certains Africains penchent pour la copie de l'occident tout simplement. Cette position se manifeste par l'abandon total des pratiques africaines au profit de celles occidentales. Elle est relevée dans *L'Aventure ambiguë* par l'abandon de la prière par S. D. Ce dernier voit finalement la prière comme une contrainte. Il semble perdu et se résout de renoncer à la prière qui est la raison de vivre des diallobé. Il refuse la prière en s'adressant au fou en ces termes : « On n'oblige pas les gens à prier. Ne me dis plus jamais de prier ». (P.185). Il se révolte alors contre l'action de prier de sa société.

Chez NANGA, l'imitation de l'Occident se caractérise par le mode de vie des fonctionnaires. Les hautes personnalités d'Eborzel se construisent des villas comme en Occident où la majorité était faire un tour soit pour les études, soit pour les missions. On note cette déclaration à propos : « Bilanga prit instinctivement la direction de la villa de M. Avala, qui était à cinq cent mètres de la sienne ». (P-146). Le substitut grammatical de villa « sienne » montre la pluralité de ces villas dans la ville d'Eborzel. Ainsi, les hommes munis d'Eborzel se donnent une vie de rêve à l'occidental. On note également cet engouement dans ces propos du narrateur : « Bilanga avait promis de venir la chercher pour une petite promenade à la villa du village ». (P-9). Ces partisans du modèle occidental ne s'arrêtent pas qu'au logement. Il note également le goût des voitures. Tel est le cas de la « Mercedes noire » de Bilanga et d'Avala qui conduisait une « Jaguar ». Nous remarquons que les personnages roulent dans les grandes marques de voitures, afin de témoigner de leur abondance financière.

Le pays n'est plus organisé en structure traditionnelle, mais a adopté un modèle d'organisation interne. Il y a déjà un président et une nation dont la description est faite en ces termes : « Bilanga contemplait un bon moment le palais présidentiel. Il ressemblait à un brasier symbole de Flamme qui devait animer la nation ». (P-120). Pour se libérer des colons, les populations autochtones prennent la responsabilité de leur pays. Ils optent ainsi pour une vision de gérance occidentale en mettant en pratique les mêmes aptitudes du Blanc. Yousouf Tata Cissé (1992 :17) : « L'Afrique ne tarda pas à prendre conscience du parti qu'elle pouvait

tirer des lois en vigueur dans les métropoles ». Ces disciples de l'Occident vont jusqu'à imiter les habitudes alimentaires comme celles décrites lors du dîner d'affaire de M. Chauvin chez son homologue Bilanga. Il est dit : « En entamant le cognac, Bilanga prit un air grave ». (P-138). Pour l'élite, le modèle de développement qui pourrait sans doute permettre à l'Afrique de se hisser au rang mondial de pays développés est le modèle occidental.

EFFA en revanche, s'attarde à présenter le modèle de vie occidental à travers son personnage Osélé que lui propose sa femme Hélène et qu'il refuse, car il n'a pas de moyen pour s'assurer un tel luxe. Il doit s'occuper de sa famille restée au pays. Elle dit souvent à son mari : « Moi aussi, j'aimerais un jour avoir comme mes copines une belle villa, un jardin et une piscine ». (P-11). C'est le modèle de vie occidental dont est privé Hélène à cause de son mari africain. L'auteur ne s'attarde pas trop sur le modèle de vie occidental. Mais, Osélé, puisqu'il se trouve en Europe fait face d'une manière ou d'une autre à ce modèle de vie.

Adopter le modèle occidental signifie acquérir beaucoup de moyens car, c'est l'exubérance de biens matériels qui compte. Chez C.K. KANE, opter pour la culture occidentale c'est abandonner Dieu. Tandis que chez NANGA, c'est tout mettre en jeu pour ressembler au blanc. C'est-à-dire copier son mode de vie. Chez EFFA, il faut d'abord abandonner la culture pour pouvoir vivre en Occident. Ce mode de vie nécessite de gros investissements qui vont contraindre, par un abandon des responsabilités vis-à-vis de sa communauté africaine et même son identité.

CHAPITRE 2

LES INDICES DU DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE

Dans la conception de notre champ d'analyse, le développement est fondamentalement basé sur deux principes. La libération, fruit des efforts du peuple contre les contraintes culturelles et la réorganisation de la société. L'expression de l'authenticité du peuple longtemps influencée et opprimée. Parler des indices du développement consiste à montrer la manifestation de la souveraineté des peuples dans la reconstruction de l'Afrique qu'ils entreprennent en toute autonomie à la suite du combat victorieux contre une tradition envahissante, contre une dévaluation des mœurs, contre un héritage colonial de mauvais aloi qui ont contribué à la maintenir dans le sous-développement. Ainsi, une autonomie totale des peuples d'Afrique dans leur choix politique, économique, et socioculturel de celle-ci est gage de son émergence dans son développement. Dans ce chapitre, l'ambition est de montrer à travers les types de développement choisis par nos auteurs les habitudes nouvelles que l'Afrique a adoptées pour se hisser au rang des pays développés. Pour atteindre notre objectif, nous allons dépouiller les paradigmes présentés par les auteurs sur deux plans : le plan structurel à travers les manifestations politique et économique et le plan culturel à travers les manifestations sociale et humaine. C'est un ensemble de ressources mises en place capable de conduire un peuple à son émergence.

2-1-LES STRUCTURES DU DÉVELOPPEMENT

Parler du développement dans l'analyse du corpus revient à identifier les améliorations faites dans les sociétés respectives présentées dans le corpus. Au niveau structurel, nous allons nous attarder sur deux principaux plans : le plan politique et le plan économique.

2-1-1-Le développement sur le plan économique

Les auteurs de façon unanime parlent du fait que les Africains ne sont peut-être pas sous-développés comme le pense l'opinion mondiale, mais ils ont conscience qu'ils sont en voie de développement. À cet effet, il est nécessaire de noter les habitudes adoptées par l'Afrique afin d'améliorer son niveau de vie. Dans notre territoire d'analyse, nous allons relever toutes manifestations d'accroissement des richesses matérielles dont le corollaire est l'amélioration du niveau de vie des populations.

Dans *L'Aventure ambiguë*, le bien-être a toujours existé malgré le fait qu'il était réservé à une catégorie de personnes. La famille royale des Diallobé en est une illustration. Celle-ci a toujours été à l'abri du besoin, elle ne connaissait pas la misère. Elle était mieux logée que tous les gens de la contrée et chez eux, les gens n'étaient pas aussi maigres que le

prônait les enseignements du maître Tierno. Le narrateur fait cette description : « La Grande Royale, qui pouvait bien avoir un mètre quatre-vingt, n'avait rien perdu de sa prestance malgré son âge. »(P-30). Cette famille était également bien logée car on parle de « maison » chez eux et chez le maître, on parle « case », lorsqu'elle dit à S. D. : « va m'attendre à la maison ». (P-32). C.H.K. dans son œuvre ne met pas trop l'accent sur aspect économique tant au niveau du manque qu'au niveau des acquis.

B.N. lui, met plus d'accent sur l'aspect infrastructurel du développement. Il montre comment le pays évolue en se débarrassant de tout le poids et l'image négative laissée par la colonisation. Il s'attarde sur la description d'un nouvel environnement ou sur le nouveau visage que prend la nouvelle société indépendante. Il présente ainsi les résultats positifs d'une société qui lutte contre l'impérialisme politique, économique et l'exploitation des ressources du pays par les étrangers. Il procède par des présentations telles que : « Les rues du quartier Bordelchic étaient les mieux goudronnées après l'altère centrale de la ville d'Eborzel. »(P-146). Ce pays qui pendant la période coloniale n'avait de route qu'au centre pendant que celles des quartiers étaient « meurtrières » parce que détériorées. Le gouvernement lança un projet de reconstruction de la ville en imposant aux marchands étrangers : « La reconstruction d'immeubles modernes à plusieurs étages. » (P-152). Les projets devaient respecter un délai, et après la mise en pratique de celui-ci, Ebozel avait un « autre visage ». La ville est ainsi présentée après les réalisations : « Les commerçants étrangers avaient compris. Ce qu'ils perdaient n'était rien en comparaison de ce qu'ils pouvaient gagner. Des immeubles à plusieurs étages et des mini-grattes ciel avaient surgi du sol en quelques mois ». (P-153).

On note ainsi une nette amélioration dans la ville et les quartiers d'Eborzel qui donnent l'impression d'avoir fait face au problème de la précarité infrastructurelle. Cette amélioration grâce à l'action du gouvernement se note également lorsque l'Etat contraint ceux qui exploitent les biens publics de les mettre au service du pays avec des résultats tels que : « Les entreprises étrangères, qui rapatriaient dans leur pays d'origine et vers l'ancienne métropole les fortunes immenses qu'elles se faisaient sur place, avaient été peu à peu contrainte d'investir une partie de leurs bénéfices en immeubles modernes ». (P-120). Le pays était ainsi arrivé à un niveau d'évolution qui n'était plus à démontrer. Il est décrit en guise d'illustration pour présenter le niveau d'investissement :

Le Safari club était construit au fond d'un parc soigneusement entretenu qui avait l'allure d'un jardin à la française. D'immenses parterres fleuris étaient entourés de conifères taillés avec goût. De larges pans d'un gazon coupé ras scintillaient de sous des lampadaires qui avaient été

dressés à côté de banquettes peintes en blanc, le long des allées toutes brillantes d'un beau gravier laiteux rose. (PP-160-161).

Ceci prouve le degré de développement que le pays a atteint après l'indépendance. Pour ce qui est des villages NANGA présente à travers la description de Bilanga un paysage doté de potentielles ressources naturelles exploitables et exploitées par les populations villageoises qui mettent fin à leur misère. Il présente ainsi la région d'Aboleya : « Aboleya était un riche réservoir de cultures industrielles et vivrières et ravitaillait Ebozel en toute saison. » (PP-30-31). Ce statut et honneur lui étaient dus à son sol qui était une source très rentable. Il est présenté comme tel :

Cette fertilité était due, disait-on, au fait que la région d'Aboleya, qui s'étalait sur près de trois-cents kilomètres, ne subissait ni l'humidité étouffante des grandes forêts du sud du pays, ni la saveur sèche des savanes du nord. Aboleya était une région mixte dont les habitants, les paysans connus pour leur ténacité et leur ardeur au travail, avaient su tirer le maximum du sol, avec des moyens rudimentaires. (P-31).

Dans cette communauté, les populations prennent leur sort en main en exploitant au maximum ce qui leur est possible. L'auteur présente alors les moyens mis en jeu par la population en exploitant leur patrimoine afin de sortir de la pauvreté et la misère qui étaient devenus leur pain quotidien. Elles vont se lancer dans l'agriculture malgré l'état des routes qui s'empiraient, afin de devenir autonome dans leur économie. Bilanga l'exprime ainsi qui suit :

Mais le paysage était encore beau et varié, de chaque côté de la route, des trouées de savanes succédaient aux bosquets ombrés et riant. Des champs de bananier chargés de lourds régimes, des plantations de canne à sucre dorée et des cacaoyers aux tiges bien alignés s'enfonçaient en jeu de quilles serrées dans les sous-bois. Des jardins de manguiers et d'orangers bourdonnant d'abeilles s'intercalaient entre les villages que leur parfum et la silhouette des palmiers et des cocotiers annonçaient de loin. (PP-31-32).

Ceux-ci afin d'écouler leur marchandise à défaut de les transporter à Eborzel les écoulaient sur place. Une situation que le narrateur présente en ces termes : « De pleins paniers de fruits mûrs et d'articles de vanerie ou de poterie artisanale attendaient sur des claies. Des citadins s'y arrêtaient avec plaisir, discutaient les prix et remontaient en voiture avec leurs emplettes ». (PP-55-56). Les autochtones villageoises avaient à leur tour multiplié leur économie pour améliorer leurs conditions de vie avec la stratégie commerciale à domicile.

Gaston Paul EFFA à l'instar de C. H. K, ne met pas l'accent sur le développement économique ; en effet il présente tout simplement l'aspect d'une responsabilité obligatoire auquel tout être humain vivant en ville et encore plus à l'étranger, ne saurait échapper, car il doit vivre ou du moins survivre. Cette situation, Osélé la connaîtra après sa séparation avec Hélène. Il est appelé à se prendre en charge, pour cela Il dit à sa mère : « Mais, maman,... Il me faut payer le loyer, manger, m'habiller. » (P-34). Le personnage a ainsi une nette amélioration car il ne vit plus aux dépens de sa femme, mais à sa charge personnelle.

D'après les auteurs, les manifestations du développement au plan économique visent la prise en charge et le bien-être d'un Etat, d'une région, d'un peuple ou des sujets par des méthodes qui éradiquent la misère et la pauvreté.

2-1-2-Le développement sur le plan politique

Le pouvoir politique d'un peuple peut être la cause de son sous-développement, autant qu'il peut inciter au développement d'un pays. L'on ne saurait présenter les types de développement sans inclure le rôle du pouvoir politique. Pour ce qui est du développement sur le plan politique, il s'agit d'un ensemble de dispositions que le pouvoir politique met en place pour réguler les actions des hommes au sein d'un pays. Ce pouvoir peut être inspiré de la structure politique traditionnelle ou non pourvu qu'il accompagne ces derniers dans la recherche de leur autonomie et les mener vers l'émergence.

Dans le corpus d'étude, l'on remarque que tous les auteurs n'ont pas tenu compte de la structure politique moderne, celle qui prend source et référence dans le modèle occidental. *L'Aventure ambiguë*, présente un peuple qui a changé de position par rapport à l'école occidentale sans l'implication d'une force extérieure comme à l'époque du colon. Ainsi le chef a senti la nécessité de rendre son peuple libre d'intégrer l'école occidentale. De ce fait il a demandé l'aide du maître et de sa sœur. La Grande Royale est celle qui l'amène à comprendre le besoin pressant d'envoyer les enfants de la communauté à l'école étrangère qui, pour elle serait salutaire. Elle l'exprime en ces propos : « L'école occidentale est la forme nouvelle de la guerre que nous font ceux qui sont venus et il faut y envoyer notre élite, en attendant d'y pousser tout le pays ». (P-47). Compte tenu du monopole du pouvoir par l'élite politique des Diallobé, celle-ci décident enfin d'envoyer leur progéniture à l'école occidentale. Cette école était pour eux dans un premier temps, une source de malheur. L'école occidentale n'étant pas qu'aliénante, elle permet aussi de découvrir de nouvelles valeurs

pouvant contribuer à l'édification de cette société. Les Diallobé pourront ainsi faire un pas en avant dans l'évolution de leur pays.

Dans *Les Chauves-souris*, l'action politique relève des manifestations de toute avancée faite dans la société sur ce plan. La nouvelle élite politique mise sur pied marque un progrès distinct dans la gestion du pays ainsi que de son patrimoine ; afin d'améliorer les conditions de vie de ses populations. Son pouvoir est suprême et chargé de régler toute action du pays à la recherche du bien-être. Cette situation dans le récit est exprimée en ces termes : « Après le décret présidentiel qui avait ordonné la destruction de toutes les vieilles mesures datant de l'époque coloniale, Eborzel prenait chaque jour un visage nouveau ». (P-152).

L'organisation politique du pays maintenant assurée par l'élite locale porte des fruits. Grâce au nouveau politique du pays, le peuple n'est plus à la merci du colon il peut déjà prendre des décisions sur son avenir. L'administration de la nation assurée par les dirigeants locaux, contraint les investissements des étrangers afin de réduire la volatilité des ressources du pays qui l'aideraient à se développer rapidement. Le narrateur note à cet effet : « Des buildings administratifs et commerciaux avaient jailli du sol, grâce à une politique à la fois ferme et souple ». (PP-20-21).

L'État procède à une remarquable amélioration de son nouveau pays. Il fait des projections pour améliorer la situation de ses populations en préservant leur bien-être. Il décide alors de démolir toute structure susceptible de causer du tort à l'évolution et à l'épanouissement des hommes d'Eborzel lorsqu'on relève : « Un plan d'urbanisme à longue échéance prévoyait la démolition de tous les quartiers lépreux de la ville ». (P-121). A côté de ces actions salvatrices qui ne se limitent pas qu'à l'intérieur du pays, le gouvernement prévoit les sanctions même pour les exportateurs étrangers ; en mettant tous les moyens en jeu pour les ramener à l'ordre dans la gestion des capitaux du pays et limiter les exactions. C'est ainsi que le représentant de l'État dans l'affaire M. Chauvin et Cie reçoit ce conseil de son supérieur hiérarchique, à employer afin de convaincre le coupable : « Nos mesures risquent de prendre des dimensions politiques et diplomatiques. L'investisseur étranger va se sentir dans l'insécurité ; ça va chercher loin ces choses-là ». (P-128). Ce dernier appliqua le conseil pour mettre la pression sur M. Chauvin lorsqu'il lui dit :

C'est un chantage qui ne prend plus, monsieur Chauvin, répliqua Bilanga avec un sourire ironique. Nous sommes capables de porter vos exactions à la connaissance de votre gouvernement et de fermer votre entreprise.

D'autres pays fournisseurs de matériaux de construction ne demanderont pas mieux que de prendre la relève. (P-140).

L'autorité locale est ainsi en mesure de compromettre les actions d'un usurpateur même sur le plan international. Son extension politique et ses relations dans le monde ne sont pas négligeables.

La structure politique du pays a une organisation interne qui rend crédible son existence. Elle est constituée de responsables dans chaque domaine, où l'on note une nette décentralisation du pouvoir. Ceci est perceptible dans cette déclaration : « Le secrétaire général du ministère de finance avait eut vent du malheur qui était arrivé à son adjoint chargé des affaires économiques ». (PP-123-124). Bilanga était alors le subalterne de Motengui nous voyons là une hiérarchisation distincte des postes.

Dans *Nous, enfants de la tradition*, le progrès politique ne préoccupe pas l'auteur, car il ne présente aucune situation progressive de cet aspect.

Enfin de compte, pour ce qui est de l'émergence politique, KANE présente une légère flexion de cette structure qui était plutôt conformiste. Chez NANGA il y a une action remarquable et convaincante de la nouvelle nation indépendante qui présente un engouement au phénomène de développement.

2-2-LES HABITUDES MISES EN PLACE

Le continent africain après son classement dans le statut de pays sous-développés a adopté des attitudes et comportements qui jouent en sa faveur. Ces conduites peuvent-être considérées sur les aspects humain et socioculturel.

2-2-1-Le développement sur le plan humain

Selon François Guiyoba, « Le développement humain se traduit par l'épanouissement moral, intellectuel des individus, c'est-à dire par le progrès sur le plan des droits, des libertés et des connaissances ». (2011, P-290). Ainsi dans le corpus d'étude, nous allons relever toutes marques vivantes du développement sur le plan humain c'est-à-dire tout épanouissement ou libération de l'homme soulignés par les auteurs. Dans *L'Aventure ambiguë* tout comme dans *Les Chauves-souris* et de même que dans *Nous, enfants de la tradition*, il y a une évolution de

l'homme qui prend conscience de certaines situations qui entravent son épanouissement. On note l'épanouissement de la femme dans la société.

Chez KANE, l'amélioration du statut de la femme se fait avec l'aide de l'homme qui est troublé par l'indécision d'envoyer son peuple à l'école nouvelle. Il décide alors de convoquer cette dernière dans le but d'apporter une solution au dilemme. Ce dernier se rend compte du fait qu'il ne saurait être un être supérieur à la femme, jusqu'à entraver sa liberté. C'est ainsi que la femme est intégrée dans la société et prend une place de choix. Elle est représentée par la Grande Royale qui au-delà d'être une femme, va entraîner son peuple à l'accession de l'école occidentale qui était un sujet de réticence. Celle-ci convoque une assemblée à laquelle elle fait participer toutes les femmes ; et lors de laquelle elle présente l'importance de l'école étrangère pour leur communauté : « Je viens vous dire ceci : moi, Grande Royale, je n'aime pas l'école étrangère. Je la déteste. Mon avis est qu'il faut y envoyer nos enfants cependant ». (P-56). La femme devient ainsi un guide dans la société des diallobé, car elle participe aux grandes décisions du pays.

Chez NANGA, la situation de la femme s'améliore car celle-ci abolie sa dépendance à l'homme et retrouve sa liberté, loin des mariages forcés et des maltraitances maritales. C'est le cas de Rose cette jeune femme qui était mariée au député Olonigo et de qui elle subissait toute forme d'humiliation et d'infidélité. Elle, va retrouver son autonomie en divorçant :

Mariée de force à un homme qu'elle n'aimait pas, le député Olonigo, elle avait dû divorcer. Le député Olonigo amenait ses maîtresses à la maison et allait parfois jusqu'à sortir Rose du lit conjugal, quelque fut l'heure à laquelle il rentrait, souvent ivre. (Pp-176-177).

Elle devient serveuse et peut s'occuper d'elle-même et de son fils. Cette situation de la jeune femme se confirme ainsi qu'il suit : « Bilanga fit signer à Rose, l'une des rares serveuses que M. de Samain avait engagée au Safari. Rose était toujours souriante malgré la fatigue due à ses longues heures de service nocturne ». (p-175). L'auteur présente également Marie une jeune femme célibataire et mère de trois enfants qui se prend en charge grâce à son métier de couturière que l'on découvre en ces mots : « Elle venait de s'installer à sa machine à coudre prêt de la fenêtre ». (P-9). Elle trouve sa liberté grâce à son travail. Les femmes dans cette société trouvent ainsi leur autonomie.

G. P. E. ne met pas trop d'accent sur la situation de la femme dans son œuvre. Néanmoins, il présente la femme qui est présente à tous les événements de la vie. C'est le cas avec sa mère qui est toujours là, à tous les événements de la tradition même l'initiation. Le narrateur

l'exprime en ces propos : « Ma mère, l'homme grimé arrivèrent enfin et, assez étrangement, je ne me rappelle rien de ce retour. je ne me souviens pas de ce que je lui dis, de ce qu'elle répondit, si je lui confiais mon émoi ou si elle s'en aperçut ». (P-45). La femme ici n'est pas surprise des décisions car elle est au courant de tout ce qui se passe dans la communauté et y participe d'ailleurs. Pendant la cérémonie d'initiation, il décrit :

Puis les femmes repartirent d'un pas plus lent dans la brousse et la brousse, seule, évitant les sentiers, tracés pour s'empêtrer dans les odeurs, les bruits assourdis du vent dans les buissons mouillés. Les hommes arrivèrent à leur tour, ils avaient débité, transporté le fromager, pour alimenter le feu. (P-51).

Les femmes dans cette société ne sont pas en marge car elles assistent aux manifestations avec les hommes.

On note également l'alphabétisme des populations. Elles avaient pris conscience de la nécessité de s'instruire. Chez C. H. K. il est manifesté par l'envoi de l'élite à l'école occidentale. C'est le cas de S. D ainsi présenté : « C'est sur les bancs d'une salle de classe de cette école remplie de négrillons que Jean La Croix fit la connaissance de Samba Diallo ». (P-61). Ainsi, l'élite était réellement à l'école occidentale. Cette fois, elle n'était pas contrainte d'y aller comme leurs parents tels que nous le présente le directeur d'école. La décision est maintenant celle du peuple.

Pour ce qui est du projet d'alphabétisme chez NANGA, l'on note une véritable évolution, car le pays est dirigé par des hommes intellectuels. C'est le cas de Bilanga qui a fait ses études en ville avec des Blancs qu'il défiait : « Du temps où il avait fait ses études secondaires au lycée Lock-lock, il avait souvent eu derrière lui, d'après le classement par ordre de mérite, des camarades européens ». (Pp-174-175). Le véritable contact du Blanc et du Noir occasionné par l'école a permis aux Noirs de se débarrasser de leur complexe d'infériorité vis-à-vis du Blanc car il n'était pas plus intelligent.

Une autre preuve palpable de scolarisation des jeunes est Roger qui arrive à discuter des affaires du pays avec son père et à donner son avis. Les jeunes scolarisés deviennent pour l'élite un danger, c'est le cas de Bilanga avec son propre fils présenté ainsi qu'il suit : « Son fils l'agaçait avec les affirmations tranchantes ». (P-174). La nouvelle élite intellectuelle est éveillée et se soulève contre les politiques en place afin de rendre réelle l'indépendance de leur pays. La description d'une société scolarisée donne place à la déclaration de Roger pour pester à son père, qui critique ses compagnies : « Mais M. Biyidi n'est pas n'importe qui c'est

notre meilleur professeur agrégé qui vient de rentrer de France... Je ne sais pas si on peut faire meilleur choix ». (P-149). L'évolution de cette société est également marquée par la scolarisation de la jeune fille. C'est ainsi que Roger dit également à propos : « Mademoiselle Badia a sa maîtrise en lettres qu'elle vient de soutenir ces jours-ci à la faculté avec mention. » (ibidem). C'est aussi le cas par exemple d'Arlette, « petite amie » de Roger qui est institutrice que le narrateur présente en ces termes : « Arlette Manda, une toute jeune institutrice... » (P-21). Alors les femmes ont aussi intégré le processus de développement, car elles sont déjà actives et déterminées. Elles insèrent de ce fait toute activité possible et tout plan censé faire évoluer la société dans laquelle elles évoluent. Les générations deviennent de plus en plus intéressées par l'école et s'y appliquent avec efficacité. À cet effet, grâce au phénomène de scolarisation, l'Afrique a désormais les cadres « ses fonctionnaires, ses médecins, ses infirmiers... »

Chez EFFA, l'instruction de la société gagne également la conscience du peuple. Osélé en est l'exemple vivant. Il est envoyé en Europe par sa famille où il poursuit de brillantes études et devient ingénieur. Dans cette communauté, faire des études, aller en occident pour se faire de l'argent et mettre la communauté hors du besoin était le rêve de chaque enfant. Il le présente en ces termes :

Nous rêvions de grandir, d'aller à l'école, de traverser les mers, de nous laisser porter loin dans le monde par le vent, de revenir chargé d'or que nous ferions pousser alors dans chaque case, dans chaque brin d'herbe, dans chaque cœur. Nous serons tous riches et le village dormirait de ce sommeil plein de grâce et de puissance, jusqu'à la fin des temps. (P-100).

C'est ainsi le rêve de tout enfant dans la communauté Fang-Béti qu'Osélé réalise avec son départ en France. Ceci est noté lorsque sa femme dit : « De ton salaire d'ingénieur,... » (P-9). Osélé avait pu devenir un grand homme comme l'avait prévu sa communauté.

Le processus d'alphabétisme conduit le peuple africain à l'ouverture au monde, car l'école permet à l'Africain de découvrir l'autre et de se circonscrire lui-même. C'est ainsi que S. D en lisant *Les pensées* de Pascal, découvre les réalités de la civilisation occidentale. Cette découverte de l'autre permet à l'individu de percer les mystères de l'autre, puis de répondre à diverses questions comme le dénie de Dieu par l'occident, qui était autre fois un autre mystère. Ainsi le père de S. D. l'interpelle lorsqu'il lui dit :

Les pensées ... hum ! Pascal. C'est certainement l'homme d'occident le plus rassurant. Mais, méfie-toi-même de lui. Il avait douté. Lui aussi a connu l'exil. Il est vrai qu'il est revenu en suite,

en courant ; il sanglotait de s'être égaré, et en appelait au « Dieu d'Abraham, d'Isaac, et de Jacob », contre celui des « philosophes et des savants ». Son itinéraire de retour commença comme un miracle et s'acheva comme une grâce. (P-108).

À travers l'école occidentale, l'élite africaine, découvre la nouvelle société.

À propos de la scolarisation, C. H. K. propose des modèles tels que le Chevalier qui est un homme ouvert, car il connaît les choses de la culture occidentale qu'il explique à son fils. Malgré cette maîtrise et connaissance de l'Occident, ce dernier reste lui-même parce qu'il justifie ses actions à Dieu. Il fait alors une révélation à son fils pour dissiper cette inquiétude qu'il avait à propos de la place du travail chez un homme de Dieu qu'il déclare en ces termes : « Le travail en effet se justifie de Dieu dans la mesure stricte où la vie qu'il conserve se justifie de Dieu. Si un homme croit en Dieu, le temps qu'il prend à sa prière pour travailler est encore prière. C'est même une très belle prière ». (P-112). Pour le Diallobé, la seule raison de vivre est la dévotion à Dieu. Le travail chez lui est considéré comme désacralisation. Mais certains comme le Chevalier comprennent déjà qu'en effet, un homme ne saurait vivre sans travailler.

Chez EFFA également, l'ouverture au monde se fait par l'école occidentale. Osélé que les études amèneront jusqu'en France va réellement toucher du doigt sa réalité d'homme africain. Il commence à se découvrir depuis le couvent où il sent qu'il est différent. Il dit à propos : « Pour ceux qui me connaissent superficiellement, j'étais, avant de rencontrer Hélène, ce qu'on appelle un « Élu des dieux ». (P-9). Il parle ainsi car, l'ouverture au monde extérieur a fait prendre conscience à Osélé du fait que toute vérité n'est pas vérité sous tous cieux. L'importance qui lui avait été attribuée par sa culture était un handicap pour Hélène car elle freinait son épanouissement. Cet engagement, cette dévotion d'Osélé à la tradition, disparaissaient : « Le lendemain, alors que j'allais au travail, mon pied heurta le trottoir et je me retrouvai à l'hôpital avec deux chevilles fracturées... Quels qu'en fussent les motifs, je ne voulus ni ne fus capable en cette occasion de reconnaître le mauvais œil de ma mère ». (P-62).

L'intégration de la femme dans la société et le phénomène d'alphabétisme tels que présentés par les auteurs, justifient l'engagement de l'Afrique à chercher le bien-être de son peuple en construisant un monde où tout le monde est épanoui.

2-2-2-Le développement au plan socio culturel

Etant donné que tout processus de développement consiste en l'amélioration ou accroissement de meilleures conditions de vie, dans le développement socio culturel, il sera question d'une amélioration des conditions de vie des populations ainsi que leur environnement, puis de la fructification du capital cognitif, technique de la société. En s'attardant sur le corpus d'analyse on relèvera toutes traces de développement tant sociales que culturelles. À cet effet, le corpus regorge des améliorations d'attitudes face aux phénomènes tels que : les inégalités sociales, la corruption, la promotion de certaines valeurs culturelles.

Sur le plan social, on remarque que les populations se démarquent à travers certaines pratiques comme la libération de l'homme du poids de la tradition. C'est ainsi que, chez C. H. K. on observe l'obstination et la détermination du nouveau successeur du maître des Diallobé à envoyer le peuple à l'école étrangère. Le jeune Demba, le jour même de son intronisation, permet à son peuple de s'instruire. La situation est présentée ainsi qu'il suit :

À la fin de la prière, Demba déclara, qu'à partir du lendemain, il modifierait les horaires du foyer. Ainsi, tous les parents qui le voudraient pourraient envoyer leurs fils à l'école étrangère. Car, conclut-il, le prophète- la bénédiction soit sur lui- a dit : vous irez chercher la science, s'il le faut, jusqu'en Chine. (P-134).

Le peuple des Diallobé sort ainsi des superstitions et confirme la nécessité pour lui d'intégrer l'école. Dans cette intervention du jeune Demba, l'on perçoit l'intention de C. H. K. d'intégrer les jeunes dans la société. Cette jeunesse, en modifiant les heures de prières, manifeste la conscience du fait qu'un homme ne saurait vivre que de la prière. Cette nécessité avait également été relevée par le Chevalier pendant une discussion avec ses frères : « Il est certain que rien n'est aussi bruyamment envahissant que les besoins auxquels leur école permet de satisfaire ». (P-20). De cette façon se confirme la prise de conscience de ce peuple à l'importance de l'école occidentale.

Chez B. N, la libération est marquée à plusieurs niveaux de la société. Elle se manifeste dans un premier temps à travers l'abolition du phénomène d'élitisme par les populations de Vémelé. Celles-ci se décident de ne plus rien attendre de leur frère Bilanga qui est un haut cadre de la fonction publique, elles voyaient en lui : « Une sorte de messie tout puissant qui allait sauver Vémelé et tout le pays de la misère ». (P-41). Ils décident d'acquérir leur autonomie ; c'est ainsi que lorsque Bilanga revient dans son village pour sa campagne

électorale, il trouve à l'entrée du pont de la Doua, du village Vémelé cette inscription : « Isi comance la république libre otonome et indépendante de Vémelé ». (P-253). Les villageois connaissant les exactions de Bilanga et son mépris envers la communauté qu'il pense acheter et être sous son emprise, décident de boycotter les élections dont ce dernier était le candidat, choisit par le gouvernement. Le jour, des élections, lorsque Bilanga arrive au village, il est désert, Bekada son demi-frère, répondant à sa question de savoir où sont les électeurs déclare : « Ils sont dans leurs plantations ». (P-262). Dans ce village personne n'a répondu à l'appel du chef Zongo pour lesdites élections. Le narrateur dit d'ailleurs pour décrire l'atmosphère à Vémelé depuis l'annonce des élections :

Mais personne n'avait bougé. Hommes et femmes continuaient à aller tôt à leurs travaux de champs, dont ils ne revenaient qu'au cours de l'après-midi [...] c'était Bilanga le faux frère, l'homme sans cœur, qui avait été désigné comme candidat. Un prisonnier ne pouvait être élu. Bilanga était soumis aux rigueurs de la prison traditionnelle. Personne ne l'en avait sorti. Il n'avait pas réparé le mépris qu'il affichait vis-à-vis des gens de Vémelé. (PP-259-260).

Les gens de Vémelé avaient décidé de changer les choses au village à leur manière. Cette détermination d'acquérir leur autonomie se confirme lorsqu'ils reviennent des champs s'attendant au rachat de la part de leur frère, ils assistent à un discours politique pour les élections. La réponse à ce discours fut donnée en ces termes par Modéléme :

- Je n'ai pas de questions à poser, dit-il en roulant les yeux. J'ai seulement un conseil à te donner. Nous t'avons déjà fait assez honneur en écoutant tes mensonges. Mais si tu as encore un peu de bon sens, reprends tes camions et retourne à Eborzel avec tes millions. Il y a longtemps que Vémelé t'a rejeté. (P-269).

La population de Vémelé avait donc décidé de ne plus se laisser manipuler. Elle faisait ainsi ressentir à Bilanga la nécessité de respecter la tradition aux dépens du pouvoir et de l'argent, parce que c'est elle qui régit la solidarité entre les hommes d'un peuple dans cette communauté. R. S. Wamba Ndogmo lors de son analyse de la même œuvre note : « Le changement, semble suggérer NANGA, viendra du petit peuple, à l'instar des paysans de Vémelé, qui peut et doit dénoncer, avec violence s'il le faut, les institutions et les hommes qui ont fait de l'Afrique postcoloniale une jungle infernale ». (2006, P-111).

La libération se fait également remarquer en ville où règne la corruption du peuple par les hauts cadres qui croient tout s'acheter. Lors de l'hospitalisation de son fils, Bilanga afin de perpétuer sa puissance, tente de corrompre le docteur en voulant le remercier d'avoir sauvé

son fils. Cet aspect de la corruption est perceptible dans ces propos du narrateur : « vous voudrez bien accepter un petit geste de remerciement, dit Bilanga en tendant une liasse de billets au professeur Moussa ». (P-234). Celui-ci reçoit en retour cette attitude et cette déclaration décrite par le narrateur en ces termes : « Le jeune médecin prit un air sévère, presque méprisant.

-Je vous remercie gardez votre argent, fit-il d'une voix sèche. Je m'occuperais de votre fils ». (PP-234-235). Le peuple conscient du mal que vit le pays, et qui le dévore, décide de l'attaquer et de le repousser. C'est ainsi qu'à la moindre occasion, les victimes de ce grand malaise qui touche le pays se chargent de le bannir. Ils interpellent les corrupteurs ; situation que le médecin souligne en ces termes :

Eh bien, vous aussi, à votre façon vous êtes médecins, peut-être les vrais médecins. À vous de prévenir. Il y a un mal profond dont souffre le pays. Tant que vous n'aurez pas pris les mesures nécessaires pour le prévenir, ce sera inutile de nous demander des miracles. (P-235).

Ainsi, B. N. érige les jeunes et les masses paysannes en acteurs de la lutte pour la création d'une nouvelle société juste et égalitaire.

La libération chez NANGA se fait aussi sur un autre plan ; l'abolition des inégalités sociales créées par la colonisation et la métropole. On note à propos :

N'importe qui pouvait désormais acquérir un bout de terrain au quartier Bordelchic, qui avait gardé son nom, et y construire. C'est ainsi qu'à son retour d'Espagne, Bilanga avait pu s'acheter un terrain où il avait fait construire sa villa. (P-122).

L'auteur marque également la fin du complexe d'infériorité acquis par le Noir pendant la période coloniale. À cet effet, il écrit :

Il [Bilanga] allait y recevoir M. Chauvin en maître des lieux, comme certains de ces compatriotes pouvaient le faire. Ce qui était impensable à la veille de l'indépendance. Bilanga allait faire sentir l'importance et la force du pouvoir autochtone à M. Chauvin, lui un Nègre, hier encore fils d'un peuple soumis, mais qui était désormais conscient de son rang social et du poids de ses décisions. (P-122).

Le Noir a ainsi gagné son autonomie tant sur le plan territorial, que sur le plan social.

Le développement social est marqué chez EFFA par l'évolution de son personnage Osélé qui décide d'abolir lui-même les relations de dépendance qui le lient à sa communauté. Il parle de sa nouvelle position à sa mère en ces termes : « Écoute, maman, je te prie de ne pas

insister. Je cherche à découvrir la vérité de ce que tu affirmes, c'est seulement si elle m'est démontrée que je renverrai de l'argent ». (P-61). L'homme désigné comme le responsable de sa communauté par la tradition et qui est tenu de nourrir, enterrer ses membres se rétracte. Il dit d'ailleurs, comme pour célébrer son exploit : « Demeuré seul, je réfléchis. Au fond je comprenais que j'agissais en égoïste, mais cela n'était pas en contradiction avec ce que je croyais être une manière de me protéger. J'étais heureux d'avoir dit non pour la première fois ». (P-62).

Osélé se décide de mener le combat de sa libération. Il veut sortir de cette exploitation dans laquelle l'avait jeté son peuple à cause de la tradition qu'il devait respecter, puisque c'est grâce à cette dernière qu'il est devenu ce qu'il est aujourd'hui ; alors il se devait de leur venir en aide incessamment. Face à l'attitude d'Osélé qui avait un peu reculé en envoyant plus l'argent, sa famille africaine également sembla comprendre et s'en détourner. Il le témoigna à Hélène ainsi qu'il suit : « Non pratiquement plus, plus personne ne m'appelle. Je crois qu'ils ont compris que l'âne avait décidé de ne plus avancer ». (P-144). Osélé s'est en quelque sorte libéré de sa famille. Lui qui n'avait plus de vie propre puisque ne vivant qu'au rythme de la tradition. Il avait même sacrifié sa propre famille pour répondre aux besoins incommensurables des siens comme le stipulait sa tradition.

En fin de compte, les trois auteurs se préoccupent du développement social de l'Afrique en présentant les améliorations remarquables faites dans la société. KANE montre l'adhésion de l'école occidentale comme un phénomène pressant. NANGA lui, se soulève contre la corruption, la dépendance des populations et les inégalités sociales. Il présente aussi le phénomène de scolarisation de la société qui a subi une nette amélioration que celle présentée chez C. H. K. EFFA en revanche, se dresse contre sa tradition qui assainit l'homme et le rend prisonnier de lui-même. Une tradition qui empêche la réalisation des rêves de tous les membres de la société, car ne leur laissant pas les mêmes chances, parce que privilégiant un individu aux dépens de tous les autres. Situation que René Dumont dénonce lorsqu'il déclare : « Encore faudrait-il aussi se débarrasser du parasitisme familial, qui étouffe les motivations de mise au travail pour une réussite personnelle et familiale, et le sens de l'épargne ». (1962, P-217).

Sur le plan culturel, le développement est plus ou moins manifeste dans le corpus. Il est marqué chez C. H. K. par une promotion de la culture africaine lorsqu'il présente une société attachée à sa culture, une société qui, même ayant intégré l'école occidentale a encore

beaucoup de choses à partager avec sa tradition. C'est le cas des habitudes vestimentaires. Les Diallobé, malgré leur rencontre avec les Occidentaux, n'ont pas changé leur manière de se vêtir. Le narrateur fait cette description de la Grande Royale :

Le grand boubou bleu qu'elle portait traînait jusqu'à terre et ne laissait rien apparaître d'elle que le bout pointu de ses babouches jaunes d'or lorsqu'elle marchait. La voilette de gaz entourait le cou, couvrait la tête, repassait sous le menton et pendait derrière, sur l'épaule gauche. (P-30).

L'auteur promeut ainsi la culture de son peuple à travers son mode vestimentaire. Il fait également allusion à la tenue vestimentaire du Chevalier dans son lieu de service lorsqu'il confirme : « Les boubous qu'il portait étaient blancs et amples ». (P-66). Le Diallobé ne se sépare donc pas de sa tenue, pas même pour aller travailler. Ils ont dans la famille royale suffisamment de moyen pour s'offrir toute sorte de vêtements, mais ceux-ci sont déterminés à se faire une place dans le monde même à travers leur façon de s'habiller. Cette promotion de la culture se manifeste aussi par la présentation du chef des Diallobé pendant la visite de sa sœur en ces termes : « C'était l'heure de sa visite quotidienne à son frère. Elle prit place sur la natte, face aux deux hommes ». (P-45). Ce peuple qui fait toujours sa prière sur les nattes, et qui a l'habitude d'en utiliser comme siège, ne s'en est pas débarrassé malgré le contact avec les autres cultures.

Chez B. N. le développement culturel se révèle dans la présentation du salon de Marie faite par Bilanga à ces termes :

Un divan à trois plans et quatre sièges en rotin composaient l'essentiel du salon, autour d'une petite table ronde et basse en bois d'acajou verni. Trois poufs en peau de zébu étaient intercalés entre les sièges. Ce mobilier réduit, mais bien entretenu, reposait sur un morceau de tapis aux fleurs en étoiles, jaune et marron clair. (P-15).

L'artisanat local est ainsi représenté, qui ressort et fait la promotion de la culture africaine particulièrement camerounaise. Malgré la modernité, l'Africain a toujours le sens de la tradition qui sort de l'ordinaire. L'auteur valorise dans ce cas l'industrie du terroir.

Chez EFFA, il promeut la culture africaine lorsqu'il présente sa tradition comme un guide. Il présente alors cette situation :

À certaines heures, les marchandises semblaient abandonnées, mais il ne serait venu à l'idée de personne de dérober quoique ce soit, car on nous disait qu'il suffisait de lever la tête pour

apercevoir les lames étincelantes que les griots portaient en bandoulière, et qui se braquaient sur nous à chaque rayon de soleil. (P-31)

La tradition africaine épargne l'homme de certaines déviations de la société afin de devenir digne pour celle-ci. Il dit encore : « Je crois que rien n'a joué un rôle plus important dans ma vie que cet arbre tutélaire, garant du bien et du mal. Avant de quitter le village, j'avais posé la main droite sur lui en demandant qu'il me protège. » (P-32). Les habitants de ce peuple trouvaient refuge dans la tradition.

Les auteurs du corpus étudié ont également un souci commun de promouvoir leur culture à travers les œuvres comme action au développement. Ils font à ce titre survivre celle-ci. C'est la raison pour laquelle KANE présente le mode vestimentaire des Diallobé, NANGA l'artisanat du pays, et EFFA le mode de vie des Fang-Béti.

L'analyse du corpus dans ce chapitre, consistait à présenter les manifestations du développement à travers les habitudes des Africains susceptibles de les mener au progrès tant sur le plan culturel que structurel. Il est judicieux pour la suite de ce travail de présenter à travers le style des auteurs leur déploiement au processus du développement de l'Afrique.



**CHAPITRE 3 : LE DÉVOILEMENT POÉTIQUE DU
DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE**

L'écrivain, est un artiste différent de tout autre artiste en ceci qu'il est un spécialiste de la langue. Dans son discours il met un peu de sa touche personnelle afin de ressortir un style qui lui est propre. Ce dernier dans sa création rapporte des faits réels de manière singulière, de façon à captiver d'une manière ou d'une autre les lecteurs. Dans ce chapitre réservé à l'étude de la langue, il sera judicieux de mettre en exergue quelques éléments du discours des auteurs censés traduire les intentions de ces derniers sur la question de développement de l'Afrique. Entre autres éléments de la langue utilisés dans les textes nous avons : le système des personnages où nous aurons à étudier le temps l'espace et le statut des personnages du développement dans les textes, ainsi que les champs lexicaux utilisés par ceux-ci pouvant traduire l'état du développement de l'Afrique.

3-1-L'ORGANISATION FORMELLE DU PHÉNOMÈNE DU DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE

Les auteurs du corpus ont fait le choix d'exprimer le développement par le roman dont par le texte narratif. Le texte narratif se définit comme une suite d'événements réels ou imaginaires, liés entre eux par une relation logique. La narration quant à elle est une histoire que l'on raconte et au sein de laquelle on retrouve des personnages qui évoluent dans un temps, dans un espace précis, menant des actions précises. Il est donc question dans cette partie d'étudier l'espace, et le temps dans le corpus d'étude afin de mieux situer la réflexion des différents auteurs. Cependant l'étude des personnages des romans sera circonscrite uniquement sur les personnages dont les actions incarnent le développement.

On a chez KANE des personnages tels que S. D, le Chevalier et la G. R. Chez NANGA, l'attention est retenue sur les personnages de Bilanga de Marie et de Roger Bilanga, tandis que chez EFFA on a pour personnages Osélé et Hélène.

3-1-1-L'espace

Un récit présente souvent un espace parfois imaginaire ou réel dont la fonction, la nature, l'organisation et le mode de description sont divers. B. MBALLA ZE définit dans son ouvrage intitulé *La narratologie revisitée entre Antée et protéé*, la spatialisation comme étant : « l'ensemble de procédures de localisation de circonscription de l'espace (étendue plus ou moins délimitée caractérisée par l'extériorité de ses parties), des lieux (espace nommé) ». (2001 P). Dans l'univers romanesque, l'espace constitue l'une des structures par lesquelles le

récit évolue, c'est le cadre de l'action par lequel les personnages se révèlent et s'accomplissent. Nous aurons donc comme cadre l'espace ouvert et l'espace clos.

3-1-1-1-L'espace itinérant

Bourneuf et Ouellet considèrent qu'à l'opposé des espaces clos, les voyages sont toujours l'objet des prédilections des personnages, car en effet : « Le voyage qui ouvre l'espace aux hommes apparaît comme une promesse de bonheur (...) c'est-à-dire de l'inédit et de l'exaltant ». (1975, P-129). C'est certainement la recherche de ce qui anime les personnages actifs du développement.

Dans *L'Aventure ambiguë*, les personnages du développement qui effectuent le voyage sont S. D. et le Chevalier.

Samba Diallo quitte le village natal des Diallobé pour la ville de L où il doit aller intégrer l'école occidentale envoyé par les siens afin de représenter sa communauté qui veut connaître les techniques de l'occident. La réaction de ce dernier est décrite en ces termes : « Maître, je viens prendre congé de vous. Je suis bien triste... » (P-78). Il va passer avec succès son cursus scolaire car il obtiendra son Baccalauréat, puis une bourse d'étude de philosophie en France. Conscient de sa mission pour son peuple, ce dernier dans son aventure remarque la distance qui sépare sa tradition de l'Occident :

Samba Diallo avait perçu la douleur profonde. Devant cette réprobation, qui ne s'exprimait pas, cette tristesse qui n'accablait pas, devant ce silence de son père, Samba Diallo avait fondu en larmes et regretté mille fois son départ du foyer-ardent. (P-83).

Il va se rendre en France pour les études universitaires toujours aussi brillant mais aussi mystérieux. Il est également influencé par la contradiction entre les univers de vie de plus en plus contraignants. Il est à tout moment tenté par les modes de vie de l'Occident différents des siens. Cette présentation est faite en ces termes : « Comment, vous ne buvez pas ? Vous n'avez jamais bu la moindre goutte d'alcool, demanda Pierre l'air ahuri.

-Non, s'excusa Samba Diallo. Ma religion l'interdit. Je suis musulman ». (P-123). Tourmenté par ce déchirement, il est encouragé à rentrer au pays par son père qui lui dit dans une lettre : « Mon opinion est que tu reviennes. Peu importe que tu n'aies pas mené tes études au terme que tu aurais voulu ». (P-175). Ce déplacement qui était considéré comme une issue favorable pour le peuple des Diallobé, comme la source d'une vie meilleure sera à la fin anéanti, car

leur élite revient plus mystérieuse qu'à son départ et bien changée. Le retour de S. D. fut une source de mise en question.

Le Chevalier aussi se déplace vers la ville de L où il occupe une fonction administrative. Il fait partie de ceux qui avaient été contraints d'intégrer le régime occidental pendant la colonisation puisqu'ils allaient à l'école sans le consentement de leur peuple et contre leur propre volonté. Ce dernier demeure à L avec toute sa famille où il mène toujours sa vie de Diallobé. Il défend ainsi ses valeurs comme il est relevé dans sa conversation avec Paul La Croix qui cherche à lui démontrer la suprématie de la culture occidentale : « L'absurde, c'est le monde qui ne finit pas. Quand saurait-on la vérité ? Toute la vérité ? Pour nous, nous croyons encore à l'avènement de la vérité, nous l'espérons ». (P-88). Le voyage chez le Chevalier n'a donc pas été une aventure infructueuse, car il a conservé sa culture et en plus, il s'est enrichi.

L'autre personnage du développement de ce roman est la G. R, elle n'a pas effectué de voyage son action se passe uniquement dans le royaume des Diallobé.

Dans *Les Chauves-souris*, les personnages du développement sont Bilanga et Marie. Bilanga quitte son village depuis l'enfance. Il est envoyé à Eborzel par ses parents où il doit faire les études. Il mène de brillantes études au lycée de Lock-Lock, où il obtient son baccalauréat avec mention. Il va passer une carrière aussi brillante que ses études. Après ses études secondaires, il va en Espagne pour poursuivre ses études universitaires. C'est de son retour au pays qu'il va assurer son ascension sociale, jusqu'à son poste de haut cadre de la fonction publique. Le voyage fut ainsi pour ce personnage une action de bonheur et de succès.

Marie quant à elle va effectuer ses voyages seulement en prenant l'itinéraire d'Eborzel pour Vémelé où chaque fois, elle rentre avec une nouvelle impression. Après avoir rencontré Bilanga, Marie va en aventure avec son prétendant. Ses multiples déceptions l'avaient rendu méfiante vis-à-vis des hommes. Elle a des pressentiments pour ce voyage qui est ainsi décrit : « Quelques instants plus tard, Marie se trouvait devant la grande glace dans sa chambre. [...] Mais elle se sentait absente et avait l'impression de retrouver ses premières illusions, en même temps qu'elle s'en voulait d'avoir accepté l'invitation de Bilanga ». (P-13). Elle va revenir de ce premier voyage avec un mauvais souvenir, car Bilanga a tenté de la violer. Le narrateur décrit la situation en ces termes :

Bilanga voulut embrasser la jeune femme de force et l'entraîner vers le lit. Marie se débattit. Une gifle partie qui atteignit Bilanga à l'oreille. Comme sorti de son état second, l'homme bloqua les

deux mains de la femme dont les ongles lui déchirèrent une arcade sourcière. Une lutte de quelques secondes s'en suivit où Bilanga perdit l'équilibre et alla heurter la commode dont un pied se brisa. Marie s'élança vers la porte. Bilanga qui s'était remis sur ses jambes, la saisit par son boubou qui se déchira à la fermeture éclair, le long du dos. Se retournant la jeune femme se mit à mordre le bras de Bilanga pendant qu'elle lui portait un coup de pied dans le bas-ventre. Bilanga. [...] Se jeta sur Marie et la plaqua contre la porte. (PP-73-74).

Après cet incident, elle décide de ne plus revoir Bilanga. Ce dernier, loin de se décourager réussit à rétablir la fréquentation. La deuxième tentative est à propos de ses élections de député qui seront un fiasco. Du retour de ce dernier voyage, elle décide alors de mettre la clé sous le paillason, car les gens de Vémelé lui avaient donné une leçon qu'elle a bien retenue. Ses pensées sont ainsi décrites : « Un regard qui semblait dire qu'à Eborzel une femme ne pouvait être qu'un objet. Mais les gens de Vémelé lui avaient ouvert les yeux ». (P-281). Marie après ses voyages tire des leçons qui lui feront triompher de l'homme d'Eborzel.

Dans *Nous, enfants de la tradition*, Osélé est l'unique personnage du développement qui effectue le voyage. Il effectue d'abord un premier voyage pour le couvent des prêtres où il est envoyé par ses parents pour être éduqué par ces derniers. Il décrit : « Écoute, murmura-t-il, j'ai décidé de te confier aux Blancs, ils savent tellement bien parler aux enfants, tu les écouteras, ils s'y connaissent, ils savent les prendre... ils feront de toi un homme ». (P-71). Le séjour d'Osélé dans le couvent lui vaut une nouvelle initiation, car il sera baptisé catholique. Il est après des années envoyé en France où il doit poursuivre ses études. Ce dernier va réussir dans son projet puisqu'il devient ingénieur. Il se marie à une Française, Hélène. Pendant sa vie de couple, il découvre son contraste entre lui, « enfant de la tradition » et la vie en Occident. Osélé va en effet découvrir les réalités abusives de sa tradition pendant son voyage en Europe. Puisqu'il y reste continuellement, il adopte une nouvelle attitude face aux pratiques traditionnelles, car il décide de ne plus céder aux caprices financiers de sa communauté : la France est donc un lieu de libération pour Osélé de sa tradition quelque fois aliénante.

L'espace itinérant qui se traduit par le voyage est dans un premier temps une action de quête de bonheur. Mais ce bonheur n'est pas acquis par tous les personnages, car il y en a, à la fin qui se retrouvent détournés de leur raison initiale. C'est le cas de S. D. qui est le seul qui a dans un premier temps mené un bon parcours et à la fin, l'espoir a été anéanti. Les autres personnages, eux, ont pu acquérir leur bonheur. L'on remarque que, l'initiative de la quête de bonheur n'est pas personnelle chez les personnages, elle est motivée.

3-1-1-2- L'espace clos

Plusieurs espaces retiennent notre attention dans le corpus, et ont une fonction significative sur l'évolution des personnages. Dans *L'Aventure ambiguë* le premier lieu est : le royaume des Diallobé où débute et se termine l'intrigue. S. D. était venu de L pour le « foyer ardent » afin de recevoir une éducation coranique propre aux Diallobé chez le maître Tierno ; le narrateur le confirme en ces termes : « L'année suivante en effet, Samba Diallo conduit par sa mère, revenait au maître qui prit possession de lui corps et âme. Désormais jusqu'à ce qu'il eut achevé ses humanités, il n'appartenait plus à sa famille ». (P-22). C'est dans ces lieux que l'enfant reçut son éducation de musulman. Il y a un autre endroit dans le pays des Diallobé qui est autant significatif : la maison du chef des Diallobé. C'est dans cette enceinte plus précisément dans la chambre que fut prise la décision d'envoyer l'élite à l'école étrangère. C'est aussi dans la cour de la même maison que la Grande Royale annonce son parti pris sur la décision d'envoyer les enfants Diallobé à l'école occidentale. C'est également dans cette maison du royaume que pour la première fois la femme est concernée par les choses du pays. Cet état de chose est exprimé comme suite : « La place était déjà pleine de monde. Samba Diallo, en y arrivant, eut la surprise de voir que les femmes étaient en aussi grand nombre que les hommes. C'était bien la première fois qu'il voyait pareille chose ». (P-55). Le royaume du pays des Diallobé assure un grand rôle sur le progrès du peuple.

Comme autre lieu on a la ville de L, avec plus précisément la maison du chevalier où ce dernier vit avec sa famille. C'est dans cette ville que S. D. récite le coran à l'honneur de ses parents. La situation est décrite en ces propos : « Samba Diallo sortit doucement de sa chambre dans la cours, se promena de long en large, puis lentement, préluda la nuit du coran qu'il offrait au Chevalier ». (P-83). Ainsi il récita le « livre saint » toute la nuit en leur honneur pour couronner ses études coraniques. Un autre lieu symbolique de L, c'est la salle de classe de M. N'DIAYE où S. D. commence l'action de la découverte du monde extérieur à travers les enseignements et la variété de la population dans ce milieu : « Nous occupons la même table, dans la classe de M. N'DIAYE, répondit S. D. sans quitter Jean des yeux ». (P-68). L'enfant tout comme son père fréquente d'autres personnes que les Diallobé dans la vie quotidienne. D'autres lieux ayant une importance sont : la maison du pasteur Martial père de sa camarade Lucienne. Lors de son invitation à dîner dans cette maison, ce dernier une fois de plus, va se rendre compte de la distance qui le sépare des autres. Son attitude de s'attacher à Dieu le séparait des hommes. Il était seul dans cette lutte, dans ce monde où tout lui était

différent. Il va également ressentir ce trouble chez Pierre Louis pendant leur discussion, il s'exprime en ces termes : « Il me semble encore qu'en venant ici, j'ai perdu un mode de connaissance privilégié ». (P-162). Le jeune homme se sent dilué en Occident, il n'y a pas interaction entre sa vie et le monde dans lequel il évolue.

Chez NANGA plusieurs lieux font l'objet d'une attention. Le premier est la ville d'Eborzel où s'ouvre l'intrigue. Celle-ci est une grande agglomération abritant une population aux origines et occupations diverses. Elle se révèle être la capitale politique et le siège des institutions du pays. Ce statut justifie la présence des locaux tels que : la villa comme celle de Bilanga présentée lors du dîner avec M. Chauvin. C'est dans cet endroit que Bilanga entend prouver à son invité que les époques ont changé. Il y a aussi le Safari Club qui laisse voir l'évolution du pays à travers les personnes qui le fréquentent : « les grands hommes d'Éborzel ». Ces endroits permettent de montrer les niveaux d'ascension sociale des personnages. Toujours dans cette ville, il existe d'autres milieux qui permettent de faire un point sur le développement quelque soit l'aspect. Le domicile de Marie où commence l'histoire, est un endroit modeste qui laisse transparaître la simplicité de ceux qui y vivent. Ce lieu, à travers son équipement, vient montrer une autre vision du développement qui ne fait pas de l'aspect matériel un point crucial.

Un autre lieu dans cette œuvre est significatif : le village de Vémélé, où l'on note la détermination du peuple à sortir de la misère en créant des plantations, des cultures industrielles. Il y a également dans le village l'évolution des mentalités. À Vémélé, les habitants ont décidé de ne plus se laisser bernier par les hommes politiques. Ils vont gréver les élections de député de leur communauté qui avait pour candidat leur frère Bilanga dont ils n'ignoraient pas la mauvaise réputation. Ce cadre est à cet effet significatif à l'évolution thématique, car les actions posées en ces lieux relèvent de la rage des situations vécues par le peuple.

Chez EFFA, il y a la présentation de plusieurs espaces clos qui ont un effet incontestable sur l'évolution de l'intrigue et des personnages. L'appartement d'Hélène est le lieu où Osélé aura sa première dispute avec sa femme. Après cette altercation il commence à prendre conscience de sa situation. Il va ensuite habiter au foyer Sonacra où vivent les exilés Noirs en France. Ce milieu représente le lieu où la majeure partie de l'intrigue se déroule, car c'est dans celui-ci que le personnage se penche sur tous ses problèmes : son statut d'aîné, son obligation à envoyer de l'argent à sa communauté et la réalisation de son irresponsabilité en

tant que père de famille. Ces deux milieux qui vont lui faire ressentir une pression ; et lui seront bénéfiques, car il sera dès lors réaliste.

Le village des Fang-Béti également, où Osélé a été initié à la tradition, a fait de lui un homme du peuple, d'une communauté donnée. Lorsqu'il arrive au couvent, sous les ordres de son père ; il sera de nouveau un initié et cette nouvelle action va le rapprocher plus que jamais de sa tradition, car la différence de vie lui donnait la nostalgie de son peuple et les pratiques spirituelles le rapprochaient encore plus de celui-ci.

3-1-2- Le temps

Le temps tout comme l'espace est un élément clé du récit. Il s'inscrit également au cœur du processus de réalisation de l'action des personnages. Ainsi, l'analyse des textes narratifs ne saurait se passer de l'étude du temps, car tout récit constitue un ensemble d'événements organisés selon un certain temps.

Pour ce qui est de notre corpus constitué uniquement du roman, nous prendrons pour point d'appui l'organisation du temps de Michel Butor lorsqu'il dit : « Dès que nous abordons la région du roman, il faut superposer au moins trois temps : celui de l'aventure, celui de l'écriture et celui de la lecture ». (1969 :118). Dans cette analyse, deux temps feront l'objet d'attention à savoir le temps de l'aventure et le temps de l'écriture, car celui de la lecture n'est pas facilement cerné. À cette présentation, nous utiliserons la terminologie de Gérard Genette qui parle d'histoire et de récit. Le temps de l'histoire renvoie au temps de la fiction ou de l'aventure tandis que celui du récit renvoie au temps de la narration ou celui de l'écriture.

3-1-2-1-Le temps de l'histoire

L'histoire racontée dans *L'Aventure ambiguë* déroule en Afrique dans la communauté des Diallobé puis à L dans un premier temps. Elle se poursuit ensuite en Europe et revient se terminer en Afrique pendant la période comprise entre la fin de la colonisation et le début des indépendances. Pendant cette période, l'Afrique est entre le traditionalisme et la modernité. Le narrateur nous renseigne sur cette période lorsqu'il présente : la société des Diallobé qui intergre l'école occidentale après moult réticences. Le narrateur dit en présentant S. D. en situation de classe : « Lorsque midi sonna que M. N'DIAYE eut libérer ses élèves ». (P-65).

Par ailleurs, d'autres indices du temps permettent de noter une évolution chez ce peuple, c'est ce qui est noté dans cette présentation : « Juin tirait vers sa fin, déjà il faisait sur Parisune chaleur accablante.Samba Diallo, lentement, descendait le boulevard Saint-Michel ». (P-140). Les Diallobé ont pris incontestablement avec le temps la décision de s'ouvrir au monde en intégrant l'école occidentale. On remarque chez ce peuple avec la description dans le temps, cet état d'évolution.

B. N. contrairement à KANE présente clairement l'époque pendant laquelle se déroule son intrigue. L'histoire se déroule dans la ville d'Eborzel puis dans le village de Vémelé pendant la période après les indépendances. Le narrateur le confirme ainsi qu'il suit : « Quinze ans après les indépendances ». (P-69).Il donne encore des indices tels que : Avec l'accession du pays à l'indépendance ». (P-258). Ces indications de périodes montrent l'évolution du pays. Il dit encore dans cette expression : « Ce qui était impensable à la veille de l'indépendance ». (P-122). Le pays a accédé à l'indépendance et réalise des progrès, car la situation des populations comme celle du pays à beaucoup changé.

Dans *Nous, enfants de la tradition*, la période pendant laquelle l'histoire se déroule n'est pas très précise. Le début des événements se situe dans la période coloniale.Pendant cette période, le Blanc était l'objet de référence.Le narrateur nous renseigne sur les périodes de l'histoire à travers les événements de sa vie. Il dit d'abord : « À douze ans, j'avais été élu aîné de ma famille ». (P-42). Ce qui montre que certains événements de l'histoire se situent dans son enfance. Pour cela, il dit encore en parlant de son initiation : « Il y eut ces cris poussés à, l'aube du deuxième jour ». (P-47). Preuve que le temps s'écoule et la situation du personnage change. Il évoque encore l'évolution du temps lorsqu'il affirme : « Je n'avais guère que quatorze ans alors ». (P-70) l'âge pendant lequel il intègre le couvent. Le personnage fait encore part d'une autre date de l'histoire qui rend compte de l'âge qu'il avait lors de son départ en France lorsqu'il déclare : « Les dix ans que je passai au couvent avant mon départ en France ». (P-63). C'est à ces lieux qu'il deviendra ingénieur et qu'il se mariera pour divorcer par la suite. L'évolution du temps et des événements telle que présentée permet de voir le changement dans la vie du personnage.

3-1-2-2-2-Le temps du récit

Quelques éléments du temps renseignent sur la chronologie, grâce à eux, le déroulement chronologique de l'intrigue se dévoile. On retient que, comme dans la plus part des romans, la chronologie ici n'est pas respectée.

Dans *L'Aventure ambiguë*, le récit est écrit sans doute à la maturité du narrateur. Tous les faits sont évoqués, rien ne se passe au moment où le narrateur parle : « Deux ans auparavant, le garçonnet revenait avec son père par la voie du fleuve d'un long voyage à travers les capitales des Diallobé ». (P-18). C'est cet indice qui prouve l'entrée en jeu du héros dans l'histoire. Un an plus tard ; son action commence lorsque le narrateur déclare : « L'année suivante en effet, Samba Diallo conduit par sa mère, revenait au maître ». (P-22). Ce dernier avait six ans lorsqu'il a pris la route du foyer ardent et est revenu pendant la période de ses études universitaires. L'action du personnage marque son terme avec son retour d'Europe sans précision exacte du temps. Ce dernier évolue, car lorsqu'il devient mature il acquiert de nouvelles expériences de vies. C'est ainsi que, quand il revient de l'Occident, il n'est plus soumis à sa culture.

Dans *Les Chauves-souris*, le récit s'étend sur une période de moins d'un an, sans toute fois donner les traces précises pouvant renseigner sur la durée exacte. Il prend le repère sur les études du fils aîné de Bilanga : « Roger, qui préparait le bac au lycée Lock-Lock ». (P-20). Le récit débute pendant que le garçon est en Terminale. Son père prévoyait l'envoyer à l'étranger après le baccalauréat. À la fin du récit, il est entrain de s'envoler pour l'Europe. Le narrateur dit à cet effet : « Roger avait réussi au baccalauréat, il avait la tête pleine de projets. Il voulait devenir ingénieur. Après ses études, il irait à son retour d'Europe travailler dans les campagnes loin des milieux politiques et des centres urbains qu'il jugeait pourris ». (PP-277-278). L'histoire peut ainsi être circonscrite dans cette période de l'année scolaire du jeune garçon. Cette évolution permet de rassurer la volonté des Africains à se développer.

Dans *Nous, enfants de la tradition*, le récit est écrit pendant la maturité du narrateur qui décide de présenter les événements de sa vie passée. Il est circonscrit grâce aux différents événements de l'histoire, où le personnage à chaque fois, donne son âge. Le narrateur marque l'évolution du personnage sur ces espaces de temps lorsqu'il déclare : « J'avais maintenant passé la quarantaine, traversé le midi des jours ». (P-40). Ce déroulement du temps exprime le moment passé sous l'influence de la tradition et sur sa situation actuelle matérialisée par sa prise conscience.

Dans le corpus, l'histoire est ultérieure à la narration, car elle est déjà passée. Pour ce faire, les auteurs marquent de temps en temps les pauses pour faire des retours en arrière ou des anticipations.

Chacun des auteurs situe son histoire à une époque précise, qu'il s'efforce de présenter de façon particulière. Chez KANE l'histoire est située relativement entre la fin de l'époque coloniale et le début de la colonisation. Chez NANGA, elle est située pendant la près de deux décennies après les indépendances. Et chez EFFA depuis l'époque coloniale jusqu'après l'indépendance. Ils situent le lecteur et lui permet de découvrir les sociétés dans lesquelles se déroulent l'histoire et où évolue les personnages.

3-2-LE STATUT DES PERSONNAGES

En cernant les personnages du corpus dont les actions inspirent au phénomène de développement, ils seront présentés en tant que personnages sociaux, en insistant sur leur rapport avec les autres personnages et leurs milieux sociaux dans le roman. C'est ainsi que Bernard Valette affirme : « Le personnage littéraire existe moins par rapport à une prétendue réalité extérieure et antérieure au texte qu'il ne se définit en fonction des liens qui se tissent à l'intérieure du récit ». (P-93). Ils seront à cet effet distingués plus nettement dans leur donnée spécifique à mieux cerner la portée de leurs rôles. Quelles améliorations ou décroissances, ou encore quels avantages ou désavantages tirent-ils de leur présence dans l'histoire. L'intérêt sera porté uniquement sur les personnages susceptibles de conduire le développement.

3-2-1. Le statut des personnages dans *L'Aventure ambiguë*

C. H. K. fonde son action sur des personnages tels que S. D., la Grande Royale et le Chevalier.

- Samba Diallo

C'est un fils du royaume des Diallobé, fils du Chevalier et cousin du chef, l'enfant vivait à L, avant d'être envoyé au village où il va acquérir une éducation coranique. Ce dernier depuis le foyer va réaliser une ascension sociale remarquable. Il est le plus brillant des disciples du maître, qui a déjà jeté sa dévotion sur lui comme étant son successeur depuis leur première rencontre : « Votre fils ; je le crois ; est la graine dont le pays des Diallobé faisait ses maîtres ». (P-22). Mais avec le vent de l'école étrangère, il sera enlevé du foyer pour intégrer l'école étrangère comme élite à L. Tout au long de son parcours, le jeune homme va rencontrer plusieurs embûches qui feront de lui un être troublé. Il va faire preuve d'une mentalité forte car dès son entrée à cette école étrangère, il va se rendre compte de la distance qui le sépare des autres peuples du monde grâce aux enseignements qu'il reçoit.

Arrivé en Europe, cet écart va continuer à se creuser, mais malgré tout, il va résister au monde extérieur. Ceci va lui valoir beaucoup de fois une image prestigieuse qui force le respect et l'admiration. Mais, personnellement, il se sent comme un homme à part entière, d'où son renoncement à sa quête et son retour au pays des Diallobé où un sort pitoyable l'attend. N'étant plus un digne fils de ce peuple.

- **Le Chevalier**

Père de S. D., vit à L avec son épouse depuis le début de l'intrigue. Il prend souvent des vacances et se retrouve dans son pays avec ses frères. C'est un fonctionnaire de l'administration. Celui-ci pendant sa carrière fréquente une population diverse et variée. C'est ainsi qu'on voit dans son lieu de travail sa cohabitation avec un Blanc Paul La Croix. Ce dernier a un défit à relever, vivre avec les autres, mais tout en restant soi-même. Son action est triomphée dans cette remarque de son fils : « Les prières profondes doivent certainement incinérer dans l'homme toute exubérance profane de vie. Mon père ne vit pas, il prie... » (P-106). Le Chevalier côtoie ainsi le monde moderne devenu profane ; mais son statut de Diallobé résiste dans ce monde de concurrence.

- **La Grande Royale**

La Grande Royale est la sœur aînée du chef, une femme très dure de caractère. À propos de celle-ci, le narrateur fait cette révélation dans l'histoire : « On racontait que, plus que son frère c'est elle que le pays craignait ». (P-31). Elle est une femme de caractère, celle par qui le salut des femmes du pays des Diallobé est passé. C'est elle qui intègre pour la première fois, la femme de ce peuple dans les événements de la vie commune dans la société des Diallobé. Par cette présentation, l'on peut aisément déduire la place qui était réservée à la femme dans cette société traditionnelle. Ce personnage, à partir de ses actions peut être considéré comme le leader de la femme dans cette communauté.

3-2-2- Le statut des personnages dans *Les Chauves-souris*

Les personnages qui retiennent l'attention dans cette action sur le développement sont Bilanga, Marie et Roger bilanga.

- **Robert Bilanga**

Marié et père de sept enfants, fils unique de mama Véronika, et du côté de son père Noamenyé, il a un demi-frère Bekada. Il habite Eborzel, où il était parti depuis son enfance pour faire des études. Il est envoyé en ville grâce à la création du champ de cacao par son père après son retour de l'occident ; une situation que le narrateur décrit en rapportant les paroles du chef Zongo en ces termes :

Grâce à lui, Noamenyé, le père de Bilanga avait pu voyager et ramener le cacao dont il avait appris la culture aux Habitants de Vémelé et dans tout le pays. [...] grâce à lui, dont Bilanga avait pu étudier, puisque sans ses conseils, Noamenyé n'aurait jamais eu assez d'argent pour faire continuer les études à son fils et en faire un grand homme. (P-263).

Bilanga avait fait de longues études qui lui ont valu son poste de haut fonctionnaire. Il était en fait l'adjoint du secrétaire général du ministère des finances chargé des affaires économiques. Il a su se faire beaucoup d'argent et s'est fait construire des villas. En effet, il a su exploiter les avantages que lui laissait son poste. Il était aussi le sauveur de son village, celui censé le sortir de la misère jusqu'au jour où il a manqué de respect à sa communauté qui a décidé de le mettre en quarantaine. Ce dernier n'avait pas pris au sérieux cette sanction, il sera rejeté par les siens. C'est ainsi que son statut d'homme politique va désormais changer.

- **Marie**

C'est une jeune femme dans la trentaine. Elle n'a pas eu beaucoup de chance avec les hommes qui lui avaient fait des enfants et puis restés sans nouvelles. Elle vivait dans un quartier modeste d'Eborzel avec sa mère et ses trois enfants où elle assurait sa profession de couturière. Ayant décidé de prendre des distances avec des hommes ; elle reste sur ses gardes lorsque Bilanga vient la conquérir. Son prétendant est d'ailleurs marié et père. Sa relation avec cet homme ne sera pas aussi gaie, car il tentera d'abuser d'elle à leur première sortie à sa villa du village. Elle va retenter sa chance et cette fois, les habitants de Vémelé vont la désillusionner. C'est ainsi qu'elle va se débarrasser définitivement de Bilanga en refusant toute proposition venant de lui.

- **Roger Bilanga**

Fils aîné de Bilanga, est élève en classe de Terminale au Lycée de Lock-lock. Ce dernier, ami de ses enseignants, professeur Claude Biyidi et Mlle Badia ; est initié aux lectures hors programmes qui vont rapidement aiguïser ses réflexions. Il devient ainsi un opposant de tout

le système mis en place, car partisan de ceux qui rêvent d'une société juste où les hommes sont égaux. Celui-ci est radicalement opposé à son père, lui tient tête, parce que contre le train et le mode de vie des fonctionnaires d'Eborzel. Ce dernier soulève à chaque fois les problèmes de sa société en se dressant contre toutes les formes du colonialisme lorsqu'il déclare :

C'est facile de toujours accuser la colonisation. Toutes les dépenses fastueuses et tout le gaspillage éhonté des fonds qui se pratiquent dans ce pays pourraient être limités au profit des masses déshéritées. Alors il n'y aurait pas besoin de se salir les mains pour gagner Honnêtement sa vie. Chacun pourrait travailler avec plus d'ardeur à la construction de la nation. Nous serions moins dépendants politiquement et économiquement. Mais vous avez choisi d'être de perpétuels hommes de paille. (PP-243-244).

Le personnage est suffisamment évolué, on dirait même qu'il incarne les pensées de l'auteur.

3-2-3-Le statut des personnages dans *Nous, enfants de la tradition*

Dans *Nous, enfants de la tradition*, l'expression du développement est centrée sur deux personnages : Osélé et Hélène.

- Osélé

Né dans une famille de trente trois enfants, il est élu aîné de sa famille à douze ans où son nom lui est attribué. À son initiation, les dieux lui donnent la charge de s'occuper du moindre besoin de sa communauté tout entière. Il est ensuite envoyé par son père au couvent des prêtres afin de recevoir l'éducation du Blanc.

Osélé étant au couvent se démarque par sa soumission, et son obéissance. Il devient l'homme de main du père Beaugard lorsqu'il déclare : « Maintenant j'étais devenu un vrai chrétien, j'étais devenu l'assistant du père Beaugard ». (P-80). Il était devenu un bon disciple de Dieu malgré les multiples interrogations qui l'envahissaient tout au long des jours jusqu'à son départ en France où il va poursuivre ses études. Il se retrouve en France et fait de brillantes études qui font de lui un ingénieur.

Il rencontre là-bas Hélène avec qui il vit d'autres expériences. Ils se marient ensuite et ont deux enfants. Mais les choses vont prendre une autre tournure dans le couple, car tout le salaire de ce dernier va en Afrique pour sa communauté. Situation que sa femme exprime en ces termes : « On est le dix du mois et je n'ai pas vu passé ton salaire [...] De ton salaire

d'ingénieur il ne reste dont plus rien pour notre famille ? » (P-9). Cette situation va perdurer jusqu'à ce qu'Hélène le mette dehors. À tous ces extrêmes il va commencer à prendre conscience de sa situation d'esclave dans laquelle le met son peuple. C'est ainsi qu'il va mener un combat psychologique jusqu'à pouvoir dire non à sa famille, action qui peut-être sera pour lui une porte de libération.

- Hélène

Épouse d'Osélé et mère de ses deux enfants. Elle est celle qui s'occupe de toutes les factures de leur appartement. Elle supporte dans un premier temps son mari, mais cette situation ne va pas durer car, elle va se fatiguer des responsabilités de la vie, parce qu'occupant à la fois la place de l'homme et de la femme. Elle ne se fatigue pas de rappeler à Osélé sa négligence vis-à-vis de sa propre famille aux dépens de sa communauté pour qui il travail, et est tenu dans l'obligation de satisfaire les besoins ; c'est ainsi qu'elle va décider de le mettre dehors. Cette situation va amener Osélé à réfléchir, d'où le début de sa libération face à une tradition contraignante.

3-3- LA STRUCTURE DU DISCOURS SUR LE DÉVELOPPEMENT

Etudier le discours c'est s'en tenir au décodage des procédés d'écriture, qui sont les principaux matériaux d'investigation. Pour ce qui est de l'écriture, le petit « Larousse » la définit comme : « une représentation de la parole et de la pensée par des signes graphiques conventionnels. » Dans une autre acception, Chantal Chawaf déclare : « Écrire pour moi, je crois que c'est chercher à permettre aux mots et aux phrases de s'échapper de leur abstraction linguistique et arbitraire. » (1976). Partant de ces définitions, étudier l'écriture dans le corpus revient à exploiter les structures sémantiques qu'il présente. Il est question ici de déceler les rapports qui se tissent entre les procédés d'écriture et les relations sociales et de sens qu'ils donnent à leur discours. Pour ce faire, nous allons convoquer exclusivement les champs lexicaux qui jalonnent l'ensemble du corpus.

3-3-1- Le champ lexical de l'éducation

L'éducation selon « Le robert » : « est une action qui consiste en la formation de l'être humain. » C'est aussi le résultat de cette action. Kingne dans son cours sur *la psychologie de l'apprentissage et la psycho pédagogie approfondie*, (ENS) définit l'éducation comme : « une action consciente ou inconsciente qui permet à l'homme de développer ses aptitudes

physiques et intellectuelles, ses sentiments moraux et religieux dans le but de vivre dans et avec sa communauté. » (INÉDIT). Pour ce qui est de l'éducation dans le corpus d'étude, on note deux formes à savoir : l'éducation traditionnelle et l'éducation moderne.

3-3-1-1-Le champ lexical de l'éducation traditionnelle

Dans *L'Aventure ambiguë*, l'éducation traditionnelle est le reflet de la religion et le respect de la nature. C'est celle-ci qui établit les règles de vie dans le pays des Diallobé. Elle est ainsi manifestée par les expressions telles que : *saint verset, maître, la parole de ton seigneur, verbe, grâce, le maître du monde, Dieu, mort, la parole de Dieu, don de Dieu, miracles, pureté, âme, grandeur humaine, prières, priaît silencieusement, réciter le verset...* Ces indices prouvent l'omniprésence de Dieu dans la vie de ce peuple. Ce dernier doit vivre à l'image de Dieu, de qui viennent la vie et les choses du monde, et de qui elles en dépendent.

Dans *Les Chauves-souris*, l'éducation traditionnelle ne se ressent qu'au village. Elle est manifestée que lorsque Bilanga se rend dans son village natal. Cet enfant, grandit en ville, du retour au village transgresse les valeurs traditionnelles que les aînés et les habitants de Vémelé se doivent de lui, rappeler. C'est ainsi qu'on note : *Vémelé te condamne à la prison traditionnelle, la prison du pays, on est jamais grand pour les siens, tu viens en fils prodigue qui veut demander pardon, mépris des traditions...* La tradition chez les gens de ce village, consiste à respecter sa communauté, ses frères et ses aînés. Dans cette communauté, lorsque les lois sont transgressées, le responsable est sanctionné. Ainsi la solidarité est le mot d'ordre chez les habitants de ce village.

Pour ce qui est de *Nous, enfants de la tradition*, l'éducation traditionnelle est marquée par la tradition des Fang-Béti. On relève à cet égard des mots tels que : *élu de Dieu, anciens, clan, aîné, droit d'ainesse, enterrement, famille, tradition, mort, notables, griots, ancêtres, baobab arbre tutélaire, vieux seigneur et maître, miracles des ancêtres...* La vie chez ce peuple émane de la collectivité de l'idée de solidarité du respect de la tradition et des ancêtres. La tradition chez ceux-ci a une très grande influence sur les membres du clan. Elle permet, assure, la conduite de l'homme.

Ainsi la tradition chez les trois auteurs permet ou aide l'homme à ne pas oublier ses origines c'est-à-dire d'où il vient, qui il est.

3-3-1-2- Le champ lexical de l'éducation moderne

L'éducation moderne relève des valeurs acquises au contact avec le monde extérieur surtout occidental. Il est nécessaire de relever dans le vocabulaire de chaque auteur les mots ou expressions renvoyant à cette modernité.

KANE concentre l'éducation moderne ou modernité sur l'école occidentale et ses valeurs. Ceci se manifeste par des éléments tels que : *bateau, fonctions administratives, directeur d'école, l'école, école étrangère, instituteur, l'école nouvelle, ingénieurs, médecins...* Ce champ permet ainsi de relever l'évolution du pays des Diallobé qui a reçu dans son territoire l'école occidentale et d'autres modes de vies et valeur qui ne lui sont pas propres.

Chez NANGA, la modernité est très expressive car elle est au cœur même de sa présentation. Dans cette société, elle est exprimée à travers toutes valeurs apportées par le colon en quelque sorte l'héritage colonial : *bureaux administratifs, ministres, père de la nation, palais présidentiel, secrétaire général du ministère des finances. Secrétaire chargé des affaires économiques, villas, hôtel touristique, nouveaux riches, Mercedes, Jaguar...* Tous ces éléments viennent relever ce que la société a acquis après l'arrivée des Blancs dans le pays. Tout ceci marque l'évolution du pays avec un accent particulier sur la ville d'Eborzel. C'est le milieu qui a subi plus de modification.

Concernant *Nous enfant de la tradition*, l'auteur marque par culture nouvelle, l'héritage culturel occidental. La modernité est marquée chez ce dernier par : *l'Église catholique, le missionnaires, le couvent, l'école, ingénieure...* Ces mots traduisent le nouveau statut que prend Osélé l'élus de la société Fang-Béti. Ces valeurs énumérées sont celles qui lui sont attribuées.

La modernité telle que arborée par les auteurs vient en quelque sorte marquée l'ouverture de l'Afrique au monde extérieur. Elle exprime la rencontre des cultures que tous les trois auteurs présentent comme la conséquence de la colonisation.

3-3-2-Les champs lexicaux de l'environnement

Il consiste dans cette articulation de présenter les champs lexicaux des milieux tels que : le milieu urbain et le milieu rural.

3-3-2-1- Le champ lexical du milieu urbain

Ce milieu renvoie à la ville où se déroulent certains événements des intrigues dans le corpus d'étude. Chez C. H. K., la ville dont il est question ici est L, l'une des villes et capitales du pays des Diallobé où vit le Chevalier et sa famille. Comme éléments, on relève : *bureau, rue, salle de classe...* Ville dans laquelle ce dernier exerce. Dans cette cité également, S. D. commence l'école où il fréquente pour la première fois les bancs d'une salle de classe. C'est dans cette dernière que les personnages rencontrent pour la première fois les hommes d'autres cultures. En ville les personnages acquièrent un autre statut différent de celui qu'ils ont dans leur royaume.

Chez NANGA, le milieu urbain est Eborzel, la capitale du pays. Cette ville est marquée par des éléments tels que : *quartiers, bureaux administratifs, hôtel, place de l'indépendance, centres commerciaux, routes goudronnées, voitures, jardin...* À travers cette description, Eborzel est sûrement la ville la plus avancée du pays où l'on trouve toutes les institutions administratives. Dans celle-ci, on y rencontre également diverses activités, divers modes de vie.

Dans *Nous, enfants de la tradition*, l'auteur présente le milieu urbain dans lequel il vit à travers les éléments tels que : *appartements, foyer sonacra, chambre...* Il présente un autre milieu dans lequel il a vécu depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à son départ en France : *le couvent des pères*. Ces deux milieux justifient le fait qu'Osélé est un homme renfermé, pour avoir évolué dans deux mondes qui lui sont complètement étrangers.

L'espace urbain chez un auteur comme chez l'autre se présente comme un milieu de métamorphose car c'est dans celui-ci qu'on note les changements accélérés qui justifient à coup sûr les attitudes de ceux qui y vivent.

3-3-2-2- Le champ lexical du milieu rural

Ce milieu renvoie au village. Nos trois auteurs de manière respective font évoluer certains personnages dans un milieu qui est le temple des traditions. Les personnages qui s'y trouvent vivent sans doute au rythme de la tradition.

Dans *L'Aventure ambiguë*, l'histoire se passe dans le royaume des Diallobé qui représente ce lieu où prévalent le spiritualisme et la dévotion à la nature. L'auteur mentionne des lieux tels que : *foyer ardent, la maison du chef, la case du maître...* Il a une grande

influence sur les personnages car les lois existantes s'opposent à la disposition de l'homme au monde des vivants, dont certains commencent à s'en écarter.

Chez NANGA, le milieu rural est constitué de Vémelé, Aboleya, Obang ; qui sont un ensemble de villages. Il est constitué des éléments tels que : *la route d'Aboleya, la route de Vémelé, le pont de la Doua, les maisons, les plantations, la villa de Bilanga...* La présentation de ce milieu évoque la présence de l'archaïsme voire de la précarité. Les personnages évoluent dans un monde où l'effort physique est prôné comme valeur idéale. Ainsi le sort des personnages est différent de celui de ceux de la ville.

Chez EFFA, le milieu rural est le village natal d'Osélé une communauté des Fang-Béti au Cameroun. C'est dans ce milieu que vit la famille d'Osélé et où il a vécu lui-même jusqu'à l'âge de quatorze ans. Les indices qui caractérisent ce milieu sont : *forêt, baobab, cases, village, la brousse, vieilles toitures...* Ces éléments font référence à une atmosphère où règne la pauvreté, la misère. Les personnages ici vivent dans la précarité.

À la présentation de ces deux milieux nous notons une opposition radicale. Celle-ci n'est pas sans conséquence sur la présentation et la construction du thème de développement dans les trois romans de manière respective.



**CHAPITRE 4 : L'ENGAGEMENT DES AUTEURS AFRICAINS
DANS LE DÉVELOPPEMENT**

Le corpus d'étude permet de dévoiler plusieurs tendances de développement, trahissant la vision du monde des africains traduit par les trois auteurs, chacune à une époque précise de l'évolution du milieu dans lequel il se situe. À travers l'acte de création de l'écrivain, on remarque deux principales préoccupations : dénoncer et proposer des solutions. En effet, l'acte de création d'un écrivain n'est pas une action vide de sens. Il écrit pour véhiculer un message, prôner une idéologie, comme le souligne si bien Julia Kristeva : « Tout énoncé achevé court le risque d'être idéologique. C'est en effet le pouvoir d'achèvement qui définit la maîtrise phrastique et marque comme un savoir- faire suprême chèrement acquis, conquis, les agents de la phrase. » (1973). C'est ce qu'on appelle l'idéologie de l'auteur ou sa vision du monde. Dans le même sillage, L. Goldmann définit la vision du monde dans *Le Dieu caché* comme

L'extrapolation conceptuelle jusqu'à l'extrême cohérence des tendances réelles, affectives, intellectuelles et même motrices des membres d'un groupe. C'est un ensemble cohérent de problèmes et de réponses qui s'exprime. Sur le plan littéraire, par la création à l'aide des mots, d'un univers concret d'êtres et de choses. [...] Tout écrit est sans doute, l'expression d'un aspect de la vie psychique d'un individu. (1959 : 153).

La vision du monde peut être envisagée dans le corpus sous deux aspects : l'organisation de l'Afrique face au processus du développement et un ensemble d'actions pouvant le mener à bon port.

4-1- L'ORGANISATION DE L'AFRIQUE FACE AU PROCESSUS DU DÉVELOPPEMENT

Les écrivains du corpus d'étude, afin d'évaluer le processus du développement de l'Afrique ont énoncé des messages qui portent sur les éléments ou un ensemble d'idées que l'Afrique aurait mis sur pied afin de parvenir à un développement qui lui soit propre.

4-1-1- Les mauvais plans d'action

En relevant les éléments du développement, c'est-à-dire toutes expériences mises en jeu afin de conduire le développement. On remarque que plusieurs nouvelles politiques régissent la société ; et que néanmoins elles n'ont pas permis l'amélioration totale des conditions de vie de l'Afrique et de l'Africain ou même leur épanouissement. Ces nouveaux plans de développement qui ont touché plusieurs aspects n'ont pas tout à fait assuré le bien-être de l'Africain.

Sur le plan culturel, on peut noter des pratiques telles que l'envoi de l'élite mal préparée à l'école nouvelle dans *L'Aventure ambiguë*. Cette élite depuis sa naissance sait que les seules valeurs justes et vraies sont celles de son peuple. Cette attitude vient justifier le fait que S. D ait mis fin à sa tâche après avoir découvert la distance entre les cultures. KANE présente cette situation afin de prôner à l'Africain un vécu qui doit toujours considérer les différences afin qu'à son contact avec autrui, cette différence ne soit pas un handicap à son épanouissement mais un enrichissement, qu'elle contribue mieux à le construire qu'à le détruire. On ne peut pas aller vers autrui avec un sentiment de complétude ou de plénitude, car c'est prétendre déjà le connaître et se connaître soi-même. En ce sens, Gadamer prescrit « On ne comprend pas autrui à l'avance mais en même temps que soi ». (1976 :207).

Chez NANGA, il présente un engouement des Africains à ressembler aux occidentaux ou à faire ressembler aux Occidentaux. C'est ce qui justifie les comportements de Bilanga, envoyé à l'école afin de ressembler à un « vrai Blanc ». Le même phénomène est relevé chez Lucien AYISSI lorsqu'il présente Yacob Minala qui prédit l'avenir de son fils Gaston Angoula en l'envoyant à l'école occidentale en ces termes : « unvéritable Blanc capable de discuter d'égal à égal avec tous les Blancs de la terre et même du ciel(...) ». (2010 4^e de couverture). C'est le cas de Bilanga qui va totalement ressembler au Blanc à travers ses manières de se vêtir, se sustenter, se loger ; il hérite même du pillage, de l'exploitation et de la corruption. À travers ces comportements qui font du Blanc le maître du monde, l'Afrique doit s'attendre à une catastrophe, car ses propres valeurs sont tronquées et tendent à disparaître. Que vaut alors un peuple qui tend à disparaître par sa propre volonté ? L'Africain doit d'abord répondre à cette interrogation avant d'affronter le monde extérieur afin de rendre plus claire sa mission et son action dans le monde.

Chez EFFA, ce fait est marqué par l'exil, car le personnage est confié aux Blancs qui doivent assurer son éducation puisque considérés comme experts en la matière. Le bonheur de l'Afrique se trouverait-il entre les mains des étrangers ? Sont-ils mieux placés pour apporter à l'Afrique ce dont elle a besoin ? Ce sont encore là des questions auxquelles l'Afrique doit répondre pour avancer.

Sur le plan politique, *Les Chauves-souris* présente une nation qui opte pour la démocratie. L'action des hommes politiques est superficielle car les fonctionnaires de l'État tout comme les dirigeants sont maîtres d'eux-mêmes et de leurs actions. Ces actions provoquent ou encouragent les inégalités car seule une minorité bénéficie des projets du

gouvernement. L'arrière-pays est généralement mis à l'écart, c'est ainsi que l'auteur B. N. souligne : « L'état de la route d'Aboleya en disait long sur l'abandon dont souffraient les paysans ». (P-31). René Dumont relevait encore cette situation dans les propos du maire de Nkong-samba au premier ministre Assalé : « La masse a l'impression que la souveraineté nationale a créé une classe de privilégiés qui s'occupe d'elle... nous tendons vers un pire colonialisme de classe ». (1962 :5). Il cite encore les paysans congolais lorsqu'il dit : « L'indépendance, ce n'est pas pour nous, mais pour les gens de la ville ». (Ibid).

Dans cette gabegie, l'argent se confond au pouvoir, ceux qui le possèdent peuvent y accéder, car capables de s'acheter des postes. Ainsi, cette politique du gouvernement est insuffisante à conduire de manière efficace le développement de l'Afrique. Elle a plutôt besoin d'une politique plus ferme et plus rigide. L'action politique de cette société est en quelque sorte responsable des malversations économiques. C'est le cas avec le pillage des richesses qui reviennent à une minorité, causée par l'attitude envieuse et rêveuse des nouveaux dirigeants qui veulent substituer le colon. Nous assistons à un enrichissement scandaleux des détenteurs de pouvoir au détriment de la majorité qui continue à vivre dans la misère et dans un système dictatorial centré sur la domination.

Les populations abandonnées à elles-mêmes entreprennent des petites actions le plus souvent incitées par l'élite politique pour sortir de la misère. Cette élite s'active dans ce processus afin de gagner plus de pouvoir. C'est le cas du village Vémelé où après le projet du cacao qui n'a bénéficié qu'au père de Bilanga, va encore se lancer dans la culture des produits industriels qui leur a été proposée par ce dernier afin de réparer l'injustice causée par son père que le narrateur présente à ces termes :

Il avait invité les paysans à diversifier les cultures, à planter le bananier, le palmier et des arbres fruitiers. (...) les autres cultures leur fourniraient de l'argent tout au long de l'année. Ils pourraient améliorer leurs maisons, s'habiller et mettre leurs enfants dans les écoles. Ils se nourriraient et nourriraient leurs familles. (PP-55-56).

Mais au fil du temps, les populations verront les récoltes pourrir à cause du manque d'infrastructures routières qui ne favorisent pas l'acheminement de celles-ci vers les consommateurs. Cette situation est ainsi décrite : « Une flambée de renouveau agricole et d'enthousiasme avait réveillé Vémelé. Mais les champs étaient trop éloignés dans la forêt. Les récoltes s'évacuaient difficilement sur Aboléya et sur Eborzel. Mangues, oranges et avocats pourrissaient sur les arbres ». (P-56).

Ces politiques de développement, une fois encore, ne tiennent pas compte de la société dans laquelle elles sont injectées, car les populations produisent ce qu'elles ne consomment pas. Cette situation est décrite à ces propos : « Les hommes ne mangeaient pas les fruits, qu'ils regardaient avec mépris comme étant réservés aux enfants et aux Blancs. Manger une orange pour un homme était insignifiant sinon indécent ». (P-56). Ainsi, Charles Romain Mbélé affirme : « Notre système est souvent extraverti parce que nous produisons ce que nous ne consommons pas et consommons ce que nous ne produisons pas ». (2011 :207). Même le cacao qui est une vieille culture pour cette société n'était également pas consommé par les populations qui ne pouvaient pas le transformer. Ces populations attendent de vendre ces produits afin de subvenir aux besoins élémentaires. Cette action vise une satisfaction à court terme car les populations de temps en temps reviennent à leur état de misère. Isabelle Mette prend position à ce sujet lorsqu'elle déclare : « 'Mieux vaut ne pas attirer les convoitises' ». L'argent semble souvent conduire à une course au profit qui se soucie peu d'établir de solides fondations ou de respecter des équilibres : c'est une rentabilité à court terme qui est recherchée ». (2005 :29). Cette posture n'est pas la recherche du bien-être car celui-ci vise l'épanouissement et la satisfaction totale des individus.

Cette attitude des Africains dans la résolution des problèmes économiques s'apparente à une course à la mondialisation, qu'une fois de plus Isabelle Mette présente en ces termes : « La mondialisation- et plus généralement le progrès, associés à une accélération de l'histoire marquent de leurs stigmates un environnement naturel qui n'évolue pas au rythme ». (Loc. cit. P-30). Ainsi les projets de développement doivent être adaptés aux besoins naturels de l'environnement dans lequel ils sont implantés. Intégrer la mondialisation n'est pas copier les autres. Mais cette vision des cultures d'importations pour le gain montre un instinct de survie et non de développement puisque ces derniers seront abandonnés plus tard car ne pouvant plus satisfaire les populations. Pour se développer, il n'est pas question de poursuivre des projets parce que c'est la mondialisation. La culture du cacao par exemple, peut entraîner la déforestation car, à la fin, l'environnement devient infertile et par conséquent improductif. C'est le cas de Vémelé qui n'a maintenant de terres productives que loin du village : « Bilanga avait créé une vaste plantation sur le reste des terres incultes qu'avait laissées son père, à près de deux kilomètres, en brousse, entre Vémelé et la bouche de la Doua. (...) Mais les champs étaient trop loin dans la forêt ». (P-56). Ces populations retrouvent leur vie de misère ; une situation que le narrateur traduit ainsi qu'il suit :

On attendait que les femmes reviennent de la brousse où elles remuaient le sol jusqu'à la nuit tombante dans leurs champs d'arachides, de macabos, d'ignames et de manioc. L'unique repas de la journée se prenait tard dans la soirée lorsque les femmes harassées avaient encore le courage de préparer une platée de feuilles de manioc. (P-56).

À toutes ces dérives, il est nécessaire pour l'Afrique d'entreprendre des programmes de réalisation qui lui sont propres. Ils doivent dépendre des besoins des populations qui les reçoivent. L'État doit ainsi se rassurer de la suffisance et de l'adéquation des moyens afin de mener à bien tout processus entamé. Ainsi, l'échec des politiques mises en place comme le relève C. R. Mbélé : « est vu comme le signe du suicide de l'Afrique ou d'un refus de développement. » (2011 :208).

4-1-2- Le refus de l'élitisme

L'élitisme est un système favorisant l'élite au détriment des autres membres d'une communauté. C'est le cas dans les œuvres analysées. C. H. K. est le seul des auteurs qui prône l'élitisme vu la fragilité et la complexité des actions à son époque.

Les deux autres auteurs situés à des époques plus avancées que celle de KANE, condamnent plutôt l'élitisme. L'on remarque dans les œuvres les actions des élites qui maintiennent le peuple dans la dépendance. Leur bonheur dépendant de celle-ci. On le note dans *Les Chauves-souris* où le peuple fait reposer son espoir sur Bilanga. Grâce à celui-ci, les habitants de Vémelé peuvent espérer une amélioration de leurs conditions de vie à travers les dons qu'ils reçoivent de leur élite.

Chez EFFA, l'élite est désignée par la communauté toute entière. Celle-ci est sacrifiée dans un premier temps pour permettre l'ascension de son élite. L'objectif atteint, cette dernière à son tour doit se sacrifier pour son peuple qui ne vit que des dons qu'elle peut lui faire. Ainsi les sujets retombent dans une relation de dépendance. Le don, comme le dit Isabelle Mette, en parlant de la question "du don et du contre-don, présente ainsi la relation entre les sujets :

« Car celui qui reçoit est obligé, et toute action « généreuse » suscite un déséquilibre entre le donateur et celui qui, souvent confiné dans son impuissance, devient redevable. Le don, s'il n'est pas envisagé sur le mode du partage, est donc aussi un emprisonnement : quelle liberté d'expression laisse-t-on à l'autre lorsque celui-ci est enclavé dans les termes réducteurs d'un constat économique ? » (Loc. cit P-31).

Dans ce processus, la communauté survit au lieu de vivre dans un épanouissement total. Ce phénomène de don n'est pas assimilé au partage.

Chez NANGA, il est plutôt intéressé et assujettissant. Ce qui est manifesté par le donateur lorsqu'il sent perdre sa notoriété auprès de sa communauté. Le narrateur exprime ainsi sa pensée : « Bilanga se mit à rire. Il comprenait que les habitants de Vémelé le mettaient en quarantaine comme une brebis galeuse lui qui avait tout fait, pensait-il, pour les sortir de la misère et de l'apathie ». (P-86). Il répondit également à ces termes : « Je n'ai que faire de leur prison, je n'ai pas de temps à perdre ce soir. Je n'ai pas besoin des gens de Vémelé c'est eux qui ont besoin de moi : et je saurais le leur rappeler le moment venu ». (P-86). L'élite est ainsi arrogant et pense être un élément dont la communauté ne peut se passer, car étant le seul garant de leur bien-être. L'élitisme qui prône le don, est donc un frein aux échanges et stipule l'autosuffisance que la communauté a tout à gagner et rien à perdre également. Il conduit au culte de l'individualisme. Or entre les hommes les rapports doivent exister sur les termes de l'échange H. G. Wells dit à cet effet : « Nul n'est trop riche pour se passer des autres, ni trop pauvre pour n'avoir rien à donner ». Les communautés doivent vivre dans un système d'échange et de partage. Ce qui serait sans doute d'un très grand apport au développement de l'Afrique.

L'élitisme chez EFFA est un fait involontaire au sujet car son statut lui est imposé par la tradition. Il dit pour le présenter dans sa situation d'exilé :

La machine à intégrer est bien cassée. Je sais qu'ici je reste cet homme encombré de traditions qui l'enferment dans le tombeau de la mémoire. Pas un instant, il n'aura brisé ces fers qui le retiennent enchaîné et qui l'obligent à tout envoyer en Afrique jusqu'à sa sueur, sa salive, son sang. (P-157).

Ce dernier est ainsi le seul qui doit produire afin de nourrir son peuple. La rupture avec l'élitisme telle que présentée par les auteurs recommandent l'égalité de chance entre les membres de la communauté. Chez NANGA, elle vise aussi l'abolition des inégalités sociales nées de cette dépendance. Chez EFFA elle vise l'abolition du parasitisme familial.

4-1-3-L'ailleurs

Le corpus d'étude présente une propension vers l'ailleurs qui est indubitable. Ce phénomène est noté dans les différents textes par le voyage. Les personnages effectuent chacun des voyages. Celui qui fait le plus l'objet d'attention, est le voyage intercontinental.

Chez un auteur comme chez l'autre, l'ailleurs est pris comme un eldorado, un lieu paradisiaque car, les motivations sont centrées sur l'amélioration des conditions de vie. Chaque personnage y va avec la sensation d'un résultat positif qu'il peut trouver dans ces lieux autre que sa terre d'origine. Il est ainsi laudatif car les sujets valorisent la culture de l'autre. Le voyage pour l'ailleurs est en effet considéré comme idyllique.

Chez KANE, les motivations du peuple à envoyer son élite en Europe reposent sur la quête du secret de la suprématie occidentale. Une fois de plus, elle sera désillusionnée lorsqu'elle va découvrir que l'action de l'Occident se détourne en principe de l'homme comme visée initiale. Pour lui l'occident est en quelque sorte un espace de déshumanisation, car les choses sont dénaturées. Le capital et le profane occupent une place de choix chez l'homme, plus que son semblable. Cet état de chose vient justifier le retour de S. D. L'auteur présente cette action afin de montrer aux Africains que l'on peut bien compter sur autrui pour aider à évoluer mais qu'il n'est pas toujours la solution. Autant il peut nous susciter en amont autant il peut nous ravalier en aval.

NANGA présente son personnage Bilanga qui va en Europe pour les études ; lorsqu'il revient, il est promu à un grand poste. À scruter de plus près les actions et l'ascension du personnage, il se présente comme un « monstre ». Ce dernier a valorisé l'ailleurs et l'a totalement copié, c'est pourquoi, parmi les siens il est un inconnu, de qui on se méfie et qu'on rejette. Le goût poussé du pouvoir de ce denier va le déshumaniser. À travers ces dérives, l'ailleurs n'est pas toujours la solution pour le bien-être d'un peuple.

L'ailleurs chez EFFA, est manifesté par le voyage mais plus précisément par l'exil. Osélé est envoyé en Europe par son peuple pour travailler, avoir beaucoup d'argent et s'occuper des siens. Ce dernier dans ces lieux va comprendre que nourrir son peuple n'est pas une solution pour leur épanouissement à tous. C'est ainsi qu'il décide de ne plus envoyer de l'argent à sa communauté, car ce n'est que de cette façon qu'elle va prendre conscience et apprendre à se prendre en charge afin de multiplier ses chances pour son bien-être. Il a appris de son voyage. Ainsi l'atteinte du bonheur n'est pas une entreprise individuelle, mais collective.

Les auteurs présentent l'ailleurs afin de sensibiliser les Africains sur le fait que la découverte de l'autre est dévoilement, pour assurer l'épanouissement et le bien-être. Mais lorsqu'il se solde par une imitation il devient une déconstruction car nul ne saurait vivre la vie de l'autre sans se heurter au problème d'identité ou d'origine. L'homme ne peut vivre

isolément dans ce monde. C'est alors qu'après l'échec du personnage de Bilanga, l'auteur entreprend un autre voyage avec le personnage de Roger, fils aîné de celui-ci. Tout comme EFFA, chez qui le personnage reste en exil. Cette attitude est ainsi justifiée par cette pensée de Philarette Chasle : « Rien ne vit isolé : le véritable isolement c'est la mort... Tout le monde emprunte à tout le monde. Ce grand travail de sympathie est universel et constant. Tout peuple sans commerce intellectuel avec les autres n'est qu'une maille rompue du grand filet. » Les auteurs prônent une fois de plus l'échange. À travers ceux-ci l'Africain va se démarquer car, obligé d'apporter à l'autre au même titre qu'il emprunte. Ce système de rapport pour les auteurs serait bénéfique pour le processus du développement de l'Afrique. À cette idée, Axelle Kabou affirme : « L'Afrique a besoin de s'inspirer de l'expérience des autres pays, y compris celle de l'Occident ». (1991 :150). Un peuple qui reçoit doit aussi pouvoir donner, et ce qu'il reçoit doit être constructif et non destructif.

Ainsi ceux qui vont à la découverte de l'ailleurs, doivent être capables d'apporter un plus à leur peuple et non de l'aliéner. C'est dans cette conception de l'action de l'intellectuel que Jean Marie Adiaffi affirme : « L'intellectuel n'est rien s'il ne vit pas entièrement dévoué à la cause de sa communauté ». (2000 :57). Le changement dans un peuple peut passer par l'action du voyageur pourvu qu'il ait une cause commune et non individuelle ; c'est le cas de Roger qui pense devenir ingénieur, ensuite, revenir dans son pays pour « travailler dans les campagnes ». À propos, son père dit des rêves de son fils : « Chaque génération avait son expérience à faire pour pousser l'humanité de l'avant ». (P-278). Les jeunes générations se servent alors des échecs et erreurs des anciennes générations afin de marquer par un point positif, l'évolution de son peuple. Alors, le changement ne peut pas être coupé du passé et le développement n'est pas un processus fini.

Dans ces échanges, pendant la période des indépendances, le souci était celui de l'idéologie, d'où le choix des études philosophiques du héros par C. H. K. Mais après cette période, les auteurs vont orienter les besoins du peuple ailleurs afin de satisfaire les besoins de leur temps. C'est ainsi que NANGA et EFFA, préconisent les « ingénieurs » pour susciter le développement, pour atteindre enfin l'émergence, l'objectif final est donc de subvenir aux besoins impérieux du peuple auquel il est redevable. Leur idéologie rejoint ainsi la pensée de M. Towa présentée par C. R. Mbélé lorsqu'il déclare : « il propose d'adopter une attitude d'ouverture à l'égard de la civilisation européenne parce que tous les peuples qui « ont pu échapper à l'impérialisme européen ont dû se nier pour s'approprier la puissance

Européenne ». (2011 :222). Adopter la techno science c'est contredire les valeurs culturelles africaines ; une telle opération s'avère nécessaire pour la survie de l'Afrique.

4-2- LES ACTIONS POUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE

Les auteurs du corpus, après avoir relevé les manifestations du développement de l'Afrique, vont s'engager dans une perspective de dévoilement de leurs points de vue et de leur perception des actions capables de conduire de manière efficace le développement de leur milieu environnemental.

4-2-1-Le triomphe de la tradition

La tradition, selon le dictionnaire universel Hachette, peut être comprise comme « une opinion, une manière de faire, transmise par les générations antérieures ». Celle-ci malgré son caractère qui semble envahisseur est un guide pour tout homme. C'est de cette manière que dans *L'Aventure ambiguë*, le héros retourne dans son pays natal, car il remarque lui-même l'influence de la culture occidentale sur la sienne. Il sent le Diallobé mourir en lui, comme l'avait prédit la Grande Royale ;

L'école où je pousse nos enfants tuera en eux ce qu'aujourd'hui nous aimons et conservons avec soin, à juste titre. Peut-être notre souvenir nous-mêmes mourra-t-il en eux. Quand ils nous reviendront de l'école, il en est qui ne nous reconnaîtront pas. Ce que je propose, c'est que nous acceptions de mourir en nos enfants et que les étrangers qui nous ont défaits, prennent en eux toute la place que nous aurons laissée libre. (P-57).

S. D. doit percer les secrets de l'Occident et sauver sa communauté dans son combat comme le veut sa mission d'ailleurs définie par la Grande Royale à son départ lorsqu'elle lui dit : « Vas savoir chez eux comment l'on peut vaincre sans avoir raison ». (P-65). Ce dernier renonce avant la fin de sa quête car il est dépassé par la différence des modes de vie et le manque d'humanisme qu'il note dans cette culture à laquelle il doit acquiescer le secret. On note ces propos :

Mon Dieu, tu ne te souviens donc pas ? Je suis bien cet homme que Tu faisais pleurer en l'emplissant. Je T'en supplie ne fais pas que je devienne l'ustensile que je sens qui se vide déjà. Je ne T'ai pas demandé de faire éclore cette lueur qui, un jour, perçut qu'elle arde. Tu m'as voulu. Tu ne saurais m'oublier comme cela. Je n'accepterais pas ceux de nous deux de pâtir de Ton éloignement... (PP-138-139).

L'auteur par la présentation de ce renoncement ne parle pas d'une défaite, au contraire, il présente la résistance de la tradition africaine dans ce monde de compétition et de domination. Le retour est un acte de ressourcement comme le note d'ailleurs Jean Getrey.

La victoire de la tradition est également notée chez B. N. bien que de manière implicite. Il démontre à travers les comportements des sujets ayant abandonné la tradition leur état d'inhumanisme à travers leurs dépravations des mœurs. Les sujets s'enrichissent, deviennent esclaves des biens matériels, car étant toujours à la quête. C'est le cas de Bilanga pour qui le matériel est plus précieux qu'un être humain. Il est ainsi plus pauvre, qu'un homme qui vit dans l'indigence, car il peut trouver réconfort et épanouissement auprès des siens. Mais ce dernier, lui, reçoit abandon et réticence de ses proches et de sa communauté. Son indigence d'esprit, cette pauvreté qu'E. Njoh-Mouelle décrit lorsqu'il dit :

On peut-être pauvre, diminué dans son être au milieu de nombreux biens matériels. Tout enrichissement pris comme fin en soi est au bout du compte un appauvrissement de l'être au profit de l'avoir, dilution de l'être dans l'avoir. Etre tout entier ce qu'on a c'est le risque que court tout homme oublieux du fait que l'avoir doit être subordonné à l'être et non le contraire. (1998 : 20-21).

Un homme ne saurait être tout, ou penser atteindre le développement lorsque le matérialisme prime sur l'humanisme.

EFFA de son côté fait l'éloge de la tradition par son personnage Osélé qui a tenté de se débarrasser de celle-ci sans succès. Il dit à cet effet : « La tradition est-ce en elle depuis si longtemps que je retombe ? Cette voix en moi qui me souffle d'y retourner, encore faudrait-il l'avoir quitté. Je me rends compte de la puérité singulière, un peu folle de mon entreprise ». (P-163). Se rendant compte à la fin que quelques pratiques traditionnelles doivent être revues et non la tradition toute entière. C'est dire qu'il y a bien d'aspects positifs dans la tradition. Il se résume au fait qu'aucun homme ne saurait vivre sans tradition car pour lui, serait vivre sans identité propre. Il déclare d'ailleurs : « Dans le puits sans fond, la tradition où j'avais cru me laisser couler, je retiens désormais mon souffle ». (P-164). Ainsi l'on ne saurait vivre dans un monde où on s'identifie à autrui et l'on ne peut s'identifier qu'à soi-même ou par rapport à autrui. La différence qui existe entre les peuples n'est pas un signe d'éloignement ou d'exclusion, plutôt un moyen de découverte de soi ou de sa propre maîtrise. A. de S. Exupéry dira à ce propos : « Si tu diffères de moi, mon frère, loin de me léser, tu m'enrichis ». La différence culturelle est donc un atout car elle fait s'exprimer chaque culture.

4-2-2- La promotion du collectif et non de l'individuel

La tendance des Africains à tout ramener à eux mêmes est exprimée dans *Les Chauves-souris*. L'auteur présente une société où règne la loi du talion : les plus forts écrasent les plus faibles. C'est ainsi qu'il recommande l'avènement d'une Afrique qui a un souci du collectif et non d'une Afrique déchirée misérable et inculte. Avec stratégie, il se range à la suite des Africanistes pour sublimer aux yeux du monde les valeurs de l'Afrique profonde. Dans la société de Vémelé les habitants deviennent hostiles à la richesse de Bilanga, qui était leur héros d'auparavant. La fructification des biens de ce dernier, seule élite de la communauté met en exergue la situation dramatique du pays, dont il n'ya plus rien à démontrer. B. N. l'affirme en déclarant : « Toutes ces bonnes choses dont les grands de la ville pouvaient seuls se payer ». (P-59). Une minorité s'accapare de toutes les richesses du pays au détriment de la majorité qui sombre dans une misère inouïe. Or dans la tradition de sa communauté, le bonheur est une affaire de tous et non d'une seule personne. De ce fait, cette recherche d'équilibre, lui fait montrer que, ce continent est organisé de manière à faire bénéficier à tous ses membres des conditions propices d'une vie heureuse.

La colonisation qui a fait naître l'individualisme, a fait du colon un être à part entière et du colonisé un être entièrement à part. Ce dernier est soumis à certaines tâches qui lui sont réservées. Le Noir n'a pas droit à l'épanouissement. Ainsi après la colonisation, l'élite censée mener la société africaine au développement des valeurs de collectivité africaine est au service de l'individualisme du colon. Une fois installés au pouvoir, les dirigeants Africains sont confondus aux colons. On note des pillages des ressources du pays pour leur compte personnel. Il ressort de ceci que "l'union fait la force" ; d'où le fiasco de Bilanga qui a cru aller en solitaire dans la quête du bonheur. C'est ce qui incarne l'échec de l'État Africain à l'instar de celui de Bilanga car leurs actions ont engendré les tares sociales : les inégalités sociales.

Les populations n'arrivent pas à satisfaire leurs besoins élémentaires à l'exemple de celles de Vémelé, abandonnées à leur sort. En ce sens M. TOWA faisant un commentaire sur les propos de J. Blyden dit : « Une société africaine a comme principale préoccupation de la nourriture et tout le nécessaire vital à tous ses membres ». (1985 :66). Aller en adéquation avec cette pensée qui régit la conscience collective de bons nombre d'Africains, l'assistance des plus faibles a pour principe fondamental le bonheur de toute la communauté. Cette vision du monde s'oppose à celle de l'univers occidental où une catégorie de personnes est isolée

dans des environnements qui décrivent leurs états et situation de vie. C'est cette vision que semble adopter l'Afrique après les indépendances.

La recherche du bonheur collectif est différente de l'état de mendicité que condamne C. H. K. Dans *L'Aventure ambiguë*, les sujets créent eux même leur situation de misère et contraignent le peuple à les nourrir car chez le Diallobé un homme dévoué à Dieu n'a pas de temps à confier au travail il doit être permanemment à la disposition de son seigneur donc en prière. Ainsi la mendicité chez KANE est une situation volontaire. Il en appelle ainsi à la conscience du peuple à adopter une position plus raisonnable qui le conduirait à un état plus épanouit et à un bonheur certain. C'est ainsi qu'il fait intervenir le Chevalier qui fait clairement une analyse de la situation : « Le travail de celui qui croit se justifie de Dieu [...] Croire c'est reconnaître sa volonté pour une parcelle de la volonté divine. Dès lors l'activité créature de la volonté est créature de Dieu ». (P-116). Un homme doit vivre en pensant à son esprit mais aussi à son corps, car les deux vont de pair. L'esprit se nourrit de la foi en Dieu donc de la prière et le corps du travail de l'individu. L'incontournable est que l'esprit réside dans un corps ; à cet effet si le corps ne résiste pas, l'esprit lui-même ne saurait résister. Le Chevalier souligne à propos : « Lorsque la main est faible l'esprit court de grand risque car c'est elle qui le défend... » (P-20). Un esprit saint ne saurait résider dans un corps malsain.

G. P. E. à son tour présente cet esprit du collectif qui se confond à la dépendance des peuples. Il présente dans la communauté Fang-Béti le projet de société qui voudrait qu'un seul individu travaille pour améliorer les conditions de vie de celle-ci. Il condamne cette vision de la collectivité qui renforce la dépendance de l'Africain et son statut de pauvre et de misérable n'est pas un modèle de progrès. Il met en lumière ces faits afin d'interpeler la conscience africaine à un projet d'effort collectif gage du changement positif. Ce n'est que par l'effort du travail que l'Afrique pourra émerger.

4-2-3- L'éducation comme moyen idéal à la réalisation du développement de l'Afrique

Le corpus présente de manière unanime l'éducation des sujets qui améliore leurs modes de vie. La première est celle qui se confond au phénomène d'alphabétisme conçu chez les trois auteurs comme un atout au développement de l'Afrique.

Pour assurer son développement de manière authentique, l'Africain doit être capable pendant son processus de métamorphose de pouvoir défendre et intégrer ses valeurs

culturelles. C'est à travers une telle position que ce dernier pourra marquer l'histoire du monde et non continuer à se laisser envahir ou déshumanisé comme à l'époque coloniale. KANE déclare par l'entremise de S. D : « Si nous n'éveillons pas l'Occident à la différence qui nous sépare de la chose ; nous ne vaudrons pas plus qu'elle, et ne la maîtriserons jamais. Et notre échec serait la fin du dernier humain de cette terre ». (P-167). Le processus d'assimilation des peuples est véhiculé par l'éducation scolaire. Elle est ainsi un moyen de promotion de la culture africaine, car si l'Afrique résiste dans ce processus, elle peut également sortir de l'impasse dans lequel elle a été plongée par la colonisation. L'époque de C. H. K. est celle de la détermination. Ce qui justifie alors le retour de S. D au pays des Diallobé. Ce dernier a eu la possibilité de se rendre compte du lourd combat auquel il ne pourra être vainqueur, s'il continue seul son action. Son retour ressemble à un échec car il est abandonné par les siens qui, eux-mêmes, ne sont pas prêts à accepter le changement de société où des sujets dans celle-ci. Par cette manière de faire l'auteur appréhende la scolarisation de toute la société afin qu'elle soit prête à accueillir et à résister au changement.

C'est sur un autre aspect que B. N. s'attaque au problème dans son intelligence. Le problème n'est plus la sous-scolarisation, mais plutôt le mal que les écoles apportent. Il relève pour le décrier le suivisme des Africains qui copient tout de l'occident. Il faut cependant noter que, autant les écoles apportent du bonheur, elles sont tout de même à l'origine de beaucoup de maux, cela dépend de quel côté des Pyrénées où l'on se trouve. L'auteur recherche chez la jeunesse l'archétype d'homme sur qui se repose l'espoir du développement de l'Afrique. Ceci ne sera possible que si et seulement si ils se détournent des maux qui minent la société à savoir : la corruption, le népotisme, la gabegie... à l'instar du médecin et de l'infirmière qui ont fait preuve de loyauté, et d'amour pour la patrie.

NANGA pense que le salut de l'Afrique devrait s'appuyer sur la tradition à travers son éducation donc ses principes ; le refus de la communauté de Vémelé à Bilanga, son obsession à être député est un bon exemple pour les peuples africains, pour qui la facilité est de mise. Être pauvre ne signifie pas la perte de la dignité humaine.

Nous, enfants de la tradition présente également ces deux types d'éducatons. L'auteur présente le sujet qui s'inculque d'abord de l'éducation traditionnelle avant d'être confié à l'Occident pour leur éducation. Chez ce sujet, son statut d'aîné va faire naître une multitude de questions. Il intègre en suite l'école occidentale où il va poursuivre ses études en Occident et devient ingénieur afin de s'occuper de toute sa communauté comme le demande sa

tradition. Le même problème revient comme celui qui s'est posé chez KANE : les communautés autochtones ne sont pas suffisamment préparées à intégrer le changement car fortement attaché à la tradition d'où l'exigence de l'intégration dans le processus de scolarisation de tout le monde. Tous les hommes doivent avoir les mêmes chances de réussite. Qu'il ne soit plus question de choisir un qui va à l'aventure pour les autres.

Également l'alphabétisme des Africains semble être un moyen de rendement économique. Le souci des Africains n'est plus celui de la maîtrise de soi et de l'autre afin de s'identifier et de mieux s'intégrer dans la société, mais plutôt une action de rendement économique à tout prix dont la fructification qui est marquée chez EFFA et NANGA. Ces derniers rejoignent KANE en prônant un esprit illuminé par l'éducation scolaire, entrepreneur, producteur afin de participer efficacement au développement de l'Afrique tout en préservant l'éthique africaine à travers l'éducation traditionnelle.

L'on remarque à cet effet que l'alphabétisation de la société africaine comme moyen de développement tel que proposée par KANE se confirme au fil du temps pour ceux qui acquiert ce statut. Dans ce cas, il faut éduquer au maximum le peuple afin d'éviter différentes interprétations de sa part, et responsabilités de la part des intellectuels.

4-2-4-L'humanisme africain

L'humanisme, selon Jean Paul Sartre, est un mécanisme qui consiste à mettre l'homme au centre de toute action. Pour ce qui est du développement, son action a une mesure que F. Guiyoba centre sur l'homme lorsqu'il écrit :

En ce qui concerne la mesure du développement on peut dire simplement (...) que l'homme est la mesure de toute chose. C'est donc à l'aune de tous et de chacun que doit être prise la mesure du développement dans tous ses aspects et toutes ses dimensions. (2011 :292).

Parler donc d'humanisme dans le corpus, revient à faire allégeance à Blyden qui le conçoit selon deux acceptions. L'on a à cet égard l'humanisme vertical ou diachronique et l'humanisme horizontal ou synchronique comme retransmis par M. Towa dans une analyse de la pensée du libérien Taylor.

D'emblée, l'humanisme vertical ou diachronique est propre à la vision du monde des Européens. Cette vision est essentiellement narcissique car fondée sur l'admiration et l'amour de soi. Cette admiration de soi conduit les sujets à l'agressivité dévastatrice comme celle qui a

accompagné la soit disant mission civilisatrice de l'Europe. C'est cet humanisme que sans doute B. N. condamne dans son œuvre lorsqu'il présente une société régit par un héritage culturel et structurel issu de la colonisation. C'est ainsi qu'il présente les hauts fonctionnaires et personnalités d'Eborzel qui n'ont que des intérêts égoïstes. Ces sujets quelle que soit la gravité de leurs actions au monde, ne reculent devant rien, et ne s'occupent que de leur image propre. Voilà comment le héros dans *Les Chauves-souris*, prélude toute forme d'exactions, pourvu qu'il atteigne son objectif. Bilanga s'exprime en ces termes lorsqu'il s'adresse à Marie, l'une de ses prétendantes :

Ma femme a été pour moi jusqu'ici un handicap. Elle s'habille mal. Elle ne sait pas recevoir. Avec vous, je suis sûre que les choses vont changer. J'aurais moins honte de sortir dans des soirées mondaines. J'inviterais plus facilement ceux dont je peux avoir besoin. Vous voyez, je joue carte sur table. L'amour et l'intérêt si vous voulez. (P-69).

C'est avec ces mêmes intentions que Bilanga va acheter le service de renseignement de l'État afin d'être retenu comme le candidat de sa communauté aux élections de député. L'auto-centration qui favorise l'ascension sociale à tout prix, expose l'homme à des malversations telles que la corruption, la déshumanisation. S. B. Bessala le renchérit à ces propos : « Le modèle de développement occidental est fondamentalement capitaliste dénué des valeurs humanisantes ». (Loc. cit. P-78). À cet effet, pour B. N. l'humanisme vertical convient avec les valeurs de l'Occident car se heurtent à la sensibilité de l'homme en général et de l'Afrique en particulier.

À contrario, se dresse l'humanisme horizontal ou synchronique propre aux Africains. Cet humanisme considère que l'homme doit être reconnu et respecté dans la variété des cultures de diverses communautés humaines. Mveng dira : « En Afrique, on aime l'homme tout simplement parce qu'il est un homme comme nous ». (2008 :24). L'Afrique à travers son humanisme peut promouvoir un développement qui lui est propre. C'est dans ce sillage que C. H. K. concilie la foi en Dieu au travail de l'homme, car son action doit rendre compte d'un état humain.

Ainsi dans une logique de dépendance réciproque, résultant de l'incomplétude de chacune d'elle, s'impose aux plus avancés non d'écraser mais de travailler au développement des autres, et aux moins avancés de ne pas résister dans des attitudes complètement conservatrices. De savoir s'ouvrir et puiser le nécessaire chez les autres. C'est ce que René Dumont soutient lorsqu'il déclare : « Nous sommes tous acculés à revoir entièrement notre

conception du monde, nos manières de penser surtout d'agir *simplement si nous désirons la survie de l'espèce humaine* ». (Op. cit. P-243).

C'est également cette attitude d'ouverture que nous enseigne EFFA lorsqu'Osélé prend conscience du degré d'emprisonnement de l'Africain causé par la tradition en condamnant l'attitude conservatrice des traditions africaines qui empêchent son ouverture. L'auteur est de ceux qui pensent qu'il est nécessaire de revoir certains points de la tradition africaine afin de la rendre compétitive. L'on ne peut prétendre au développement sans avoir à se reconnaître dans ses réalisations, car la société doit procéder à des créations qui doivent être adaptées aux besoins naturels des populations.

CONCLUSION GÉNÉRALE

La lecture comparative des œuvres du corpus a fortement été marquée par une approche comparatiste visant à montrer le déploiement de la littérature dans le processus du développement de l’Afrique ainsi que le regard que celle-ci lui porte de façon évolutive. En fait, ce travail portant sur le thème de la problématique du développement dans le roman d’Afrique noire francophone nous a permis de dévoiler les différences et les ressemblances qui sous-tendent les auteurs C. H. KANE pour *L’Aventure ambiguë*, B. NANGA pour *Les Chauves-souris*, et G. P. EFFA pour *Nous, enfants de la tradition*. Ce thème, résultat des différentes lectures, des différents travaux sur le corpus, visant à mettre en évidence la notion de développement analysée uniquement dans le roman de l’Afrique noire francophone.

Dans ce cas d’espèce, nous avons voulu associer *L’Aventure ambiguë*, *Les Chauves-souris* et *Nous, enfants de la tradition*, qui traitent d’une thématique de la condition humaine de l’Africain. L’analyse des modèles du développement de l’Afrique ainsi que ses paradigmes visaient à résoudre le problème du développement de l’Afrique : À quel point la littérature africaine se fait l’écho sur le processus du développement ? Pour cette démonstration, il a été question pour nous, en adéquation avec la méthode comparatiste, d’analyser les données culturelles, politiques, économiques, sociales de l’univers de chaque roman et de notre corpus.

Au premier niveau d’analyse qui se fondait sur l’ambiguïté du développement de l’Afrique, nous avons pris le soin de présenter l’autre face de l’Afrique qui n’est pas une représentation idéalisée de celle-ci. En brandissant les meurtrissures de l’Afrique, les auteurs ont un souci de recréer le réel non pas à partir du sublime, mais du ridicule, de l’affreux, ou de l’impureté constituant une menace contre l’ordre établi des choses et un rejet du développement par celle-ci afin de justifier son caractère ambiguë. A propos de cette présentation du réel, Beaumarchais disait : « On ne peut corriger les hommes qu’en les faisant voir tels qu’ils sont ». (2006 :20). Ils ont dans une deuxième articulation, caractérisé les modèles de développement qui sous-tendent l’imagerie des sociétés africaines.

Dans le deuxième chapitre nous avons présenté les manifestations du développement à travers les habitudes des Africains susceptibles de les mener au progrès tant sur le plan structurel que sur le plan culturel. Le premier plan qui était structurel, nous a permis de relever l’émergence africaine au niveau des infrastructures et ainsi que des structures d’organisation qui mènent à bien ce processus. Le deuxième plan qui était culturel nous a également permis de relever les habitudes des Africains capables ou éventuellement capables de le mener au développement comme l’alphabétisation de la population qui conduit à

l'ouverture au monde et l'abolition des inégalités sociales et de sexe, ainsi que la promotion de la culture africaine.

Au troisième chapitre, nous nous sommes intéressés au style des auteurs manifestant ou attestant leur souci à exprimer le développement dans le corpus. Nous avons noté à partir d'une étude organisée autour des structures formelles ainsi que de l'organisation du discours, une implication véritable de chacun au processus du développement de l'Afrique. Nous avons noté à partir des unités très sensibles de satisfaire nos attentes portées sur le développement, que les auteurs mettent l'accent sur l'évolution du continent noir en visant conséquemment l'émergence de ce peuple. Les auteurs manifestent une volonté de traduire le développement de l'Afrique par le langage écrit. Ainsi unanimement, le style des auteurs est marqué par une obsession du développement à travers ce souci de progrès.

Le dernier chapitre porte sur la conception idéologique du développement. Chez les auteurs, nous avons pu noter leur application à travers la présentation des solutions pour le développement de l'Afrique, de même que leurs projets de société à ce sujet. Nous avons relevé le souci de présenter réellement le développement de l'Afrique en notant les intensions sous-tendues dans leurs différents textes. C'est ainsi que nous avons pu relever la présentation des actions entreprises par les Africains tant négatives que positives tels que présentées par le corpus afin de mieux éclairer les populations sur le problème de développement. Ils vont par la suite présenter des plans de construction pouvant faciliter le développement de l'Afrique en présentant de façon symbolique la culture africaine avec une nécessité de s'ouvrir aux autres.

À la présentation de cette analyse du corpus, nous pouvons noter que la considération ou la promotion de la culture africaine est le point sur lequel l'Afrique devrait mettre l'accent pour espérer une place dans ce monde sans cesse envahissant. C'est ainsi que C. H. K. présente pendant la période des indépendances, la nécessité pour l'Afrique à préserver son identité tout en ayant le souci de s'ouvrir à l'autre. Il souligne à cet effet la nécessité pour l'Africain de se reconstituer afin de résister au vent mondial de la mondialisation. NANGA présentant le statut de l'Afrique deux décennies après les indépendances note une accélération des pays à atteindre la modernité lorsqu'il s'attèle à la présentation, mais cette option va se révéler inadéquate car les actions des personnages vont manquer d'âme lorsqu'ils vont s'écarter de toute application des valeurs africaines. EFFA quant à lui va retomber sur la culture africaine en insistant sur une nécessité urgente de la part des Africains à revoir

certaines de ses pratiques qui contraignent l'épanouissement de l'Africain dans ses actions pour le développement.

Ainsi l'action du développement en Afrique mérite d'être plongée et puisée dans la culture africaine qui doit être à même de répondre aux besoins de l'Africain actuel.

Ce travail de recherche pourrait amener l'action de chaque Africain vers le souci de se forger une identité qui doit partir des valeurs propres à l'Afrique. Cette nouvelle identité dont doit s'acquérir l'Afrique doit être suffisamment flexible pour pouvoir répondre au problème de la condition de l'homme dans ce monde où tout s'impose comme valeur. Notre travail pourrait également permettre à la société africaine de prendre de nouvelles bases dans son système éducatif en y intégrant toutes valeurs africaines ou d'ailleurs, censées permettre son progrès et son action pour l'humanité. Ainsi S. B. Bessala déclare :

Les institutions scolaires et universitaires doivent former non seulement des individus compétitifs, compétents, productifs, mais aussi capables de développer la pensée critique et constructive. Il faut reformater les curricula de formation avec une idéologie essentiellement humanisante. (2011 :89).

Le développement de la mentalité africaine devrait ainsi naître de son système scolaire qui est à la base de toute idéologie politique.

La lecture de notre travail pourrait aussi permettre de noter l'action de la littérature dans le processus du développement qui dévoile la société et présente des projets pour l'amélioration des conditions de vie de l'homme qui doit être au centre de toute action. C'est ainsi que l'écrivain, dans son acte d'écrire, se fait le porte-parole de sa société lorsqu'il déroule sa conception du développement. J. P. Sartre dit alors à propos : « Écrire c'est à la fois dévoiler le monde et le proposer comme une tâche à la générosité du lecteur. C'est recourir à la conscience d'autrui pour se faire connaître comme essentiel à la totalité de l'être. » (1948, P-62).

BIBLIOGRAPHIE

I. CORPUS

- **Effa, Gaston Paul**, 2008, *Nous, enfants de la traduction*, Paris, Ed. Anne Carrière.
- **Kane, Cheikh Hamidou**, 1961, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Ed. Juilliard.
- **Nanga, Bernard**, 1980, *Les Chauves-souris*, Paris, Présence Africaine.

AUTRES ŒUVRES DES AUTEURS

- **Kane, Cheikh Hamidou**, 1995, *Les Gardiens du temple*, Dakar, Ed. Stock.
- **Effa, Gaston Paul**, 2001, *À la vitesse d'un baiser sur la peau*, Paris Anne Carrière.
- 2007, *Cheval –Roi*, Paris, le rocher.
- 2009, *Je la voulais lointaine*, Paris, Anne Carrière.
- 2000, *Le cri que tu pousses ne réveillera personne*, Paris, Gallimard.
- 1998, *Mâ*, Paris, Grasset.
- 1996, *Tout ce bleu*, Paris, Grasset.
- 2005, *Voici le dernier jour monde*, Paris, le rocher.
- **Nanga, Bernard**, 1984, *La Trahison de Mariane*, Abidjan-Dakar-Lomé, NEA.
- 1987, *Poèmes sans frontières suivi de poèmes pour sourire*, Yaoundé, Agence littéraire Africaine, ouvrage posthume.

II. OUVRAGES GÉNÉRAUX

1. Œuvres

- **Adiaffi, Jean Marie**, 2002, *La Carte d'identité*, Paris, Hatier.
- **Angeline Solange, BONONO**, 2007, *Le Journal intime d'une épouse*, Yaoundé, Ed. SOPECAM.
- **Ayissi, Lucien**, 2010, *La Prière de Yakob*, Paris, l'harmattan.
- **Beaumarchais**, 2006, *Le mariage de Figaro*, Paris Pocket, Département de l'université de Poche, pour la préface.
- **Bebey, Francis**, 1976, *Le roi Albert d'Effidi*, Yaoundé, Ed. CLE.
- **Eza Boto**, 1954, *Ville cruelle*, Paris, présence Africaine.

- **Fanon, Frantz**, 1968, *Les Damnés de la terre*, Paris, La découverte.
- **Mongo BETI**, 1957, *Mission terminée*, Paris, Buchet Chastel.
- **Mveng, Engelbert**, 2008, « *lettre collective* », *Balafon*, Yaoundé, CLE.
- **Oyono, Ferdinand**, 1954, *Le Vieux nègre et la médaille* Paris, présence Africaine.

2. Ouvrages

- **Kabou, Axelle**, 1991, *Et si l'Afrique refusait le développement*, Paris, Harmattan.
- **Barthes, Roland**, 1987, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, seuil.
- **Bourneuf, Roland et Ouellet, Réal**, 1975, *L'univers du roman*, Paris, PUF.
- **Butor, Michel**, 1969, *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard.
- **Chevrier, Jacques** 2005, *Anthologie africaine d'expression française II*, Paris, Ed. Hatier, monde noir poche.
- **Dumont, René**, 1962, *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Seuil.
- **Goldmann, Lucien**, 1956, *Le Dieu caché*, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- **Greimas, Algirdas J.**, 1966, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- **Mballa Ze, Barnabé**, 1980, *La Narratologie revisitée, entre Antée et Portée*, Paris.
- **Njoh Mouelle, Ebénézer**, 1998, *De la médiocrité à l'excellence*, Yaoundé, Ed. CLE.
- **Sankara, Thomas**, 1994, in, « *L'Afrique a-t-elle besoin d'un programme de réajustement culturel ?* », Daniel Etounga Menguelle, Paris, Ed. Nouvelle du Sud.
- **Towa, Marcien**, 2000, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, CLE.
- **Valette, Bernard**, 1985, *L'esthétique du roman moderne*, Paris, Nathan.

❖ Revues et Articles

- **Adiaffi, Jean Marie Et alii**, 1992, « *Écrivains de langue française : Afrique Noire. Maghreb. Caraïbe. Océan indien*. Notre libraire, revue du livre : Afrique Caraïbes Océans indien ».
- **Belinga Bessala, Simon**, 2011, « *Modèle de développement : paradigmes passés, présents et à venir.* », in *Le développement : paradigmes et dynamisme passés, présents et futurs*, Yaoundé, SYLLABUS Revue scientifique interdisciplinaire de l'École normale supérieure, Vol. II No 3. P-77-93.
- **Guiyoba, François Et alii**, 2011, « *La problématique du développement en Afrique noire : une approche mythocritique et mythanalytique.* », *Le développement :*

paradiques et dynamiques passés, présents et futurs, SYLLABUS Revue scientifique interdisciplinaire de l'École normale supérieure, Série Lettres et sciences humaines, vol. II No 3. P285-311.

- **Mbélé, Charles Romain**, 2011, « L'actualité du développement, ou notre plus grand défi. », in *Le développement : paradigmes et dynamisme passés, présents et futurs*, Yaoundé, SYLLABUS Revue scientifique interdisciplinaire de l'École normale supérieure, Vol. II No 3. P-203-227.
- **Mette, Isabelle**, janvier-mars 2005, « La détérioration des termes de la chance : échange. », *Littérature et développement*, Notre libraire revue des littératures du sud.
- **Mouralis, Bernard**, janvier-mars 2005, « Ecrire le développement. », *Littérature et développement*, Notre libraire revue des littératures du sud.
- **Taylor, E. B.** 1903, « primitive culture ».
- **Towa, Marcien**, 1985, « *Le concept d'identité culturelle* », Actes du colloque de Yaoundé.
- **Weil, Simone**, mai 1990, *Enracinement prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, 02 mars.

III. ÉTUDES CRITIQUES

- **Badié Nana, Minette Hortie**, *Tradition et modernité dans L'aventure ambiguë*, mémoire de D.I.P.E.S. II
- **Bekolo Mete, Ansène**, *La problématique du développement chez M. TOWA et F. Eboussi Boulaga*, mémoire de MASTER II Philosophie U. Ydé I
- **Bekono Agnouzo'a**, *La structure et signification dans Les Chauves-souris*, mémoire de D.I.P.E.S. II
- **Efia**, *La satire sociale et politique dans Les Chauves-souris*, mémoire de D.I.P.E.S. II
- **Enyegue Abanda, Fabien Mathurin**, *Critique de la modernité et philosophie de l'enracinement : la médiation des valeurs l'œuvre de Simone WEIL*, thèse de doctorat en philosophie
- **Getrey, Jean**, 1992 *comprendre L'Aventure ambiguë*, de Cheikh Hamidou Kane, Paris, les classiques africaines.
- **Kamdem Ngeuwa, Brice Victorien**, *L'écriture du dévoilement dans la littérature Africaine, dans L'Aventure ambiguë*, de Cheikh Hamidou Kane, mémoire de DIPES II U. Ydé I ENS

- **Kouamegne, Daniel**, *Le primat des paradigmes culturel, éthique et spirituels dans la question du développement de l'Afrique, mémoire de Master II.*
- **Mouralis, Bernard**, *Littérature et développement : Essai sur le statut, la fonction, et la présentation de la littérature négro-africaine d'expression française.* Thèse de doctorat d'État.
- **Nnomo Mvondo, Marceline**, *Le parcours initiatique dans L'Aventure ambiguë, de Cheikh Hamidou Kane, mémoire de Master II U.Ydé I.*
- **Nouidémona, Maxime Le Doux**, *Tradition et modernité sous l'angle de l'immigration dans les œuvres de Gaston Paul EFFA, Cheval roi et Nous enfants de la tradition, mémoire de Master II.*
- **Wamba Ndogmo, Rodolphine Sylvie**, 2006, *Les Chauves-souris, de B. Nanga, Une approche structurale du récit*, Yaoundé, P.U.Y.

IV. OUVrages THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

- **Barthes, Roland**, 1996, *Essais critique*, Paris, Seuil.
- **Brunel, Pierre, Pichois, Claude et Rousseau, André Marie**, 1983, *Qu'est ce que la littérature comparée ?* Paris Armand Colin, collection "U".
- **Chasles, Philarette, in Pierre Brunel, Claude Pichois et A. M. Rousseau**, 2000 *Qu'est-ce que la littérature comparée ?*, Paris, Armand Collin, 2^e Édition.
- **Gengembre Gérard**, 1996, *Les grands courants de la critique littéraires*, Paris, Seuil.
- **Jeune, Simon**, 1968, *Littérature générale et comparée : Essai d'orientation*, Paris, Editions Minard.
- **Rousset, Jean**, 1962, *Formes et significations*, Paris, José Corti.
- **Richard, Jean Pierre**, 1954, *Littérature et sensation*, Paris Seuil.
- **Richard, Jean Pierre**, 1961, *L'univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Seuil.
- **Sartre, Jean Paul**, 1948, *Qu'est ce que la littérature*, Paris, Gallimard.
- **Tadié, Jean Yves**, 1997, *La critique littéraire au XXème siècle*, Paris, Belfond.
- **Todorov, Tzvetan**, 1967, *Littérature et signification*, Paris, Larousse.
- **Chevrel, Yves**, 1983, *littérature comparée*, Paris, PUF, Que sais-je ?.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	i
REMECIEMENTS	ii
LISTE DES ABRÉVIATIONS	iii
RÉSUMÉ	iv
ABSTRACT	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
CHAPITRE 1 : L'AMBIGÜITÉ DU DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE DANS LES ŒUVRES	12
1-1-LE DÉVOILEMENT DU SOUS- DÉVELOPPEMENT	13
1-1-1-LE SOUS-DÉVELOPPEMENT SUR LE PLAN CULTUREL.....	13
1-1-1-Les manifestations humaines du sous-développement	13
1-1-1-2-Les manifestations sociales du sous-développement.....	15
1-1-1-3-Les manifestations historiques du sous-développement.....	18
1-1-2-LE SOUS-DÉVELOPPEMENT SUR LE PLAN STRUCTUREL	21
1-1-2-1Les manifestations économiques du sous-développement	22
1-1-2-2-Les manifestations politiques du sous-développement	25
1-2-LA CARACTÉRISATION DU DÉVELOPPEMENT	27
1-2-1-Le modèle africain de développement	27
1-2-1-1-Le modèle traditionnaliste pur	28
1-2-1-2-Le modèle traditionnaliste modéré	31
1-2-2-Le modèle occidental de développement.....	32
CHAPITRE 2 : LES INDICES DU DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE	13
2-1-LES STRUCTURES DU DÉVELOPPEMENT	35
2-1-1-Le développement sur le plan économique.....	35
2-1-2-Le développement sur le plan politique	38
2-2-LES HABITUDES MISES EN PLACE	40
2-2-1-Le développement sur le plan humain	40
2-2-2-Le développement au plan socio culturel.....	45
CHAPITRE 3 : LE DÉVOILEMENT POÉTIQUE DU DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE	51
3-1-L'ORGANISATION FORMELLE DU PHÉNOMÈNE DU DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE	52

3-1-1-L'espace	52
3-1-1-1-L'espace itinérant	53
3-1-1-2- L'espace clos	56
3-1-2- Le temps.....	58
3-1-2-1-Le temps de l'histoire	58
3-1-2-2-2-Le temps du récit	59
3-2-LE STATUT DES PERSONNAGES	61
3-2-1. Le statut des personnages dans <i>L'Aventure ambiguë</i>	61
3-2-2- Le statut des personnages dans <i>Les Chauves-souris</i>	62
3-2-3-Le statut des pernnages dans <i>Nous, enfants de la tradition</i>	64
3-3- LA STRUCTURE DU DISCOURS SUR LE DÉVELOPPEMENT	65
3-3-1- Le champ lexical de l'éducation	65
3-3-1-1-Le champ lexical de l'éducation traditionnelle.....	66
3-3-1-2- Le champ lexical de l'éducation moderne	67
3-3-2-Les champs lexicaux de l'environnement.....	67
3-3-2-1- Le champ lexical du milieu urbain	68
3-3-2-2- Le champ lexical du milieu rural.....	68
CHAPITRE 4 : L'ENGAGEMENT DES AUTEURS AFRICAINS DANS LE	
DÉVELOPPEMENT	70
4-1- L'ORGANISATION DE L'AFRIQUE FACE AU PROCESSUS DU	
DÉVELOPPEMENT	71
4-1-1- Les mauvais plans d'action	71
4-1-2- Le refus de l'élitisme	75
4-1-3- L'ailleurs	76
4-2- LES ACTIONS POUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE.....	79
4-2-1-Le triomphe de la tradition.....	79
4-2-2- La promotion du collectif et non de l'individuel	81
4-2-3- L'éducation comme moyen idéal à la réalisation du développement de l'Afrique	82
4-2-4-L'humanisme africain	84
CONCLUSION GÉNÉRALE	87
BIBLIOGRAPHIE	91
TABLE DES MATIÈRES	95